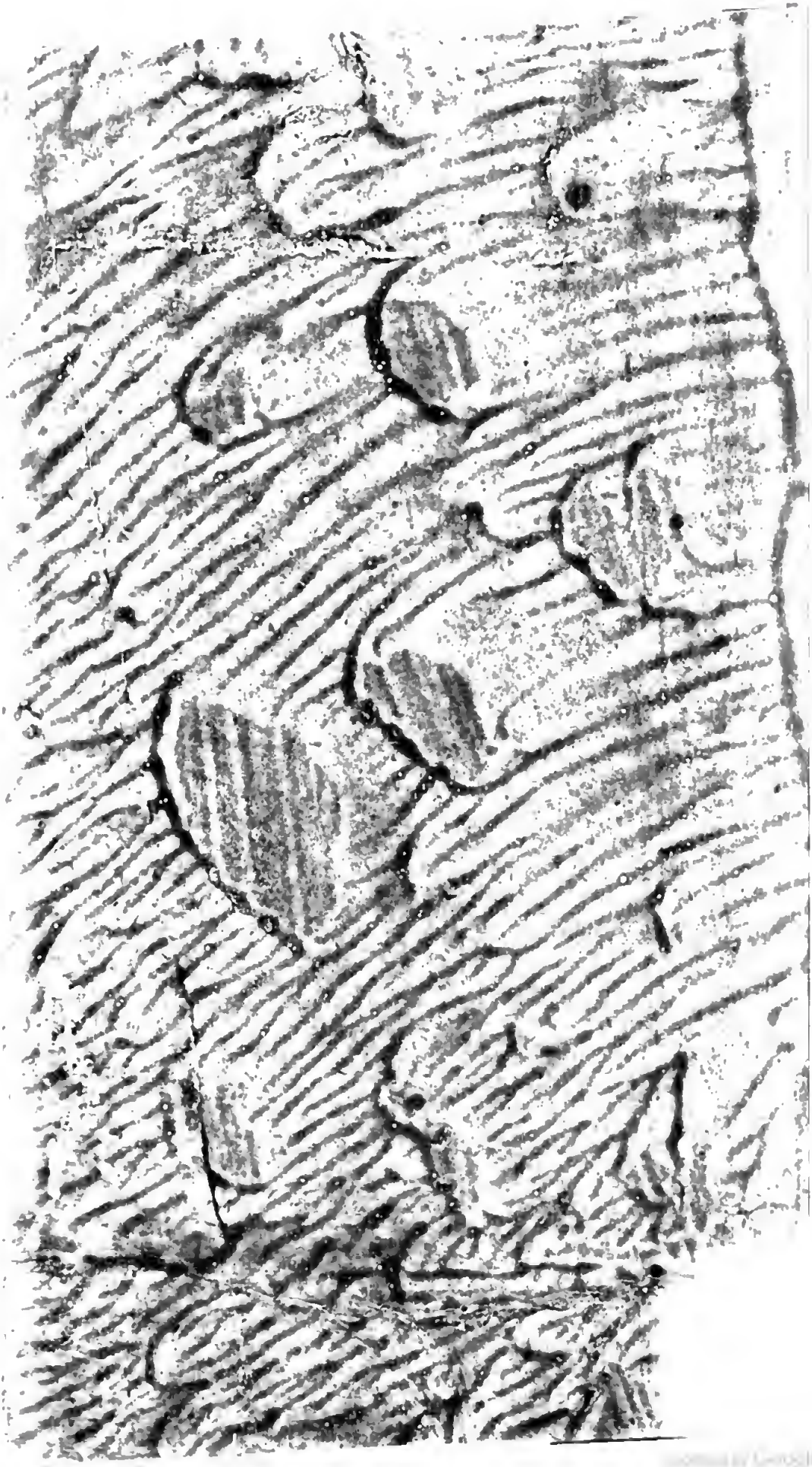
M I



10079

Pol. Lit 41.363

DISCOURS SYNODAUX.

590875

CONFERENCES
ET
DISCOURS SYNODAUX
SUR
LES PRINCIPAUX DEVOIRS
DES
ECCLESIASTIQUES,

AVEC UN RECUEIL DE MANDEMENS sur différens sujets.

Par feu M. MASSILLON, Evêque de Clermont, ci-devant Prêtre de l'Oratoire, l'un des Quarante de l'Académie Françoise.

TOME TROISIÉME.

A PARIS, RUE S. JACQUES;

Chez { J.-TH. HERISSANT, à S. Paul & à S. Hilaire. ET Les Freres ESTIENNE, à la Vertu.

M. DCC. LIII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO ... NAPOLI

DISCOURS SYNODAUX

CONTENUS DANS CE TROISIE'ME VOLUME.

DE l'inſtitution des Synodes, Pag. 1

De l'amour des Paſteurs pour leurs troupeaux, 7

De la néceſſité des Retraites pour ſe renouveller dans la grace du Sacerdoce, 13

Des Diviſions entre les Curés & les Prêtres des Paroiſſes, 27

Suite des Diviſions entre les Curés & les Prêtres des Paroiſſes, 37

Des ſuites funeſtes du déréglement des Paſteurs, 49

De l'excellence du Miniſtère, 58

De l'inſtruction des Enfans, 75

De l'avarice des Prêtres, 81

De la Priere publique, 96

De la décence des Cérémonies, 106

De la néceſſité de la Prière, 114

De la compaſſion des Pauvres, 148

De l'inſenſibilité dans les voies de Dieu, 171

De la douceur néceſſaire aux Miniſtres, 199

De l'étude & de la ſcience néceſſaires aux Miniſtres, 231

De l'obſervance des Statuts & des Ordonnances du Diocèſe, 251

De la néceſſité de la Prière, 290

Du ſoin que les Curés doient avoir pour les Malades, 311

Réponſe à la Réquiſition de M. le Promoteur, contre certains abus gliſſés dans le Clergé, 328

Remerciement de M. l'Evêque de Clermont à l'Académie Françoiſe, prononcé le jour qu'il y fut reçu à la place de M. l'Abbé de Louvois, 347

DISCOURS

DISCOURS SYNODAUX.

PREMIER DISCOURS.

De l'inſtitution des Synodes.

JE n'ajoûterai qu'un mot aux inſtructions ſages que vient de vous donner M. le Promoteur. 1713.

Il ſeroit ſans doute à ſouhaiter que dans ces Aſſemblées ſynodales nous n'euſſions qu'à nous animer enſemble, & nous conſoler des travaux du ſaint miniſtère, en racontant, comme les premiers Diſciples, les graces & les merveilles que la parole de l'Evangile opère parmi les peuples

dont le ſalut nous eſt confié. Ce devroit être ici le ſpectacle édifiant & le témoignage public du zèle des Paſteurs, & non pas la cenſure affligeante de leurs infidélités & de leurs déſordres ; & ces Aſſemblées ſaintes ont été plutôt établies pour pourvoir aux beſoins des Fidèles, que pour remédier aux foibleſſes & aux prévarications des Miniſtres. Oui, mes Frères, nos ſaints Prédéceſſeurs appelloient auprès d'eux en certains tems, comme le remarque ſaint Cyprien, les Prêtres répandus dans les campagnes, & ceux qui dans la Ville épiſcopale travailloient ſous leurs yeux, pour ſe fortifier enſemble contre les ſéductions & les perſécutions du monde ; contre les ennemis de la foi, contre les périls dont ils étoient environnés : ils les appelloient pour délibérer avec eux ſur les beſoins des Egliſes, pour écouter leurs ſages avis, pour éclaircir leurs doutes ; deſorte que c'étoit le même eſprit qui, du premier Paſteur, ſe répandoit ſur tout le miniſtère, & gouvernoit tout le troupeau.

Le zèle s'eſt refroidi ; les abus ſe ſont multipliés ; le relâchement des

Fidèles, loin de ranimer les Miniſtres, les a affoiblis ; & l'affoibliſſement des Miniſtres a achevé la corruption des Fidèles.

Je dis l'affoibliſſement des Miniſtres, & je ne dis pas aſſés ; car plût-à-Dieu que nous n'euſſions qu'à ranimer leur tiédeur, & non pas à déplorer leurs chûtes.

On vient de vous marquer la premiére ſource de leurs infidélités, c'eſt un vil intérêt. Dès que vous regardez le ſaint miniſtère comme une occaſion ſordide de gain ; que vous faites ſervir le don de Dieu à une infâme avarice ; que vous êtes plus touché d'un profit mercénaire, que du ſalut des ames ; que vous exigez de vos peuples avec une baſſe âpreté au-delà de ce qui vous eſt dû, en oubliant tous les jours ce que vous leur devez vous-mêmes ; que vous meſurez les fruits de votre miſſion ſainte, non par l'accroiſſement de la foi & de la piété dans vos Egliſes, mais par celui de vos indignes profits ; que vous ne diſtinguez pas l'art des arts, un miniſtère redoutable aux Anges mêmes, les fonctions ſaintes & terri-

bles du ſacerdoce, d'une profeſſion vile & mercénaire; en un mot, que vous êtes de ces vendeurs infâmes que Jeſus-Chriſt chaſſa du temple: vous n'êtes plus les Miniſtres des miſéricordes du Seigneur envers les peuples; vous anéantiſſez autant qu'il eſt en vous le fruit de ſes myſtères; vous êtes de ces nuées ſans eau, dont parle un Apôtre, de ces hommes de chair & de ſang auſquels un jugement ſévère eſt réſervé.

Et delà, tant de chûtes qui nous affligent, & qui ſcandaliſent les Fidèles; delà, tant de prévarications dans le miniſtère; delà, les plus ſaintes ordonnances de nos Prédéceſſeurs violées, & toutes les régles mépriſées. Dès que le cœur eſt corrompu, les œuvres en manifeſtent bientôt la corruption; dès que la ſource eſt ſouillée, la mauvaiſe odeur ſe répand bientôt ſur toute la conduite. Vous en êtes témoins, vous, mes Frères, qui êtes fidèles dans le miniſtère; vous en gémiſſez avec nous; & vos exemples, s'ils ne corrigent pas le mal, du moins ils le confondent & le condamnent.

C'eſt une conſolation que je ne ſaurois vous refuſer, ni me refuſer à moi-même ; la multitude des Paſteurs édifians & zélés que j'ai trouvé dans mes viſites, m'a infiniment adouci l'amertume de l'infidélité d'un petit nombre. J'ai ſenti que le ſang, que les mérites de tant de mes ſaints Prédéceſſeurs dont nous honorons la mémoire, protégeoient & gouvernoient encore cette grande Egliſe ; que leur eſprit vivant encore dans leurs cendres ſacrées, ne s'étoit pas encore éteint ; & que la main & la protection de Dieu ne s'étoient pas encore retirées de deſſus nos peuples.

Conſervons, mes Frères, les reſtes précieux de ce premier eſprit ; & tâchons de le tranſmettre à nos Succeſſeurs, comme nous l'avons reçu de ceux qui nous ont précédé.

Parmi les principaux abus que nous avons remarqué dans nos viſites, il y en a deux auſquels nous ſommes réſolus de remédier. Le premier, ce ſont les perſonnes d'un ſexe différent que vous employez à votre ſervice, & dont l'âge n'eſt point conforme aux régles des Canons & aux Statuts

de ce Diocèſe. Le ſecond, c'eſt le peu de précaution qu'on apporte à confeſſer, ſurtout les perſonnes du ſexe. Il ſeroit trop affligeant de dévoiler ici la honte du Sanctuaire, & vous marquer en détail les raiſons triſtes que nous avons de renouveller ſur ces deux points les Ordonnances de nos Prédéceſſeurs, & même d'en ajoûter de plus ſévères. Ce ſont là de ces plaies qu'il faut guérir en les cachant : il ſuffit de vous dire que le bon ordre du Diocèſe, l'honneur de l'Egliſe, l'édification des peuples, exigent de vous cette précaution.

Nous ordonnons donc, &c.

SECOND DISCOURS.

De l'amour des Paſteurs pour leurs troupeaux.

VOus venez d'entendre ce que M. le Promoteur vient de vous dire avec beaucoup de zèle. Les fautes des Prêtres ne ſauroient être légères ; la négligence dans vos devoirs, & l'endurciſſement ſe ſuivent de près. Dès que vous avez perdu cette piété tendre qui fait qu'on eſt effrayé du miniſtère terrible, & qu'on ne s'y croit jamais aſſés diſpoſé, vos fonctions deviennent vos crimes ; & l'abus des fonctions ſaintes méne à tout, excepté au repentir. L'Autel, où les Fidèles trouvent d'ordinaire une reſſource, eſt l'écueil où vous achevez de périr ; & tout ce que Jeſus-Chriſt a établi dans l'Egliſe pour le ſalut, n'eſt 1724.

plus que votre jugement & le ſceau de votre réprobation. Et delà, tant de ſcandales qui nous affligent, qui déshonorent l'Egliſe, qui font blaſphémer le nom du Seigneur, & autoriſent les dériſions des impies contre ſon culte ; delà, puiſqu'il faut le dire ici, le mépris des Miniſtres & du miniſtère. Nous voyons tous les jours avec douleur les brebis révoltées contre leur Paſteur ; elles qui devroient être, comme dit ſaint Paul, votre conſolation & votre couronne, deviennent vos témoins & vos accuſateurs. Il ſe peut faire que le zèle qui cenſure le vice, vous attire quelquefois la haine des méchans ; c'eſt une perſécution qui a toujours été la récompenſe & la gloire des Miniſtres fidèles ; nous devons la partager avec vous, & notre autorité alors doit être votre ſoutien & votre azile ; nous ne vous la refuſerons jamais, & nous nous croirons même trop heureux, quand il ſe préſentera des Paſteurs de ce caractère qui viendront l'implorer : nous avons la conſolation d'en compter pluſieurs parmi vous, & leur fidélité nous adoucit

la peine que cauſe toujours à un premier Paſteur la négligence & l'infidélité des Paſteurs ſubalternes. Paiſſez donc le troupeau qui vous eſt confié, avec la tendreſſe d'un père, avec la vigilance d'un guide, avec le déſintéreſſement d'un diſciple des Apôtres, avec la décence & la ſainteté d'un Miniſtre de Jeſus-Chriſt : inſtruiſez-les de leurs devoirs ; que vos exemples aſſurent le fruit & le ſuccès de vos inſtructions ; ne paroiſſez occupés & touchés que de leur ſalut ; oubliez vos intérêts temporels, & ne les mettez jamais en balance avec l'intérêt de leurs ames : ne faites pas un gain ſordide d'un miniſtère ſaint : n'abuſez pas de votre autorité pour ſatisfaire vos animoſités perſonnelles, & que la diſpenſation des Sacremens qui doit être l'exercice de votre charité, ne le ſoit pas de vos vengeances. C'eſt déja un ſcandale, qu'un Paſteur ſoit aliéné de ſes brebis ; mais c'eſt une profanation & le comble du déſordre, qu'il s'autoriſe là-deſſus à leur refuſer les ſaints myſtères : nous ſommes réſolus d'arrêter & de punir un abus ſi criant & ſi odieux, que

nous avons remarqué en gémiſſant, dans nos viſites ; & les plaintes journalières nous font juger qu'il n'eſt que trop commun dans ce Diocèſe. Jugez-les au Tribunal, à la bonne heure ; & ſi vous les trouvez indignes, ſuivez les régles de l'Egliſe, & éloignez-les pour quelque tems de la Table ſainte : mais ne refuſez pas de les recevoir à la piſcine myſtérieuſe. Jeſus-Chriſt y fit entrer un Paralitique de trente-huit ans. L'Egliſe ouvre ce bain ſacré aux pécheurs les plus invétérés ; & de quel droit le leur fermeriez-vous, vous qui n'êtes là que ſes Miniſtres, & qui n'avez d'autre autorité que celle qu'elle vous confie, & qu'elle ne vous confie que pour le beſoin des Fidèles ? Vous êtes à eux ; votre vocation, votre miſſion, vos fonctions ne ſont que pour eux : donnez-vous donc tout à eux, puiſque vous n'êtes que pour eux. La foi n'eſt déja que trop éteinte dans les Fidèles, le culte trop avili, les Sacremens trop négligés, ſans que vous les aidiez encore à s'endurcir dans cet état, & que vous les autoriſiez à confondre le mépris du miniſtère

avec celui du Miniſtre : nous ne ſommes pas ſurpris après cela du peu de fruit que vous faites dans vos Egliſes. On voit des Paſteurs vieillir dans le miniſtère, ſans avoir tiré une ſeule ame de l'égarement, & aller paroître devant Jeſus-Chriſt non-ſeulement les mains vuides, mais chargés de leurs iniquités & de celles de leurs peuples. Rendez la piété reſpectable en vous le rendant vous-mêmes ; inſpirez la crainte & la terreur des ſaints myſtères par le profond recueillement dont vous les traiterez ; rendez les devoirs aimables en les pratiquant. Quelle que puiſſe être la groſſiéreté de vos peuples, la vie ſainte d'un Paſteur fait toujours ſon effet ; plus même ils ſont groſſiers, plus un exemple qu'ils ont ſans ceſſe devant les yeux, les frappe ; toute leur religion eſt dans leurs ſens ; les nations les plus ſauvages ont quitté toute leur férocité devant des hommes Apoſtoliques. Il n'arrive guères qu'un Paſteur fidèle ne s'attire l'amour, le reſpect, la confiance de ſon troupeau ; & ſans ce reſpect & cette confiance votre miniſtère devient inutile. Ne

vous en prenez donc qu'à vous mêmes, ſi vous ne l'avez pas ; méritez-la par une vie irrépréhenſible, par une charité tendre, par un zèle prudent, par une gravité affable, par une conduite toujours ſoutenue ; ne vous aviliſſez pas juſqu'à imiter la groſſiéreté de leurs mœurs ; ſoyez leur modèle, & non pas leur compagnon : en un mot, ne leur reſſemblez point, & vous les rendrez ſemblables à Jeſus-Chriſt.

TROISIÉME

DISCOURS.

De la néceſſité des Retraites pour ſe renouveller dans la grace du Sacerdoce.

IL ſeroit inutile de faire de nou- 1725.
velles réflexions ſur les vérités que vous venez d'entendre : ce n'eſt pas pour vous inſtruire, mes Frères, que nous vous parlons ici ; c'eſt pour vous rappeller à vos propres lumières : tout ce que nous voulons vous apprendre de nouveau, c'eſt de faire plus d'uſage pour vous-mêmes de ce que vous apprenez aux autres. Ce ne ſera pas l'ignorance des devoirs de notre état, qui nous perdra ; ce ſera de les avoir toujours connus, & de les avoir toujours négligés ; ce ſera de nous être familiariſé depuis les premiers tems de notre miniſtère avec

les plus grandes vérités de la Religion ; & à force de les avoir connues, & annoncées aux autres, de n'en avoir preſque plus été touchés nous-mêmes.

Autrefois le Prêtre & le peuple vivoient dans une ignorance égale de nos devoirs & de nos myſtères ; c'étoient des aveugles qui conduiſoient d'autres aveugles ; & le miniſtère n'étoit preſque plus dans l'Egliſe, qu'une occaſion de chûte pour ſes enfans, & de ſcandale & de dériſion pour ſes ennemis. La lumière a depuis reparue ſur le Sanctuaire : de longues épreuves de ſcience & de piété ont ſeules conduit au Sacerdoce : les premiers Paſteurs n'ont impoſé légèrement les mains à perſonne ; & les lévres du Prêtre ſont redevenues les dépoſitaires de la doctrine. Mais cet accroiſſement de lumières dans le miniſtère n'a pas été ſuivi long-tems d'un accroiſſement de zèle & de ferveur parmi les Miniſtres : nous avons la conſolation de les trouver plus inſtruits ; mais nous ne l'avons pas toujours de les voir plus fidèles, & d'autant plus que rien

n'eſt plus à craindre que de connoître la vérité, de rompre ce pain céleſte à nos frères, & de ne pas s'en nourrir ſoi-même.

C'eſt cette ſéchereſſe & cette inſenſibilité qui ſe forme & s'augmente chaque jour au milieu de toutes les lumières & de toutes les terreurs les plus capables de réveiller la piété, qui fait la ſituation la plus dangereuſe & la plus ordinaire de notre état. Le Fidèle qui vit dans l'ignorance & dans l'oubli de Dieu, trouve dans nos inſtructions & dans les vérités qu'il ignoroit, une reſſource qui le rappelle à lui-même : nous n'y trouvons nous qu'un langage accoutumé, qui ſort de notre bouche ſans que le cœur y ait aucune part, qui nous laiſſe tels que nous ſommes, & qui par-là achéve de nous endurcir : nous nous perdons par les mêmes ſecours dont nous nous ſervons pour faciliter le ſalut à nos frères.

Auſſi nous voyons tous les jours de ſimples Fidèles touchés de Dieu ſe convertir, & mener une vie plus régulière & plus ſainte ; mais avons-nous ſouvent la conſolation de voir un Prê-

tre ſcandaleux & déréglé revenir à lui, & édifier par une converſion ſincère l'Egliſe qu'il avoît ſcandaliſée ? Nous avons beau dans le cours de nos viſites leur indiquer des maiſons de retraite, pour y reprendre l'eſprit de leur vocation : ils en ſortent comme ils y étoient entrés ; ce ſont pour eux des jours d'ennui, de contrainte, d'hypocriſie ſouvent, mais jamais de repentir : ils regardent le reméde comme une peine ; ils ont plus de honte de l'expédient charitable dont nous uſons pour les retirer de leurs déréglemens, que de leurs déréglemens mêmes : ils ſont punis ; ils ne ſont pas changés. Mais que nous ſert de les punir & de les affliger, comme diſoit autrefois l'Apôtre, ſi cette affliction ne les conduit pas à une ſincère pénitence ?

2. Cor. 7. 9. *Gaudeo, non quia contriſtati eſtis, ſed quia contriſtati eſtis ad pœnitentiam.* C'eſt faire un uſage bien triſte de notre autorité, que de l'employer contre ceux qui en ſont les coopérateurs & les ſoutiens ; qui devroient la partager avec nous, en partageant nos ſollicitudes, & être notre conſolation

& notre force. Et cet uſage eſt d'autant plus triſte pour nous, qu'ils ne ſentent d'ordinaire que le coup qui les aigrit, & qu'ils ne ſont pas touchés de la diſpoſition & de la tendreſſe du cœur, qui ne cherche qu'à les guérir & à les ramener.

D'où vient ce malheur, mes Frères? c'eſt que nos infidélités, toujours ſuivies de l'opprobre de la religion & du ſcandale des Fidèles, arment contre nous toute l'indignation de Dieu, & nous attirent toujours le châtiment le plus terrible dont il frappe ici-bas les hommes dans ſa colère, je veux dire, l'endurciſſement. Et ne croyez pas qu'on n'en vienne là que par des excès groſſiers & un dérangement abſolu de conduite; ce ne ſont pas les grands crimes, qui ſont le plus à craindre pour nous. L'éducation pieuſe & eccléſiaſtique que vous avez reçue dans cette maiſon, & la ſainteté des miniſtères que vous exercez tous les jours, vous défendent la plûpart contre ces chûtes marquées, où l'innocence & la piété font un déplorable naufrage: ce que nous avons

Le Séminaire.

le plus à craindre, c'eſt cette négligence dans les devoirs, cet uſage familier & infructueux des choſes les plus ſaintes; c'eſt cet abus des fonctions par la tiédeur des diſpoſitions qui nous y accompagnent, cette inſipidité au milieu de tout ce qui ſeroit le plus capable de ranimer notre piété; c'eſt enfin cette habitude de Sacremens & de fonctions divines, & en même tems de vie diſſipée, toute humaine, toute dans les ſens; c'eſt-à-dire, un état où l'on allie les miniſtères les plus ſublimes & les plus ſaints avec les mœurs les plus communes, les plus baſſement attachées à toutes les choſes d'ici-bas, les plus éloignées de ces ſentimens nobles de zèle & de ferveur, qui ſont toute la ſureté de notre état & tout le fruit de nos fonctions.

Voilà, mes Frères, ce qui eſt de plus à craindre pour nous, & d'autant plus que nous nous trouvons la plupart dans cette dangereuſe ſituation ſans inquiétude, ſans remords, ſans en connoître le danger. Les chûtes groſſières allarment, & peuvent quelquefois rappeller au repentir; mais cet état

d'inattention ſur nous & ſur nos devoirs, cette habitude d'indolence dans l'exercice de nos fonctions ne nous frappe point, ne nous effraye point, n'offre rien de marqué qui jette le trouble & les remords dans la conſcience, & nous laiſſe d'autant moins d'eſpérance de retour, qu'elle nous laiſſe plus tranquilles.

Pour éviter donc de tomber dans ce malheur, ou pour en ſortir, ſi nous ſommes aſſés malheureux que d'y être tombés, je ne vois qu'un reméde; c'eſt de venir tous les ans dans cette maiſon de retraite vous rendre compte à vous-mêmes de vous-mêmes; c'eſt d'y venir examiner devant Dieu ſi vous rempliſſez les devoirs dont on vous y a autrefois inſtruit; ſi vous êtes fidèles aux réſolutions que vous y formâtes, quand vous fûtes aſſociés au ſaint miniſtère; ſi vous n'êtes pas déchûs depuis de cet eſprit de zèle & de ferveur, dont vous étiez alors embraſés; en un mot ſi vous n'avez pas violé l'alliance ſolemnelle que vous contractâtes ici avec Jeſus-Chriſt & avec ſon Egliſe, en vous conſacrant à ſes

miniſtères. La triſte diſtance que vous trouverez entre vos ſentimens paſſés & votre ſituation préſente vous allarmera, s'il vous reſte encore de la foi : les murs tout ſeuls de cet édifice ſaint, témoins autrefois de vos promeſſes, vous reprocheront tout bas votre infidélité ; tout vous rappellera aux premières effuſions de l'eſprit du Sacerdoce que vous reçûtes ici aux pieds des autels.

Oui, mes Frères, il y a un eſprit de diſſipation inévitable dans les fonctions publiques, qui conduit toujours à l'inſenſibilité, ſi la prière & le recueillement ne préviennent ce malheur ; il y a même un dégoût attaché à ce qui ſe trouve de gênant, de continuel, d'aſſujettiſſant dans nos miniſtères, qui aboutit toujours à un éloignement criminel des devoirs, ſi un renouvellement dans l'eſprit de notre vocation ne nous rend le goût & la conſolation, qui non-ſeulement adoucit les peines de notre état, mais qui nous les rend aimables. Ce ſont là les deux écueils, où viennent toujours échouer les plus ſaintes diſpoſitions que vous aviez d'abord appor-

tées au miniſtère, & qui nous faiſoient eſpérer de trouver en vous des coopérateurs fidèles de notre Epiſcopat, & une reſſource dans les beſoins infinis de ce grand Diocèſe. Ne rendez donc pas inutiles, mes Frères, ces eſpérances de grace qui accompagnèrent votre ordination ; venez les reſſuſciter ici de tems en tems, & les tirer de cette létargie & de cet aſſoupiſſement, qui n'eſt jamais loin de la mort, & de l'extinction entière de l'eſprit ſaint. L'Apôtre craignoit ce malheur pour ſon Diſciple Timothée lui-même ; ce Diſciple dont l'enfance avoit été ſi ſainte, la jeuneſſe ſi pure, & accompagnées de témoignages ſi publics & ſi honorables des Fidèles ; il l'exhorte cependant à reſſuſciter de tems en tems la grace qu'il avoit reçue par l'impoſition des mains.

Non, mes Frères, quelque pure qu'ait été votre vocation, quelque innocentes qu'ayent été les mœurs qui ont précédé votre ordination, quelques ſaintes qu'ayent pu être les diſpoſitions qui vous ont conduit au miniſtère, vous ne vous y ſoutiendrez pas ; vous ſentirez toutes ces

réſolutions s'affoiblir, s'effacer, & de nouveaux ſentimens plus humains, plus charnels, prendre la place de ces premiers ſentimens de grace & de ferveur, ſi vous ne vous rappellez de tems en tems à vous-mêmes. Ce ſera dans ces jours de ſilence & de retraite, que vous ſentirez vos pertes paſſées, que vous reconnoîtrez combien vous êtes déchûs de votre première charité, les voies qui vous ont conduit à cet affoibliſſement, & celles que vous devez prendre pour vous rétablir. Hélas ! mes Frères, il n'eſt que trop vrai qu'en travaillant à ſauver les autres, nous avons preſque toujours le malheur de nous oublier nous-mêmes. Cependant notre travail deviendra infructueux pour nos frères, ſi nous ne ſommes pas remplis de cet eſprit de foi, de piété, de ferveur, qui fait tout le ſuccès de nos fonctions ; nous ſémerons, & Dieu ne donnera pas l'accroiſſement ; nous inſtruirons, & nous ne ſerons qu'un airain ſonnant ; nous cultiverons le champ, & nous n'y verrons croître que des ronces. Il faut, à l'exemple de Jeſus-Chriſt, que nous donnions de

notre plénitude : ſi le cœur eſt vuide, nos diſcours & nos inſtructions le ſeront auſſi ; ſi nous ne ſentons pas ce zèle & cet amour du bien, ceux qui nous écoutent n'y ſeront pas plus ſenſibles : en un mot, ſi l'eſprit de Dieu eſt comme éteint au-dedans de nous, comment le ranimerons-nous dans le cœur de nos frères ? Un Paſteur tiéde & infidèle répand, pour ainſi dire, cette tiédeur & ce découragement ſur tout ſon peuple ; il inſtruit froidement & par habitude, & on l'écoute de même : rien ne le réveille, ni ſes fonctions, ni la ſainteté de ſes miniſtères ; & rien ne réveille ſon troupeau, ni ſes exemples, ni ſes inſtructions : il n'a pas de grands vices, je le veux ; mais n'eſt-ce pas un grand vice pour un Prêtre, de n'avoir point de vertu ? On pourroit dire qu'il ne fait pas de grands maux, ſi ce n'étoit pas un grand mal pour un Paſteur de ne faire aucun bien. Nous ne recevons pas contre lui de plainte marquée dans le cours de nos viſites ; mais quelle plainte plus triſte & plus honteuſe pour un Miniſtre de la Religion, que de ne s'attirer

aucune louange ? On nous rend témoignage qu'il n'eſt point ſcandaleux, & qu'il n'y a rien à dire dans ſa conduite ; mais n'eſt-ce pas un ſcandale qu'il n'y ait rien à en dire d'édifiant, que le ſilence ſur ſa conduite ſoit le ſeul éloge dont il ſoit digne ? & qu'y a-t-il de plus ſcandaleux pour un homme conſacré à Dieu, que ſa plus grande vertu ſe termine à ne donner aucun ſcandale ?

Vous donc, ô homme de Dieu, évitez ce malheur : *Tu autem, ô homo Dei, hæc fuge.* Vous l'homme de Dieu ſur la terre, ſon miniſtre, ſon envoyé, ſon coopérateur dans le ſalut des ames ! rempliſſez toute la ſublimité de ces titres auguſtes. Vous êtes l'homme de Dieu ; ne ſoyez pas l'homme de la terre, l'homme de la chair & du ſang, un homme ſemblable aux autres enfans des hommes : & pour cela venez vous rappeller ici quelquefois à tout ce qu'exige la ſainteté de votre conſécration & le miniſtère que Dieu vous a confié. Il a mis dans la plupart d'entre vous des inclinations louables & dignes du Sacerdoce ; ne les laiſſez pas éteindre dans

1. Tim. 6. 11.

dans la diſſipation & dans la négligence ; cultivez ces ſemences de grace & de vocation, avant que l'homme ennemi les étouffe : vous en avez vû, & vous en voyez tous les jou s de triſtes exemples parmi vos confrères : rendez-vous leur malheur utile par les précautions que vous prendrez pour l'éviter : *Tu autem, ô homo Dei, hæc fuge.* Vous ſerez d'autant plus coupable que par des mœurs régulières, par des principes de foi & de religion qui ſont en vous, par les talens mêmes propres au miniſtère, vous étiez plus en état de ſervir & d'édifier l'Egliſe, & que faute de précaution vous aurez rendu toutes ces eſpérances de bien inutiles. Les affoibliſſemens ſont inévitables dans les fonctions ; je vous l'ai déja dit : venez donc reprendre de nouvelles forces dans la retraite ; je ſuppléerai avec plaiſir aux beſoins de ceux qui n'alléguent point d'autre excuſe que leur pauvreté : mais je ne ceſſerai de vous exhorter à cette pratique ; & ce conſeil doit d'autant plus faire impreſſion ſur vos cœurs, qu'il vous eſt plus honorable,

qu'il part d'un fonds d'eſtime & de tendreſſe pour vous, & qu'il ſuppoſe que vous êtes la plupart capables d'en retirer tout le fruit que nous ſouhaitons.

QUATRIÉME DISCOURS.

Des diviſions entre les Curés & les Prêtres des Paroiſſes.

S'Il étoit néceſſaire d'ajoûter quelque choſe aux ſages avis qu'on vient de vous donner, mes Frères, ce ſeroit pour vous rendre ce témoignage, que plus je connois par moi-même l'état des Egliſes que la Providence m'a confiées, plus je ſuis édifié de la ſoumiſſion & du zèle de la plupart des Paſteurs qui les gouvernent. 1726.

Tout ce qui reſteroit à ſouhaiter, cé ſeroit que cet eſprit d'ordre & de ſubordination ſe répandît ſur les Prêtres aſſemblés dans vos Paroiſſes, établis pour travailler ſous votre conduite, plutôt que pour partager votre autorité; pour ſubvenir aux beſoins des Egliſes, & non pour vous en

diſputer les droits ; pour être votre ſecours & votre conſolation, & non vos concurrens, & ſouvent la plus affligeante croix de votre miniſtère.

Nous nous réſervons de rétablir les régles de la diſcipline ſi renverſées ſur ce point dans le Diocèſe ; de rendre aux Paſteurs toute l'autorité inſéparable de leur miniſtère, & ſi néceſſaire pour le ſuccès de leurs fonctions ; & en remettant chacun à ſa place, de conſerver cette harmonie & cette ſubordination, qui ſeule peut rendre les membres de tout le corps utiles les uns aux autres, & ſans quoi tout eſt ſcandale & confuſion dans l'Egliſe.

Il eſt déja très-affligeant, mes Frères, comme le diſoit autrefois ſaint Paul, qu'il y ait entre nous des contentions & des diſputes ſur les droits & ſur les préſéances. Hélas ! le droit dont nous devrions être plus jaloux, eſt celui de nous ſacrifier pour le ſalut des peuples. Notre miniſtère, vous le ſavez, n'eſt pas un miniſtère de domination, mais de travail, de douceur & de charité. Les titres de notre apoſtolat, diſoit l'Apôtre, ne

ſont pas notre autorité ſur les Egliſes, mais les peines & les travaux que nous ſupportons pour l'accroiſſement de l'Evangile : nous ne ſommes élevés au-deſſus des autres, que pour leur être plus redevables ; notre autorité n'eſt qu'une ſervitude plus univerſelle ; nos titres ſont nos fonctions, & nos fonctions ſont toutes renfermées dans la charité. Or, la charité eſt douce, patiente, modeſte ; elle n'envie pas la gloire de ſes frères, qui devient ſa gloire propre ; ſon émulation ſe borne à imiter leurs vertus ; elle ne cherche que les intérêts de Jeſus-Chriſt & de ſon Egliſe ; & la place la plus honorable pour elle, eſt celle où elle peut rendre plus d'honneur à Dieu, & devenir plus utile à ſon peuple.

Si cet eſprit nous animoit tous, nous verrions bientôt tomber toutes les diſſenſions qui diviſent ſi ſcandaleuſement les Paſteurs & les Prêtres de la plupart de nos Paroiſſes ; on ne verroit plus le trouble & les conteſtations ſe perpétuer parmi ceux qui ſont deſtinés à porter la paix aux Fidèles ; les diviſions du Sanctuaire

n'en aviliroient plus les fonctions & l'autorité : nous ne gémirions plus de voir des Prêtres faire éclater juſqu'aux pieds des Autels, en la préſence des peuples, leurs animoſités & leurs querelles ; profaner la décence & la majeſté du culte public ; trouble le ſilence & la ſainte gravité des Myſtères redoutables ; faire du Temple ſaint, du Temple de la paix & de la réconciliation, un théâtre de haine & de fureur ; & par ces ſcandaleuſes profanations, ne compter pour rien de perdre les ames & de deshonorer la Religion, pour conſerver des droits qui ne ſont établis que pour la gloire de la Religion & la ſanctification des Fidèles. Eh ! qu'importe à l'Egliſe des droits inſenſés qui la couvrent de confuſion & d'opprobre, qui renverſent l'ordre & la diſcipline, qui troublent les fonctions du ſaint miniſtère, qui profanent ſon culte & ſes autels, & qui ſont un ſujet de ſcandale & de chûte à ſes enfans, dont l'édification & le ſalut eſt le ſeul objet de tous les droits qu'elle nous confie ?

Nous ne parlons qu'avec une profonde douleur d'un abus preſque uni-

verſel dans ce Diocèſe. Plus les Prêtres ſe multiplient dans les Paroiſſes, plus le ſcandale de la diſſenſion augmente : la multitude des ouvriers devient un obſtacle à l'ouvrage de la foi ; & ce qui devoit être un nouveau ſecours pour les peuples & une nouvelle conſolation pour l'Egliſe, eſt un nouveau piége pour eux, & un nouveau ſujet de douleur & de confuſion pour elle : & ce qu'il y a ici de plus déplorable, c'eſt qu'on voit la plupart de ces Prêtres vivre, pour ne rien dire de plus, dans une oiſiveté indigne du Sacerdoce ; n'avoir ni goût, ni amour pour les fonctions ; être inſenſibles aux beſoins des Egliſes & à la perte des ames ; & ne montrer de zèle & de vivacité que pour de vaines prérogatives, dont leurs mœurs ſeules devroient les dégrader, quand les loix de l'Egliſe & l'ordre de la hierarchie ne les rendroient pas inſoutenables.

En attendant que nous ayons remédié à un déſordre ſi commun & ſi honteux à notre miniſtère, ſouvenez-vous, vous mes Frères, que vos exemples ſont tout le ſuccès de vos

fonctions. Souvent dans les Egliſes où le Paſteur eſt ſeul, & où la concurrence des Prêtres ne trouble pas ſes fonctions, il trouve avec ſes Paroiſſiens mêmes des ſujets de trouble, de procès & de querelle : l'eſprit de douceur & de déſintéreſſement ſurtout eſt la grande vertu que vous devez montrer à vos peuples : rendez-vous aimables, ſi vous voulez vous rendre utiles ; ayez pour les Fidèles, dont vous êtes chargés, une tendreſſe de père, & ils vous aimeront comme des enfans. L'humeur, la hauteur, la dureté que vous leur laiſſez ſouvent paroître, leur rend vos inſtructions odieuſes, comme vos perſonnes ; l'âpreté pour vos intérêts ſi ordinaire & ſi meſſéante à des Paſteurs, fait que vous croyant plus touchés d'un gain terreſtre, que du gain de leurs ames, ils penſent plus à vous conteſter vos droits, qu'à ſe défaire de leurs vices ; tout devient un obſtacle dans l'eſprit de ces peuples groſſiers au fruit de votre miniſtère ; & n'eſt-il pas affligeant pour un Paſteur à qui il reſte encore de la foi, de voir que ſa conduite anéantit toutes ſes fon-

ctions ; que l'éloignement qu'on a pour lui, éloigne de Dieu tout ſon peuple ; & qu'il eſt lui-même le plus grand écueil de ſon miniſtère ?

C'eſt ce que nous avons vû ſouvent avec douleur dans le cours de nos viſites ; les brebis ſoulevées contre le Paſteur, & le miniſtère ſans fruit, parce qu'il étoit ſans confiance. Eh ! pourquoi ne ſouffrez-vous pas le tort qu'on vous fait, plutôt que de ſcandaliſer l'Egliſe de Dieu ? *Quare non magis fraudem patimini* ? C'eſt ce que ſaint Paul diſoit à de ſimples Fidèles ; que n'auroit-il pas dit à des Paſteurs ? Ce ſaint Apôtre vouloit être anathême pour ſes frères ; & vous ne voudriez pas ſouffrir la plus légère lézion pour les empêcher de périr, & ne pas leur rendre vos fonctions inutiles. On a beau dire qu'on eſt obligé de ſoutenir ſes droits : eh ! quels ſont vos droits les plus précieux & les plus ſacrés, que le ſalut de vos frères ? Edifiez-les ; & ils reſpecteront vos droits comme votre perſonne : ne paroiſſez touchés que de leur ſalut ; & ils remettront même entre vos mains leurs intérêts, comme à *I. Cor.* 6. 7.

leur père : donnez-vous tout à eux ; & loin de vous ôter ce qui vous appartient, ils ſe donneront à vous eux-mêmes : ayez pour eux le zèle & la tendreſſe d'un Paſteur ; & vous aurez bientôt ſur eux l'autorité d'un maître : l'amour & le reſpect des peuples eſt toujours le prix de la piété d'un bon Paſteur. Je ſai qu'il ſe trouve toujours des pécheurs ſcandaleux qui le haïſſent : mais en le haïſſant, ils ſont forcés de le reſpecter en ſecret ; & la haine qu'ils ont pour le Miniſtre, honore alors le miniſtère. Ne vous rendez odieux qu'aux méchans ; ne faites éclater votre zèle que contre les ſcandales : en un mot, aimez le ſalut de vos peuples ; & vous ſaurez bientôt comment il faut s'y prendre pour les ſauver. Souvenez-vous qu'un Paſteur occupé à plaider ſon peuple, eſt un père barbare qui loin d'élever & d'inſtruire ſes enfans, ne s'étudie qu'à les dépouiller & à les perdre ; & ce qui rend cet abus plus honteux à notre caractère, c'eſt que preſque toujours ces procès & ces conteſtations roulent ſur des intérêts légers, qu'il faut avoir une

idée bien baſſe de ſon miniſtère, & du prix des ames dont nous ſommes chargés, pour les ſacrifier à des gains ſi minces & ſi ſordides.

Ayons donc, mes Frères, des penſées plus hautes & plus dignes de la ſublimité de nos fonctions : nous tenons la place de Jeſus-Chriſt auprès des Fidèles ; nous continuons parmi eux ſa miſſion & ſon miniſtère ; nous ſommes les Vicaires de ſon amour pour eux, comme dit un Père ; meſurons là-deſſus nos obligations ; quelle tendreſſe, quelle élévation, quel déſintéreſſement, quel zèle peut jamais ſuffire pour les remplir ! Laiſſons aux morts le ſoin de leurs morts ; laiſſons au monde les ſollicitudes, les procès, les conteſtations pour les choſes du monde. Pour nous, mes Frères, nous ſommes appellés à un genre de milice plus ſaint & plus élevé ; nous n'avons à combattre que les vices ; nous n'avons à aggrandir que le patrimoine & le royaume de Jeſus Chriſt ; nous ne devons que lui gagner des ames : tous les autres gains, nous devons les regarder avec l'Apôtre, comme de la boue, & com-

me une véritable perte pour nous. Méditez, mes Frères, ces vérités ſaintes, dont on vous a nourri autrefois dans cette maiſon de retraite; venez les y puiſer encore, & les faire revivre dans votre cœur; ajoûtez cette nouvelle conſolation à toutes les autres que nous recevons dans nos viſites, de votre bonne conduite; que les Fidèles, loin de ſe plaindre de vous, trouvent en vous une reſſource toujours ſûre & une conſolation à leurs peines; ſoyez leur ſecours & leur appui, & non pas leurs concurrens & leurs parties; vainquez par votre charité pour eux la dureté que leur donne une baſſe naiſſance & une éducation agreſte; & ayez pour vos peuples les mêmes ſentimens de paix, de douceur, d'affabilité, enfin de tendreſſe, que nous avons pour vous.

CINQUIÉME
DISCOURS.

Suite des diviſions entre les Curés & les Prêtres des Paroiſſes.

UNE réflexion, mes Frères, que je ſuis obligé d'ajoûter aux avis édifians qu'on vient de vous donner, c'eſt que ceux d'entre vous en qui nous remarquons moins de régularité dans les mœurs, moins d'amour pour les fonctions, moins de zèle pour le ſalut des ames, dont on vous demandera un compte ſi rigoureux, ſont toujours les plus vifs & les plus ardens pour ſoutenir de vaines prétentions qu'un long abus avoit introduites : c'eſt le ſeul point de leur miniſtère qui les intéreſſe. Peu occupés d'ailleurs d'honorer le Sacerdoce par la ſainteté de leur vie, qui ſeule honore un Miniſtre de Jeſus-Chriſt, ils cherchent à 1727.

l'honorer par des prérogatives uſurpées, & dont même ils ſeroient indignes, quand elles ſeroient attachées à leur état. Ainſi l'oiſiveté, l'orgueil, pour ne rien dire de plus, ſont de la part des Prêtres les ſeules ſources de ces diſputes ſcandaleuſes : les devoirs eſſentiels ſont négligés ; l'honneur du Sacerdoce & le ſcandale des Fidèles ne ſont comptés pour rien : & dans un tems ſurtout où le Clergé de ce Diocèſe vient de recevoir une humiliation (*) ſi publique & ſi douloureuſe ; où nous devrions nous réunir & nous ranimer pour effacer par un ſaint concours de piété, de zèle, de concorde, d'édification, le ſouvenir d'un événement ſi triſte & ſi honteux, nous le réveillons tous les jours par des diſſenſions & des animoſités ſi publiques, qu'elles partagent même & troublent les Villes & les Paroiſſes, & qu'on les porte devant des Tribunaux laïques, où la honte du Sacerdoce & l'opprobre du miniſtère n'ont déja que trop éclaté.

Notre intention, mes Frères, a été

(*) *Un Curé venoit d'être condamné au feu par Arrêt du Parlement.*

de rétablir l'ordre & la paix dans nos Egliſes : l'ordre qui y étoit renverſé ; le Paſteur n'étoit plus le père de ſon peuple, ni le chef des Miniſtres ſubalternes, établis pour travailler ſous ſes yeux : la paix qui ne peut ſubſiſter que dans l'ordre, y étoit ſans ceſſe troublée ; & dans cet état de confuſion, les fonctions étoient ſans fruit, le miniſtère ſans honneur, les Fidèles ſans ſecours, & tous nos ſoins, pour remédier à un abus ſi univerſel, inutiles. Il étoit donc eſſentiel d'y pourvoir par un réglement général, où l'autorité du Prince a concouru avec la nôtre : mais le même eſprit qui l'a dicté doit le faire obſerver ; c'eſt-à-dire, comme on vient de vous le repréſenter avec tant de zèle, que les Paſteurs qu'il rétablit à leur place, ne doivent pas en abuſer ; que les Prêtres auſquels il aſſigne celle que les régles de la hirérarchie leur donnent, doivent penſer qu'elle leur ſera plus honorable, à meſure qu'ils ſe rendront plus utiles aux peuples ; & qu'ils ſeroient inexcuſables s'ils perpétuoient encore des diviſions, dont les ſcandale retomberoit ſur eux-ſeuls,

& dont ils porteroient auſſi ſeuls la confuſion & la peine.

Nous ſerions bien plus conſolés, ſi à la place de ces diſſenſions ſi meſſéantes aux Miniſtres de la paix & de la charité, nous voyions par-tout, comme nous l'avons vû dans differens cantons de ce Diocèſe, les Prêtres & les Curés de pluſieurs Paroiſſes voiſines s'unir enſemble par une ſainte aſſociation, s'aſſembler une fois l'année pour s'animer à la pratique de leurs devoirs, & s'obliger par des réglemens que nous approuverons toujours avec plaiſir, à ſe donner des avis mutuels & charitables, à exclure même ceux qui ſe ſeront dans la ſuite rendus indignes d'une ſi édifiante ſociété, à ſe ſecourir dans leurs maladies, à veiller ſur les beſoins temporels & ſpirituels de leurs confrères mourans, à mettre à couvert de l'avidité & de l'uſurpation de leurs proches, & leurs propres effets, & les Titres & les Regiſtres de leurs Egliſes, & enfin à les aider dans ce dernier moment, où pluſieurs meurent ſans ſecours & ſans conſolation, de tous les ſoins que la charité

& l'unité du même miniſtère doivent inſpirer.

Si ces aſſociations édifiantes s'établiſſoient dans tout le Diocèſe, nous n'aurions pas beſoin de faire des Ordonnances, comme nous en allons publier, pour prévenir la diſſipation & l'enlévement des Titres & des Regiſtres des Egliſes après la mort des Curés; tout demeureroit dans l'ordre requis; les parens ne ſe regarderoient pas comme héritiers des monumens publics des Egliſes, d'où dépend la tranquillité publique & la ſûreté des mariages, des batêmes & des familles; & les Paroiſſes n'ajoûteroient pas à la douleur d'avoir perdu leur Paſteur, celle de voir diſparoître avec lui tous les Titres autentiques & tous les témoignages ſacrés de leur état & de leur Religion.

Mais, mes Frères, afin que ces Titres puiſſent ſe conſerver & ſe tranſmettre à vos ſucceſſeurs, vous devez veiller vous-mêmes pendant votre adminiſtration à les mettre en état d'être tranſmis & conſervés. Nous avons été, dans nos viſites, ſcandaliſés de la négligence de pluſieurs

Curés ſur un point auſſi eſſentiel : les Statuts du Diocèſe, les Ordonnances de nos Rois, les peines rigoureuſes qui y ſont portées contre les contrevenans, l'intérêt même public ne les touchent point : les Batêmes, les Mariages, les Certificats mortuaires ; c'eſt-à-dire, tout ce qu'il y a de plus ſacré, & qui fait toute la sûreté de l'Etat & de la Religion ; tout cela n'eſt écrit que ſur des feuilles volantes, ſans ordre, ſans ſoin, ſans précaution : des Titres ſi auguſtes & ſi ſaints ſont diſperſés à l'avanture comme des papiers de rebut : & tandis qu'il n'y a point de père de famille qui ne tienne les Titres de ſa maiſon & de ſes enfans, & l'état journalier de ſes affaires temporelles, dans un ordre ſcrupuleux & dans des Regiſtres sûrs, qui ſubſiſteront après ſa mort, des Curés, les pères des Fidèles, laiſſent dans un déſordre affreux la filiation ſpirituelle de leurs enfans ſelon la foi ; les témoignages publics de leur origine chrétienne, & tous les titres qui leur donnent droit à l'héritage des enfans de Dieu. Il faut être bien peu touché, mes Frè-

res, de la grandeur & de la ſainteté de la Religion, bien peu pénétré des devoirs de ſon miniſtère, bien inſenſible même au ſalut & à l'intérêt des Fidèles, pour être capable d'une négligence ſi criminelle, & y perſévérer même, après en avoir été averti. Et en effet, qu'eſt-ce qui peut intéreſſer un Paſteur, ſi la majeſté de la Religion, ſi le reſpect dû à ce qu'elle a de plus ſaint, ſi la sûreté publique, la tranquillité des familles, & ſon propre honneur, le trouvent inſenſible?

Que pourrois-je ajoûter à cela pour vous, mes Frères, que ces avis ne regardent point, que vous adreſſer les belles paroles que ſaint Paul adreſſoit autrefois aux Prêtres & aux Fidèles de l'Egliſe de Philippes? elles renferment tout ce que je pourrois vous dire de plus utile & de plus touchant. Au reſte, mes Frères, conſervez le dépôt de la foi & de la vérité qui vous a été confié; puiſez dans des ſources pures, dans l'Ecriture & dans les Pères les principes des mœurs, ſuivant leſquels vous devez vous conduire & conduire vos peuples; banniſſez les

pratiques ſuperſtitieuſes de vos Egliſes ; ne vous départez jamais des régles de la vérité, ſans laquelle tout ce qui porte le nom de piété, eſt toujours ou un abus, ou un ſcandale : *De cætero, Fratres, quæcumque ſunt vera.*

Philip. 4. 8.

Montrez de la retenue dans vos mœurs & dans vos diſcours ; qu'il ne vous échappe jamais rien d'indécent à la ſainteté de votre miniſtère ; portez ſur votre viſage une ſainte pudeur, & cette gravité ſacerdotale, qui fait reſpecter la Religion de ceux même qui ne l'aiment pas ; évitez les familiarités ſuſpectes ; & ſouvenez-vous que le ſoupçon ſeul là-deſſus pour un Prêtre, eſt un crime que l'innocence même ne peut juſtifier : *Quæcumque pudica.*

Faites paroître une équité inviolable dans votre conduite, du déſintéreſſement dans vos fonctions, de la prudence & de la charité dans votre zèle, une égale affection pour tous les Fidèles qui vous ſont confiés, puiſque vous êtes également le père de tous ; point d'animoſité que contre le vice, point de prédilection que pour la vertu, point d'acception de

perſonnes, & que les beſoins ſeuls de vos ouailles, réglent les ſoins & les attentions du Paſteur : *Quæcumque juſta.*

Inſpirez aux peuples du reſpect pour les choſes ſaintes, en les traitant vous-mêmes ſaintement ; paroiſſez aux pieds des autels comme les vieillards devant le trône de l'Agneau, frappés de la majeſté du Dieu qui y réſide ; & que la modeſtie, la terreur, la profonde Religion, dont vous accompagnerez ces fonctions redoutables, apprennent aux Fidèles avec quelles diſpoſitions ſaintes ils doivent y aſſiſter : *Quæcumque ſancta.*

Rendez-vous aimables à vos peuples, ſi vous voulez leur devenir utiles, aimables, non par des familiarités indécentes, en partageant avec eux leurs excès, & devenant les compagnons de leurs plaiſirs ; mais en partageant leurs afflictions, & devenant les conſolateurs de leurs peines ; commencez par gagner les cœurs, pour attirer les ames à Jeſus-Chriſt ; ne rendez point le ſaint miniſtère odieux par la rudeſſe & la biſarrerie de vos humeurs, ou mépriſable par

la baſſeſſe de vos ſentimens ; ne refuſez pas aux Fidèles, qui vous ſont commis, votre aſſiſtance & vos conſeils, puiſque vous leur devez même votre vie : ſoyez leur conſolation, & ils ſeront la vôtre ; aimez-les comme vos enfans, & ils vous aimeront comme leur père : *Quæcumque amabilia.*

Ne négligez rien de tout ce qui peut conſerver votre réputation pure & ſans tâche dans l'eſprit des Fidèles ; abſtenez-vous des choſes même les plus permiſes, dès qu'elles peuvent devenir un ſujet de ſcandale à vos frères ; ſouvenez-vous que tout le fruit de votre miniſtère eſt attaché à la bonne opinion qu'ils ont de vous ; n'aviliſſez pas la Religion, en vous aviliſſant vous-mêmes ; que vos exemples préparent le ſuccès à vos inſtructions ; qu'on ne puiſſe rien vous reprocher de ce que vous êtes obligé d'interdire aux autres ; & que la bonne odeur de votre vie répandue dans vos Paroiſſes, devienne toute ſeule une cenſure continuelle des vices de vos Paroiſſiens : *Quæcumque bonæ famæ.*

Enfin, mes Frères, continue l'A-

pôtre, ſi le ſouvenir de ces premiers Miniſtres qui nous portèrent la foi, & dont le ſang devint la ſémence de tant de Fidèles, vous touche; ſi l'exemple même de tant de ſaints Paſſteurs que la miſéricorde du Seigneur conſerve encore à ce Diocèſe, & qui portent le joug avec vous, ne vous trouve pas inſenſibles; s'il vous reſte encore quelque deſir de vertu, & que toute foi & tout principe de bien ne ſoient pas éteints dans vos cœurs: *Si qua virtus:* ſi les éloges que l'ancienne Egliſe d'Auvergne a toujours mérités par une diſcipline plus exacte & par l'obſervation plus régulière des anciennes Loix, vous inſpire une ſainte émulation; s'il vous paroît honteux de dégénérer de la vertu de vos pères & de déshonorer une Egliſe, dont tant de monumens illuſtres ont publié les louanges dans tous les ſiécles & les publient encore de nos jours: *ſi qua laus diſciplinæ:* réparez par de nouvelles mœurs & par une nouvelle application à vos devoirs les défauts paſſés de votre miniſtère; occupez-vous ſans ceſſe des avis que nous venons de vous donner; ſancti-

fiez par eux toutes vos fonctions: vous honorerez votre miniſtère; vous ſanctifierez vos peuples, & le Dieu de paix ſera avec vous: *De cætero, Fratres, quæcumque ſunt vera, quæcumque pudica, quæcumque juſta, quæcumque ſancta, quæcumque amabilia, quæcumque bonæ famæ; ſi qua virtus, ſi qua laus diſciplinæ, hæc cogitate, hæc agite, & Deus pacis erit vobiſcum.*

SIXIÉME

SIXIÉME DISCOURS.

Des ſuites funeſtes du déréglement des Paſteurs.

RIen de plus édifiant, mes Frères, que les vérités que vous venez d'entendre : & nous avons cette confiance, que ces vérités ont toûjours été une régle de conduite pour la plupart de ceux qui nous écoutent ; mais nous ne pouvons auſſi diſſimuler, que parmi tant de Paſteurs fidèles, & qui ſont l'exemple & l'édification de leur troupeau, il ne s'en trouve qui déſhonorent leur caractère, & qui ſcandaliſent leurs peuples, par des mœurs profanes & fort éloignées de la ſainteté de leur état. Ce déſordre ſi affligeant pour l'Egliſe, ſi honteux pour le Sacerdoce, eſt d'autant plus digne de notre douleur & de nos attentions, 1728.

qu'il a toujours été la ſource de la dépravation générale des mœurs & de l'extinction de la foi parmi les Fidèles.

Oui, mes Frères, vous le ſavez, tant que les Miniſtres ont été ſaints, l'Egliſe a vû avec joie l'innocence & la ſainteté régner parmi les Fidèles : la pureté du Chriſtianiſme n'a commencé à décheoir, qu'avec la décadence du miniſtère ; les mœurs publiques n'ont commencé à ſe corrompre, qu'avec la corruption des Prêtres ; & le déſordre, comme dit l'Eſprit ſaint, a commencé par la maiſon de Dieu. Ainſi, c'eſt nous ſeuls qui décidons, pour ainſi dire, de la perte ou du ſalut des peuples ; c'eſt ſur nous ſeuls, que roule l'aggrandiſſement ou la diminution du régne de Jeſus-Chriſt ſur la terre, la conſommation ou la deſtruction de ſon œuvre, le fruit ou l'inutilité de ſon ſang & de ſa miſſion, la gloire ou l'opprobre de la religion, le progrès ou l'affoibliſſement de la foi, & tout le ſuccès des deſſeins de Dieu ſur le ſalut des hommes.

Dès que nous ſommes établis dans le ſaint miniſtère, nous devenons ou

des colones ſaintes pour ſoutenir les foibles, ou des pierres de ſcandale, où les forts mêmes viennent ſe briſer; nous devenons ou des ſerpens d'airain élevés pour guérir les plaies de la multitude, ou des veaux d'or placés dans le camp du Seigneur pour lui être une occaſion de chûte, de diſſolution & d'idolâtrie : nous ne pouvons plus ni tomber, ni demeurer fermes tout ſeuls; & la deſtinée des ames ſur leſquelles nous ſommes prépoſés, eſt attachée à la nôtre.

Or, mes Frères, quoi de plus intéreſſant pour nous rappeller aux devoirs de notre état, ſi nous étions aſſés malheureux que de nous en être écartés ? Quelle affreuſe ſituation pour un Paſteur infidèle, de pouvoir ſe dire ſans ceſſe à lui-même : Je ne ſuis établi dans l'Egliſe que pour détruire, & non pour édifier; je deviens le tentateur & le meurtrier des ames dont j'aurois dû être le ſauveur & le père; je ne ſuis chargé de la diſpenſation du ſang de Jeſus-Chriſt, & des graces de l'Egliſe, que pour faire ſervir à la perte des Fidèles tout ce qui devoit leur faciliter le ſalut; je

ne ſuis devenu dépoſitaire de la doctrine, de la foi, de la piété, que pour les anéantir & les corrompre ; & j'employe contre la Religion tout ce que la Religion m'avoit confié de plus ſaint pour la maintenir & pour la défendre.

Voilà cependant, ſans outrer le diſcours, voilà l'état d'un mauvais Paſteur : il eſt d'avance cet homme de péché, dont parle ſaint Paul, aſſis dans le temple de Dieu pour déclarer la guerre à Jeſus-Chriſt, & venir lui enlever les ames juſqu'aux pieds des autels élevés pour les ſanctifier.

Car de bonne foi, mes Frères, que peut devenir au milieu des campagnes un pauvre peuple groſſier & ignorant, conduit par un Prêtre ſcandaleux & corrompu ? cette ſeule image me touche & me fait horreur. Ce peuple ne connoît point d'autre Evangile que vos mœurs, point d'autre Religion que votre reſpect pour les choſes ſaintes, point d'autre devoir que vos exemples ; vous êtes pour eux leur loi, & tout leur chriſtianiſme. Hélas ! les Paſteurs les plus fidèles, à force de zèle & d'inſtruction, ont en-

core bien de la peine à ramener leur ignorance & leur groſſièreté à l'eſprit de la vie chrétienne, à les déſabuſer d'un culte indécent & ſuperſtitieux, à les rappeller d'une vie toute animale & ſauvage à des mœurs plus ſaintes, ou du moins plus raiſonnables : il faut qu'ils travaillent à en faire des hommes, pour ainſi dire, avant que d'en former des Chrétiens.

Que deviendra donc ce peuple groſſier & infortuné entre les mains d'un Curé ſcandaleux ? toutes les reſſources de la Religion lui deviennent inutiles, & même pernicieuſes. Plus d'inſtruction ; car comment inſtruire un peuple que vous ſcandaliſez tous les jours ? plus de Sacremens ; car comment leur apprendrez-vous à approcher ſaintement des choſes ſaintes que vous profanez ſans ceſſe à leurs yeux ? plus de foi ; car comment croiront-ils ce que vous paroiſſez ne pas croire vous-même ? plus d'horreur pour le vice ; car que peuvent-ils voir de criminel à ce que vous autoriſez par vos exemples ? il faudroit des miracles de la grace pour préſer-

ver une ſeule ame dans une Egliſe ſi malheureuſement partagée. N'êtes-vous donc né que pour le malheur de vos frères ? & ne vous avons-nous appellé à notre ſecours & au ſaint miniſtère, que pour mettre le loup dévorant dans une portion du troupeau qui nous a été confié ? Non, mes Frères, un mauvais Prêtre eſt un des plus grands fléaux que la colère de Dieu puiſſe faire naître ſur la terre.

Mais, mes Frères, plus la ſituation d'un Paſteur infidèle eſt déplorable, plus la fidélité d'un Miniſtre irrépréhenſible eſt pleine de conſolation. Il continue ſur la terre la miſſion & le miniſtère de Jeſus-Chriſt ; il coopère avec lui à la conſommation des Saints, à l'édification de ſon Corps myſtique, à l'accompliſſement de tous ſes deſſeins de miſéricorde ſur les hommes ; il eſt ici-bas, en un ſens, comme Jeſus-Chriſt, le Sauveur de ſon peuple, le réconciliateur du ciel & de la terre ; il pourra avec confiance, en paroiſſant un jour devant le Père céleſte accompagné de tous les ſiens, lui dire, comme Jeſus-Chriſt : Voilà les Fidèles que vous m'avez confiés ; je

n'en ai perdu aucun : ils étoient à vous avant la naiſſance du monde ; & je vous les rends, parceque vous ne me les aviez donnés que pour les ſanctifier dans la vérité, & afin qu'ils puſſent chanter avec tous vos Elus les louanges éternelles de votre grace.

Que notre vocation eſt ſublime, mes Frères ! mais nos devoirs le ſont autant que notre vocation. Animons-nous donc tous enſemble, & par l'éminence de nos fonctions, & par les fruits conſolans qui y ſont attachés : ne négligeons aucun des moyens que les loix de l'Egliſe, & celles en particulier de ce Diocèſe, nous fourniſſent pour nous conſerver dans l'eſprit de notre vocation.

Pour cela, ſouffrez que je vous recommande :

Premièrement, une aſſiſtance plus régulière à nos Synodes : ce doit être une conſolation pour vous de venir nous confier vos difficultés & vos peines ; de vous retrouver ici avec vos frères, & puiſer dans la ſource les régles de conduite, afin que ce ſoit le même eſprit qui faſſe mouvoir tout ce grand corps.

Secondement, plus d'exactitude pour les Conférences que nous avons établies : elles maintiennent parmi vous l'union, le goût de l'étude, l'amour des fonctions, & préviennent l'ignorance, l'oiſiveté, la vie ſolitaire & ſauvage, & bien d'autres inconvéniens à craindre dans les campagnes.

Troiſiémement, enfin les retraites annuelles dans notre Séminaire : nous vous les recommandons, & vous y exhortons autant qu'il eſt en nous.

Nos fonctions entraînent toujours avec elles une diſſipation inévitable ; en travaillant pour les autres, nous dépériſſons nous-mêmes ; nos forces, notre ferveur s'épuiſent, ce ſemble, & ſe ralentiſſent à meſure que nous les employons pour nos frères ; l'uſage même journalier des choſes ſaintes nous en fait une eſpéce d'habitude qui ne réveille plus notre foi & notre piété ; & les actions les plus redoutables de la Religion deviennent inſenſiblement pour nous, par une longue accoutumance, comme les actions les plus communes & les plus ordinaires de la vie.

Ainſi, peu à peu le premier eſprit de ferveur s'éteint, le zèle ſe relâche, le goût des fonctions ſe perd, la piété s'endort ; & nous tombons dans un état d'indolence, de pareſſe, de dégoût, de diſſipation, de familiarité avec l'Autel ſaint & les fonctions les plus terribles du miniſtère ; dans un état, dis-je, qui n'eſt jamais loin de la profanation & du précipice.

Nous avons donc beſoin de reſſuſciter de tems en tems cette première grace du Sacerdoce ; de venir nous recueillir dans une maiſon ſainte pour réparer nos pertes, pour y reprendre de nouvelles forces, pour y rappeller ces proteſtations de fidélité que nous y avions faites aux pieds des autels dans ces premières années où nous nous y diſpoſions au ſaint miniſtère ; enfin, pour y nourrir ou rallumer ce feu ſacré dont nous étions alors embraſés, & qui eſt ſi néceſſaire pour le ſuccès de nos fonctions. Nous eſpérons que ces avis ne vous ſeront pas inutiles ; & nous vous conjurons de faire encore moins d'attention à l'autorité, qu'à la tendreſſe de celui qui vous les donne.

SEPTIÉME DISCOURS.

De l'excellence du Miniſtère.

1729. VOus attendez de moi ſans doute, mes Frères, quelque parole d'inſtruction & de conſolation : je me contenterai cependant aujourd'hui de vous conjurer de méditer ſouvent ces paroles de l'Apôtre dans ſon Epître aux Romains ; elles renferment tout. Les Paſteurs fidèles, & ceux qui ne le ſont pas, y trouveront également, les uns de quoi s'édifier, & les autres de quoi ſe confondre.

Rom. 2. 17. & ſuiv. *Tu qui gloriaris in Deo, & noſti voluntatem ejus, & probas utiliora, inſtructus per legem, confidis te ipſum eſſe ducem cœcorum, lumen eorum qui in tenebris ſunt, eruditorem inſipientium, magiſtrum infantium.... qui ergo alium doces, te ipſum non doces*, & le reſte.

Revenons, mes Frères, ſur ces paroles que nous ne ſaurions jamais trop méditer devant Dieu.

Tu qui gloriaris in Deo. Nous donc, mes Frères, dont la plus grande gloire ici-bas même eſt d'être les Miniſtres de Dieu ; nous qui devons à la Religion toute ſeule les diſtinctions dont nous jouiſſons parmi les hommes ; nous que l'honneur du Sacerdoce tout ſeul a tiré la plupart d'un état vil & obſcur, ſelon le monde, & rendu reſpectables aux peuples ; nous qui ſommes ſi jaloux des honneurs & des prérogatives attachés à notre état, & qui nous en glorifions tous les jours : *Tu qui gloriaris in Deo ;* n'affoibliſſons donc point par nos mœurs la vénération dûe à notre conſécration ; n'accoutumons point les peuples à ſéparer notre perſonne de notre caractère, ou plutôt à faire retomber ſur la ſainteté de notre caractère les mépris & les opprobres qui ne devroient être attachés qu'à notre perſonne. Honorons en nous le Sacerdoce, ſi nous voulons qu'il nous honore : l'onction ſainte qui nous a conſacrés, doit, il eſt vrai, nous at-

tirer du reſpect ; mais la piété toute ſeule peut nous rendre reſpectables ; & dès que les peuples ne la retrouvent plus en nous, leur mépris augmente à proportion du reſpect qui nous étoit dû ; & ce qui devoit nous attirer leur vénération & leurs hommages, ne ſert plus qu'à aggraver notre honte & notre opprobre. Le monde ne connoît rien, & il n'eſt rien en effet, de plus mépriſable qu'un mauvais Prêtre.

Tu qui gloriaris in Deo, & noſti voluntatem ejus, & probas utiliora, inſtructus per legem.

Nous qui avons été nourris depuis notre enfance des plus ſaintes vérités de la Loi ; nous qu'une éducation eccléſiaſtique a inſtruit de bonne heure, non-ſeulement des régles communes de la Religion, mais des devoirs ſublimes attachés à la ſainteté de notre état, que répondrons-nous à Dieu, ſi nos mœurs n'ont pas répondu à nos lumières ; ſi, avec plus de connoiſſance que le peuple, nous ſommes peut-être moins religieux, moins charitables, moins déſintéreſſés, moins tempérans, moins modeſtes,

moins reſpectueux pour tout ce qui regarde les choſes ſaintes, que lui ? Une ſeule vérité annoncée à un ſimple Fidèle lui ouvre ſouvent les yeux, le touche, le rappelle à Dieu ; & nous qui les annonçons toutes, nous perſévérons dans notre létargie & notre endurciſſement : notre aveuglement ſemble croître & s'affermir au milieu de nos lumières ; & nous nous égarons en portant le flambeau qui montre la voie ; & nous périſſons en ſauvant nos frères.

Et probas utiliora, inſtructus per legem. Nous qui ſavons juſqu'où l'Evangile pouſſe la perfection de la vie chrétienne, la mortification des ſens, la haine du monde, le détachement & le mépris de tout ce qui paſſe, le deſir continuel des biens éternels, nous ſommes plus attachés à la terre, à des intérêts ſordides, plus avides, plus eſclaves de nos ſens ; nous vivons moins de la foi & de l'eſprit, que le peuple groſſier qui diſcerne à peine le bien du mal, mais à qui un fond de religion & de crainte de Dieu tient lieu de ſcience & de lumière. Hélas ! mes Frères, nous regardons

quelquefois ce pauvre peuple, & ſa groſſièreté ſur les choſes de la Religion, avec une ſorte de mépris : l'ignorance, il eſt vrai, les méne aiſément à la ſuperſtition ; mais du moins cette ſuperſtition elle-même n'eſt qu'un excès de religion : la ſimplicité de leur foi en excuſe devant Dieu les pieuſes crédulités ; ils en font trop faute de lumière, mais par une abondance de foi ; & nous faute de foi, & abuſant de nos lumières, nous ne faiſons jamais qu'en partie & fort imparfaitement le bien que nous connoiſſons, & que nous ſavons que Dieu demande de nous. Ainſi, l'ignorance des peuples les conduit à des excès de dévotion ; & nous, avec nos prétendues connoiſſances, nous vivons la plupart ſans être même touchés des choſes de la Religion, ſans aucun ſentiment de piété véritable.

Conſidis te ipſum eſſe ducem cœcorum, lumen eorum qui in tenebris ſunt, eruditorem inſipientium, magiſtrum infantium, habentem formam ſcientiæ & veritatis in lege.

C'eſt-à-dire, mes Frères, que ce qui fait notre confiance, devroit de-

venir le motif continuel de nos plus juſtes frayeurs. Nous ſommes les conducteurs des aveugles, *ducem cæcorum*; mais les guidons-nous? les éclairons-nous? paroît-il dans la conduite de ces peuples qui nous ſont confiés, qu'ils ont un chef & un conducteur? ne ſont-ils pas comme des brebis qui errent ſans Paſteur? les inſtruiſons-nous? nos exemples ſoutiennent-ils nos inſtructions? ne ſommes-nous pas des aveugles qui en conduiſons d'autres? ne les précipitons-nous pas avec nous dans la même foſſe, ſoit par la négligence avec laquelle nous les inſtruiſons, ſoit en contrediſant nos inſtructions par nos mœurs? nos titres les plus glorieux ne deviendront-ils pas eux-mêmes le ſujet terrible de notre condamnation & de notre ignominie? *Lumen eorum qui in tenebris ſunt.* Sans doute que nous ſommes la lumière de ceux qui ſont dans les ténébres; mais ſi cette lumière, comme dit Jeſus-Chriſt, devient ténébres elle-même, tout le corps, continue Jeſus-Chriſt, tout un peuple, toute une Egliſe, deviendra ténébreuſe : *Totum corpus tuum tenebroſum erit.* Dieu Matth. 6. 23.

nous avoit établis les ſeuls canaux des graces & des lumières pour ce pauvre peuple : mais le canal bouché, infecté, corrompu, il n'en ſortira plus que la puanteur, l'infection & les ténébres, qu'une contagion qui infectera tout le troupeau ; & la mort coulera ſur ce pauvre peuple, de la même ſource d'où devoit couler ſur eux le ſalut & la vie. Nous ſommes la lumière de ceux qui ſont dans les ténébres, *lumen eorum ;* mais c'eſt la prière & l'étude, qui nous rendent la lumière des Fidèles : la prière eſt la ſcience du cœur, qui ſeule rend utile l'étude, qui eſt la ſcience de l'eſprit. Or, comment allier le goût & l'uſage de la prière avec la vie diſſipée que ménent la plûpart d'entre vous ? A l'égard de l'étude, les premières années y ſont employées ; le Sacerdoce obtenu, les livres & les études tombent & diſparoiſſent ; dès qu'on eſt chargé d'un miniſtère public qui nous oblige d'inſtruire les peuples, on ceſſe de s'en rendre capable ; & l'on oublie même le peu qu'on avoit appris, dès qu'on eſt parvenu à une place où il ne s'agit plus que d'en faire uſage.

Eruditorem inſipientium. Les Livres ſaints appellent des inſenſés ceux qui mettent toute leur application aux choſes préſentes & qui oublient les éternelles. C'eſt donc à nous à leur apprendre que la crainte de Dieu eſt la ſeule ſageſſe de l'homme, *eruditorem, &c.* que tout le reſte n'eſt que folie & affliction d'eſprit; que n'avoir de la raiſon, de la prudence, de la conduite, des lumières, que pour les choſes de la terre, que pour amaſſer des biens périſſables, que pour ſe faire ici-bas une fortune douce, commode, & y établir ſur le ſable une cité permanente, ſans penſer à celle qui nous eſt préparée dans le ciel; que cette prudence eſt la prudence des inſenſés, & la dernière & la plus groſſière de toutes les folies. Cependant loin de les en détromper, nos ſoins, notre application à amaſſer, nos inclinations toutes fixées à la terre, notre avarice baſſe & ſordide, ne les confirment-ils pas dans cette erreur déplorable? l'avarice des Prêtres n'eſt-elle pas devenue ſi commune, qu'elle a preſque paſſé en proverbe? n'eſt-ce pas un opprobre

comme répandu dans tout le Sacerdoce ? & tous les jours la mort des Paſteurs ne confirme-t-elle pas ce honteux ſcandale ? & ne manifeſte-t-elle pas avec le tréſor d'iniquité, qu'ils avoient accumulé, & leur dureté envers les pauvres, & la honte du miniſtère, & la juſtice des plaintes & des murmures des peuples ?

Magiſtrum infantium. L'innocence des enfans nous eſt confiée ; leur foi & leur religion eſt un dépôt ſacré que Dieu a mis entre nos mains : nous les y avons aſſociés par le batême ; c'eſt à nous à la cultiver en eux, à l'affermir, à la faire croître par nos inſtructions : ils tiennent de nous le titre qui les a fait Chrétiens ; c'eſt à nous à leur apprendre à quoi les engage ce titre auguſte, à cultiver ces jeunes plantes que nous avons plantées nous-mêmes dans le champ de Jeſus-Chriſt : *Magiſtrum infantium.* Nous devons avoir pour eux une tendreſſe de mère, puiſque c'eſt nous qui les avons enfantés à l'Egliſe : c'eſt là un des devoirs les plus eſſentiels & les plus conſolans de notre miniſtère, celui même dont nous devrions être

le plus jaloux. Je ſai que beaucoup de bons Paſteurs le rempliſſent avec fidélité ; & nous avons été nous-mêmes avec conſolation dans nos viſites, témoins là-deſſus de leur application & de leur zèle ; mais combien en eſt-il qui le négligent ? Je le dis avec douleur ; combien de Paroiſſes où ces pauvres enfans abandonnés connoiſſent à peine le Dieu qu'ils adorent ; où ils ne ſavent de la Religion & de nos Myſtères, que ce que l'ignorance & la groſſièreté de leurs parens a pu leur en apprendre ; & où Jeſus-Chriſt par le nom de qui ſeul ils peuvent être ſauvés, eſt un Dieu auſſi inconnu pour eux, que pour ces nations ſauvages, qui n'ont jamais entendu parler de lui ? & comme c'eſt dans l'enfance ſeule, que ces pauvres gens de la campagne peuvent être inſtruits ; & que dès qu'ils ſont un peu avancées en âge, leurs travaux & les beſoins de la vie ne leur en laiſſent plus le loiſir ; par-là ſe forment des Paroiſſes entières, des peuples entiers, ſans religion, ſans foi, ſans aucune teinture de Chriſtianiſme ; en un mot, tels qu'ils auroient beſoin

que de nouveaux Apôtres y allaſſent prêcher la Foi, comme les * Auſtremoines la prêchèrent autrefois à leurs pères. Cependant il ſe trouve des Paſteurs qui avec des talens pour l'inſtruction, croiroient s'avilir par ce miniſtère ; ils s'en déchargent ſur des Miniſtres inférieurs : l'inſtruction des enfans qui parut à Jeſus-Chriſt lui-même ſi digne de ſon zèle, ne leur paroît pas digne de leurs talens ; ils ſe réſervent pour des miniſtères plus éclatans, mais qu'ils rempliſſent toujours ſans fruit, parcequ'ils n'y recherchent qu'eux-mêmes.

* *Premier Evêque de Clermont.*

Auſſi, écoutez la concluſion de l'Apôtre ; elle nous regarde tous ; & ne perdez jamais de vûe des vérités qui nous touchent de ſi près.

Qui ergo alium doces, te ipſum non doces. Vous donc, dont la fonction eſſentielle eſt d'inſtruire les autres, & de leur montrer la voie du ſalut, vous ne commencez point par vous la montrer à vous-même. Quel fruit pouvez-vous eſpérer de vos inſtructions que vous contrediſez tous les jours par vos exemples ? vos mœurs forment une voix bien plus puiſſante

& plus perſuaſive que vos diſcours ; elles crient continuellement à ceux qui vous écoutent : Mépriſez ce que nous vous diſons, & tenez-vous-en à ce que vous nous voyez faire ; & cette inſtruction mortelle eſt la ſeule qui trouve les cœurs dociles.

Qui prædicas non furandum, furaris. Vous qui invectivez ſi haut contre l'injuſtice, contre ceux qui font tort à leur prochain, qui oppriment leur foibleſſe, qui uſent de chicane & d'induſtrie pour uſurper ce qui ne leur appartient pas, n'avez-vous rien à vous reprocher là-deſſus ? des chicanes injuſtes ſuſcitées à ceux dont vous deviez être le protecteur & le père, ne vous ont-elles pas revétu de leurs dépouilles ? leur bien ne vous a-t-il pas paru plus ſouhaitable que leur ſalut ? & les plaintes qui nous ſont ſouvent revenues de ces ſcandaleuſes oppreſſions, en déshonorant votre miniſtère, ont-elles ſeulement touché votre cœur ?

Qui dicis non mœchandum, mœcharis. Vous qui apprenez tous les jours aux Fidèles, que le corps du Chrétien eſt le temple du Saint-Eſprit ; qui

exhortez les personnes que vous unissez par un Sacrement honorable à respecter la sainteté du lien conjugal; vos familiarités suspectes, votre habitation défendue par les Canons & par les Loix du Diocèse, avec des personnes d'un sexe différent, Loix dont vous vous faites dispenser tous les jours, en surprenant la charité de vos Supérieurs par mille prétextes frivoles; la liberté de vos manières & de vos entretiens, peut-elle inspirer à vos peuples l'horreur d'un vice dont vous portez tous les soupçons jusqu'aux pieds de l'Autel; & l'amour d'une vertu si chère au Sacerdoce, & dont vous êtes si peu jaloux d'en sauver du moins les apparences?

Qui abominaris idola, sacrilegium facis. Vous qui regardez comme une abomination dans le lieu saint, comme un payen & un idolâtre, un Ministre qui se rend seulement suspect dans sa foi, vous portez tous les jours à l'Autel une conscience douteuse qui vous expose au sacrilége : vous respectez la vérité des saints Mystères; & vous n'en respectez pas la sainteté, & vous les traitez sans précaution,

ſans recueillement, ſans décence ſouvent & ſans gravité : vous avez horreur des dogmes qui bleſſent la pureté de la Foi ; & vous n'en avez point des mœurs diſſipées & peu ſacerdotales avec leſquelles vous venez à l'Autel profaner & crucifier de nouveau Jeſus-Chriſt, l'auteur & le conſommateur lui-même de la Foi : vous croyez honorer l'Egliſe en demeurant ſoumis & fidèle à ſes déciſions ; & vous la déshonorez, & vous expoſez la Religion à la riſée des mondains, en violant à leur vûe ſes régles les plus ſaintes : *Qui in lege gloriaris, per prævaricationem legis Deum inhonoras.*

Nomen enim Dei per vos blaſphematur inter gentes. C'eſt par où l'Apôtre finit cette inſtruction. Oui, mes Frères, avouons-le ici en gémiſſant : ſi la Foi eſt preſque éteinte parmi les Fidèles ; s'il ſe trouve aujourd'hui tant de ces eſprits licentieux qui traitent avec un air de dériſion & de blaſphême ce que la Foi a de plus reſpectable ; ſi la plûpart des gens du monde, de ceux même qu'on regarde comme de ſages mondains, ne ſe font pas même de la

Religion une affaire ſérieuſe ; c'eſt le peu de piété, de modeſtie, de charité, de régularité, qu'ils remarquent dans notre conduite ; c'eſt la vie oiſeuſe & mondaine des Prêtres, qui les a menés là : la déſolation a commencé par le lieu ſaint.

Nomen enim Dei per vos blaſphematur inter gentes. Ce ſont nos exemples ſeuls, qui effacent tous les jours du cœur des Fidèles ce qui leur reſtoit encore de crainte de Dieu ; ils alléguent tous les jours nos paſſions, vous le ſavez, pour juſtifier en eux des paſſions ſemblables : nos exemples calment leurs remords, & leur font trouver dans des mœurs qui nous reſſemblent, une ſécurité que leur conſcience leur auroit refuſée : ils croyent qu'il n'y a rien de ſérieux dans les devoirs d'une Religion que ſes Miniſtres eux-mêmes leur apprennent à mépriſer ; & que le vice ou la vertu ne ſont que des noms & des leçons qu'on donne à l'uſage plus qu'à la vérité. *Nomen enim Dei per vos blaſphematur inter gentes.*

Et ne croyez pas, mes Frères, pour vous le dire en finiſſant, que

ces

ces réflexions ne regardent que les Prêtres ſcandaleux, j'ai cette confiance dans le Seigneur, qu'il n'en eſt aucun parmi ceux qui m'écoutent ; elles regardent tous ceux qui ménent une vie tiéde, mondaine, toute commune, qui ne laiſſent pas paroître de grands vices dans leur conduite, mais auſſi qui ne montrent à leurs peuples aucune vertu ; dont les mœurs n'ont rien de criant, mais rien auſſi qui inſpire la piété ; rien qui ſcandaliſe, mais rien auſſi qui édifie : ils ſont faits comme le commun des hommes ; ils aiment le plaiſir, la bonne chère, la diſſipation ; ils haïſſent la prière, l'étude, le recueillement ; ils cherchent les ſociétés mondaines pour ſe déſennuyer de leurs fonctions : il ne nous revient pas de grandes plaintes de leur conduite ; mais il ne nous revient auſſi aucun témoignage du bien qu'ils font dans leurs Paroiſſes.

Or, mes Frères, pour un Prêtre & un Paſteur ſur-tout, ne pas édifier, c'eſt ſcandaliſer ; ne montrer rien en ſoi, dans ſes entretiens, dans ſes inclinations, dans ſes démarches, dans

tout ſon genre de vie qui excite à la vertu, c'eſt inſpirer, c'eſt autoriſer le vice; ne pas confirmer par la ſainteté de ſes mœurs la ſainteté, la ſévérité des vérités qu'il annonce, c'eſt les déſavouer: en un mot, n'être pas plus ſaint que ſon peuple, c'eſt être un mauvais Paſteur, & déshonorer ſon miniſtère. Que ces grandes réflexions, mes Frères, nous rappellent ſouvent à nous-mêmes: penſons quelquefois que ce ne ſeront pas les grands déſordres, qui damneront la plupart des Paſteurs; & qu'il y en aura infiniment plus qui ſeront condamnés pour n'avoir fait aucun bien dans leurs Egliſes, que pour y avoir opéré de grands maux. L'arbre qui ne porte point de fruit eſt frappé de malédiction, comme l'arbre mort & déraciné; & l'Evangile condamne aux mêmes ténébres & aux mêmes tourmens éternels, & le ſerviteur inutile, & le ſerviteur infidèle.

HUITIÉME DISCOURS.

De l'inſtruction des Enfans.

A Tout ce que vous venez d'entendre ſur le devoir le plus eſſentiel de votre état, qui eſt l'inſtruction des enfans, j'ajoûterai encore une réflexion que je vous prie de faire avec moi ; c'eſt que de votre fidélité à remplir ce devoir, dépend tout le fruit à venir de votre miniſtère & de celui même de vos ſucceſſeurs. 1730.

Je dis de votre miniſtère ; oui, mes Frères, vous fermez à ces enfans que vous négligez, que vous laiſſez croître dans l'ignorance de nos devoirs & de nos Myſtères, vous leur fermez toutes les reſſources qu'ils pourroient trouver un jour dans vos inſtructions.

Ce ſont des plantes que vous avez laiſſé ſécher dès leur naiſſance ; vous aurez beau les arroſer, les cultiver dans la ſuite ; le mal eſt ſans reméde : elles ne ſont plus ſuſceptibles d'aucun accroiſſement. Ce ſont des enfans auſquels vous avez donné par le Batême la naiſſance ſelon la foi ; mais les abandonnant auſſitôt, ils deviennent comme ces enfans expoſés, ces malheureux fruits de l'inhumanité de leurs parens, qui ignorent pour toujours leurs titres, leur origine, Jeſus-Chriſt leur frère, dont ils ſont cohéritiers, & l'Egliſe leur mère qui les a enfantés dans ſon ſein ; l'abandonnement de leur vie répond toujours à celle de leur état. Or, mes Frères, pouvez-vous les avoir ſans ceſſe ſous les yeux, & ne pas vous reprocher votre inſenſibilité à l'égard de ces innocentes victimes auſquelles vous n'avez donné, ce ſemble, par le Sacrement de la régénération, la vie de la grace, que pour la leur ravir autant qu'il eſt en vous, & les étouffer, pour ainſi dire, dans le berceau, en ne les nourriſſant pas du lait de la doctrine ſainte ? Vous avez horreur

de la barbarie d'une mère, qui après avoir donné la vie à ſon enfant, l'expoſe & l'abandonne ; mais n'eſt-ce pas là l'image naturelle de la dureté d'un Paſteur, lequel après avoir donné la vie de la foi à ſes enfans, les expoſe, les abandonne, & les livre à tous les malheurs de l'ignorance entière de la foi qu'ils ont reçue, mille fois plus funeſtes que ceux de l'indigence ? Ils porteront devant Dieu le titre auguſte & ineffaçable du Chriſtianiſme, il eſt vrai ; mais ce titre ſera le titre terrible de votre condamnation bien plus que de la leur ; il s'élevera contre vous, & demandera vengeance de la profanation & de l'aviliſſement où vous l'avez laiſſé, après en avoir embelli leur ame : vous aurez fait des Chrétiens ſans Religion, ſans connoiſſance de Jeſus-Chriſt & de ſes Myſtères ; comment pourrez-vous jamais réparer à leur égard le défaut de ces premiers ſoins ? que pourrez-vous élever dans un édifice où vous n'avez jetté aucun fondement que de triſtes ruines ?

Mais ce qu'il y a ici de triſte, c'eſt que vous préparez à vos Succeſſeurs

le même ſcandale ; vous laiſſez en mourant au milieu de votre peuple une malédiction, une plaie où leur zèle ne ſauroit jamais trouver de remède. Car je vous prie, quel fruit pourra faire après vous un ſaint Prêtre dans une Paroiſſe où il ne trouvera aucune connoiſſance de la Religion ; où il faudroit ramener aux premières inſtructions de l'enfance, des Fidèles que leur âge ou leurs occupations en rendent déſormais incapables ? La honte toute ſeule de redevenir enfans mettra toujours un obſtacle invincible aux ſoins d'un Paſteur fidèle, qui voudroit, comme l'Apôtre, leur donner du lait, au lieu d'une nourriture ſolide : ils mourront ſans connoître Jeſus-Chriſt qui les a rachetés, l'Egliſe qui les a régénérés, l'Eſprit-ſaint qui les avoit ſanctifiés ; & du ſein du Chriſtianiſme, & du milieu des lumières de l'Evangile, ſortiront des ames ſemblables à celles qui ſortent des régions infidèles, & qui porteront devant Dieu les ténébres & toute l'ignorance des Indiens & des Sauvages.

Souvenez-vous donc, mes Frères,

que les enfans ſont la portion la plus pure de votre troupeau, & celle par conſéquent qui doit vous être la plus chère : n'ayez pas honte de vous abaiſſer juſqu'à eux ; c'eſt la fonction la plus conſolante & la plus honorable de notre miniſtère : nos autres ſoins, nous les donnons à des pécheurs ; & en les traitant de leurs plaies, il eſt toujours à craindre que nous ne contractions quelque ſouillure : c'eſt-là où il faut s'abaiſſer, & deſcendre dans la profondeur de leur corruption & de leur misère ; mais ici rien ne fait rougir la nobleſſe & la ſainteté de nos fonctions : il n'eſt rien de ſi grand & de ſi digne de nos hommages ſur la terre, que l'innocence. Reſpectons dans ces ames tendres & innocentes le tréſor précieux de la première grace du Batême qu'elles conſervent encore, & que nous avons tous perdue. Nous honorons d'un culte public les Saints, qui après avoir eu le malheur de la perdre, l'ont recouvrée par les travaux de la pénitence ; pourquoi n'aurions-nous pas le même reſpect pour des enfans en qui ce don de juſtice &

de ſainteté habite encore ? regardons-les avec une eſpéce de culte, comme des Temples purs où réſide la gloire & la majeſté de Dieu, que le ſouffle de Satan n'a pas encore ſouillés : entrons dans ces vûes de la Foi ; & les ſoins que leur bas âge demande de nous, loin de nous paroître bas & mépriſables, nous paroîtront dignes de toute la ſublimité de notre miniſtère. Ce ſont des dépôts précieux à la garde deſquels nous devons veiller ; les placer avec reſpect dans nos Temples dont ils honorent la ſainteté, & en être auſſi jaloux que de ces reſtes précieux des Martyrs qui repoſent ſous nos autels, & qui s'attirent les hommages & la vénération de nos peuples. Je ne pouſſerai pas plus loin cette réflexion : nous avons été témoins, dans nos viſites, de l'exactitude de la plupart des Paſteurs à remplir ce devoir ; & notre deſſein, dans ce que nous venons d'en dire, eſt plutôt d'encourager leur fidélité, que de réveiller leur négligence.

NEUVIÉME
DISCOURS.

De l'avarice des Prêtres.

IL vous a peut-être d'abord paru, 1731.
mes Frères, que l'inſtruction édifiante que vous venez d'entendre ſur l'uſage des biens Eccléſiaſtiques, ne convenoit guères à la plupart d'entre vous. La médiocrité de vos revenus qui ſuffit à peine à vos beſoins, ſemble vous mettre à couvert des abus ordinaires dans l'uſage des biens conſacrés à l'Egliſe : vous vous trompez, mes Frères ; c'eſt cette médiocrité qui devroit rendre ces abus plus rares parmi vous, c'eſt elle-même ſouvent qui les multiplie, & qui devient tous les jours un prétexte pour les juſtifier à vos yeux. Ce n'eſt pas l'abondance qui fait le crime ; c'eſt la

manière d'acquérir, & de jouir de ce que l'on poſſéde : ce n'eſt pas toujours dans le plus ou le moins de revenus qu'eſt le danger ; c'eſt dans l'âpreté & la dureté qui les exige ; c'eſt dans l'attachement & l'avarice ſordide qui en uſe ; c'eſt enfin dans le ſcandale, qui après les avoir accumulés, laiſſe en proie à des héritiers profanes, des biens conſacrés à des uſages ſaints. Voilà les abus qui ont fait ſouvent dans nos viſites, vous le ſavez, le ſujet de notre douleur & de nos remontrances.

Je dis l'âpreté & la dureté qui les exige. Nous avions cru prévenir ce ſcandale par un Réglement qui fixe & aſſure vos droits ; mais ce Réglement lui-même, cette lettre de la loi, n'a ſervi qu'à multiplier les prévarications, ou par l'infidélité publique de ceux qui paſſent les ſages bornes que nous avions poſées, ou par les interprétations fauſſes & favorables à l'avarice, que quelques-uns y donnent tous les jours. Ce que l'Apôtre exige d'abord d'un Miniſtre, vous le ſavez, c'eſt qu'il ne puiſſe pas même être ſoupçonné de ne ſe pro-

poſer point d'autre prix de la ſainteté & de la ſublimité de ſes fonctions, qu'un gain ſordide : *Non turpis lucri cupidum.* Tout notre miniſtère eſt un miniſtère de charité, de déſintéreſſement & d'édification : quel caractère donc pour un Paſteur & pour un père, de vendre durement & rigoureuſement ſes ſoins & ſa tendreſſe à ſes enfans ; d'être à leur égard un exacteur dur & inexorable, & un abject mercénaire, tranquille ſur le ſalut ou ſur la perte de ſon troupeau, & uniquement occupé du profit ſordide & temporel qu'il en retire ! Oui, mes Frères, que les inſtructions d'un Paſteur de ce caractère ſoient ſans fruit, ce n'eſt pas ce qui le touche ; que toute ſa vie ſe ſoit paſſée, ſans que ſes fonctions ayent gagné une ſeule ame à Jeſus-Chriſt, ſon zèle le laiſſe là-deſſus fort tranquille ; il ne ſe plaint pas de l'inutilité de ſes peines ; il ne le ſent pas : mais que ſes fonctions ne lui rapportent pas le prix vil & abject qu'il en avoit attendu ; c'eſt là que ſa douleur & ſa vivacité ſe réveillent ; qu'il compte ſes ſoins perdus, & qu'il commence à ſentir *Tit. 1. 7.*

le chagrin d'être un ouvrier inutile. Je ſens, mes Frêres, que la dignité de notre miniſtère rougit elle-même de ces reproches ; & c'eſt à regret qu'ils ſortent ici de ma bouche devant un Presbytère ſi reſpectable. Mais avec qui pourrois-je me conſoler de ces ſcandales, qu'avec vous, mes Frères, qui ne les ignorez pas, & qui en gémiſſez tous les jours avec moi ? Si ces plaies, comme tant d'autres, étoient cachées dans le ſecret du ſanctuaire, nous pourrions ici les diſſimuler ; mais de cette dureté mercénaire qui exige au-delà des régles, naiſſent tous les jours des conteſtations & des procès ſcandaleux ; & les Tribunaux laïques eux-mêmes retentiſſent de la honte du Sacerdoce. De-là le Paſteur odieux & mépriſable à ſon troupeau, & la religion, dans l'eſprit d'un peuple groſſier, devenue un gain & un trafic ſordide : & ce qu'il y a ici de plus deshonorant pour le miniſtère, c'eſt que ces Fidèles dont vous exigez vos droits avec plus de dureté, vivent dans une misère capable de toucher les cœurs les plus barbares ; & loin de trouver dans leur Paſ-

teur un père qui les cónſole, ou qui les ſoulage, n'y trouvent qu'un tyran qui achéve de les accabler.

Je ſai qu'il peut arriver que la groſſièreté ou le peu de religion de quelques-uns d'entre le peuple, aille juſqu'à vous refuſer votre honoraire le plus légitime : mais outre que ces accidens ſont rares, je dis qu'ils le ſont encore plus à l'égard des Paſteurs que leur zèle, leur piété, leur déſintéreſſement, rend reſpectables à leur peuple ; & qui loin d'exiger au-delà des bornes preſcrites, ſavent relâcher de leurs droits, & compatir à la misère de leurs Paroiſſiens, dans les occaſions où la charité, la juſtice, & l'humanité ſeule ſemblent le demander. Je dis que le refus que font quelquefois les Fidèles de s'acquitter envers leur Paſteur des droits attachés à ſes fonctions, prend preſque toujours ſa ſource dans l'injuſtice & la dureté du Paſteur lui-même, qui veut exiger ou au-delà de ſes droits, ou au-delà des facultés des pauvres deſquels il les exige. Ce qu'il y a de bien vrai, mes Frères, c'eſt que ces altercations honteuſes qui arrivent

tous les jours dans les Paroiſſes entre les Fidèles & leur Paſteur à l'occaſion de ces droits temporels, n'arrivent que dans les Paroiſſes, où les Paſteurs ne ſont ni les plus édifians, ni les plus charitables, ni les plus réguliers de ce Diocèſe.

Voilà, mes Frères, le premier abus dans l'uſage des biens de l'Egliſe; la dureté qui les exige : le ſecond, c'eſt l'avarice ſordide, qui après les avoir exigé avec dureté ſe les refuſe à ſoi-même, & encore plus à ceux qui ſont dans l'indigence. Vous le ſavez, mes Frères, & une triſte expérience ne le confirme que trop tous les jours : les Curés les plus durs, les plus âpres à exiger leurs droits, ſont ceux qui vivent d'une manière plus ſordide & plus indécente : ils aviliſſent leur caractère par un genre de vie qu'une avarice baſſe & outrée toute ſeule peut leur rendre ſupportable ; ce ſont des entrailles de fer pour eux-mêmes, & pour les pauvres qui vivent ſous leur conduite. La frugalité eſt ſans doute une des principales vertus du Sacerdoce ; mais elle ne ſe retranche certaines commodités que pour avoir

de quoi ſoulager ceux qui ſouffrent. Si ces Paſteurs ſi avares, ſi durs pour eux-mêmes, paroiſſoient enſuite charitables & prodigues envers leurs frères, leur conduite ne ſeroit que digne de notre admiration & de nos éloges ; il ajoûteroient au ſacrifice de la charité, celui de la pénitence, & nous raméneroient les exemples & le ſouvenir des tems les plus heureux de l'Egliſe : mais c'eſt une avarice indigne & ſordide qui les rendant durs à eux-mêmes, les rend encore plus durs & plus inſenſibles aux beſoins des pauvres, qu'ils ont tous les jours ſous les yeux.

Oui, mes Frères, il ſemble que ce vice eſt une malédiction attachée au Sacerdoce ; & à quels aviliſſemens ne proſtitue-t-il pas tous les jours la ſainte dignité de notre état ? On voit des Prêtres & des Paſteurs avilir leur caractère juſqu'aux trafics les plus bas & les plus honteux ; courir tous les marchés, s'y montrer plus avides de gain, plus inſtruits, plus exercés dans un négoce bas & indigne, que le reſte du peuple ; abandonner leurs Egliſes ; laiſſer périr les ames qui leur

ſont confiées, pour ne pas perdre une occaſion ſordide de gain, & paroître ſouvent dans ces aſſemblées publiques pour en augmenter le ſcandale, ou par un extérieur profane & indécent, ou en autoriſant par leur exemple les intempérances, les crapules, & les autres abus ſi ordinaires en ces ſortes de lieux. Je n'en ſuis pas ſurpris, mes Frères : un Prêtre avare & intéreſſé, eſt capable de tout : tous les principes ſont éteints dans ſon cœur ; la charité, la religion, la bienſéance même, & le reſpect qu'il doit à ſon état : c'eſt une ame vile, incapable d'aucun de ces ſentimens nobles qu'inſpirent les devoirs du Sacerdoce. Et ce qu'il y a ici de plus terrible, & qui nous fait mieux ſentir la juſtice de Dieu contre un vice qui avilit ſi fort, & la Religion, & ſes Miniſtres ; c'eſt que l'âge qui en nous rapprochant du terme où tout cet amas de boue va fondre à nos yeux, & où nous n'allons emporter avec nous que nos œuvres ; l'âge qui devroit nous détromper de cet aveuglement, l'augmente, fortifie cette malheureuſe paſſion, la fait croître

& revivre, pour ainſi dire, ſur les débris même d'un corps déja défaillant, & dont la caducité a déja fait un cadavre, & ne ſert qu'à nous faire rappeller ce qui nous reſte encore de deſirs & de ſentimens, pour nous attacher avec plus de fureur à ce qui va nous échapper en un moment. Vous êtes juſte, ô mon Dieu; & vous vengez tous les jours l'honneur de vos Autels, en permettant qu'une vile paſſion qui les deshonore, ne s'éteigne qu'avec ceux qui ont eu le malheur de s'y livrer.

Car enfin, mes Frères, & c'eſt ici le troiſiéme & dernier abus dans l'uſage des biens de l'Egliſe : à quoi aboutit cette vie ſi pénible, ſi ſordide, ſi occupée à groſſir par de miſérables épargnes un bien injuſte ? à quoi aboutit-elle, vous le ſavez, à découvrir au public par la manifeſtation de ces biens ſi ſordidement accumulés, à lui découvrir l'indignité de la vie d'un Paſteur, à dévoiler ce qui ne pouvoit être trop enſeveli dans les ténébres pour l'honneur du miniſtère, & à finir par un ſcandale plus

éclatant & plus durable, tous les ſcandales de ſa vie paſſée. Des parens avides ſe diſputent le prix des iniquités de ce mauvais Paſteur : ces conteſtations ſi honteuſes au ſaint miniſtère, ſont ſouvent portées devant des Tribunaux laïques ; & il arrive que cet indigne Paſteur n'avoit accumulé avec des ſoins ſi longs & ſi pénibles cet amas de boue, qu'afin que ſa mémoire en ſoit ſalie & deshonorée pour toujours. Il laiſſe la haine & la diviſion parmi les ſiens, le mépris au milieu de ſon peuple, le ſcandale & la dériſion dans l'eſprit du public, la honte parmi ſes confrères, & l'affliction dans le cœur de tous ceux à qui la gloire de l'Egliſe & l'honneur de la Religion ſont chers. Et voilà ce que l'Apôtre dans ſon Epître à Timothée avoit prédit à ces Paſteurs mercénaires : *Radix enim omnium malorum eſt cupiditas : nam qui volunt divites fieri, incidunt in tentationem & in laqueum diaboli, & deſideria multa inutilia & nociva quæ mergunt homines in interitum & perditionem :* ils ménent une vie triſte, agitée & mi-

1. *Tim.* 9. 10. & *ſuiv.*

ſérable, pour la finir par une misère plus affreuſe.

Tu autem, ô homo Dei, hæc fuge : Pour vous, mes Frères, qui êtes le ſecours, & toute la conſolation de mon Epiſcopat, vous qui n'avez pas oublié que l'Egliſe ne vous a pas établis Miniſtres pour vous-mêmes ; mais pour être les hommes de Dieu, chargés uniquement de ſa gloire & de ſes intérêts parmi les peuples ; continuez à éviter ces abus ſi affligeans pour l'Egliſe, & ſi honteux au Sacerdoce : *Hæc fuge. Sectare verò juſtitiam, pietatem, fidem, charitatem, patientiam, manſuetudinem :* Continuez de donner à vos peuples des exemples de juſtice, *juſtitiam :* n'aggravez pas le joug de leur misère, & réglez vos droits ſur leurs beſoins plutôt que ſur les vôtres : qu'ils apprennent de votre déſintéreſſement, quel doit être leur détachement des biens de la terre : rendez-vous juſtice à vous-même ; & mettez-vous en état de ne reprendre en eux que les vices que vos exemples eux-mêmes condamnent. *Sectare verò juſtitiam, pietatem :* Souvenez-vous que la piété

eſt un grand gain : *Quæſtus magnus pietas ;* qu'un ſaint Paſteur qui a l'amour & la confiance de ſon peuple, a tout, & ne manque jamais de rien ; & que ſes droits ſont bien aſſurés, quand ils ſont établis ſur la tendreſſe & ſur le reſpect de leurs Paroiſſiens. *Sectare verò juſtitiam, pietatem, fidem :* Rendez la foi & la religion reſpectables à ces peuples groſſiers, en ne paroiſſant vous-même priſer & reſpecter que ce qui a rapport à la Religion & au ſalut : ne connoiſſez pas de plus grand gain que celui des ames qui vous ſont confiées ; & que ce ſoit là la récompenſe & l'honoraire le plus conſolant & le plus ſouhaité de vos fonctions. *Sectare verò juſtitiam, pietatem, fidem, charitatem :* Soyez tendres & charitables envers vos peuples : tous vos titres annoncent la tendreſſe que vous devez avoir pour eux : ſouffrez avec ceux qui ſouffrent ; courez après ceux qui s'égarent ; ſoutenez ceux qui ſont foibles & qui chancélent ; ne vous laſſez point de tendre la main à ceux qui ſont tombés : ſoyez le père commun de tout votre peuple ; ne vous refu-

ſez à aucun de leurs beſoins : la charité n'excepte rien ; & ſouvenez-vous que tout ce que vous avez, & tout ce que vous êtes, vous ne l'êtes que pour eux. *Sectare verò juſtitiam, pietatem, fidem, charitatem, patientiam :* Ne vous rebutez pas de l'inutilité de vos ſoins & de vos inſtructions envers votre peuple ; Dieu ne récompenſe pas toujours par un ſuccès promt & viſible le zèle de ſes Miniſtres : jettez toujours la ſemence ſainte, cultivez, arroſez ; celui qui donne l'accroiſſement ſaura bien la faire fructifier en ſon tems : nous voudrions être payés comptant de nos peines par un fruit ſoudain & viſible ; mais Dieu ne le permet pas, de peur que nous n'attribuïons à nous-mêmes, & à nos foibles talens, un ſuccès qui ne peut être que l'ouvrage de la grace. Enfin, *Sectare verò juſtitiam, pietatem, fidem, charitatem, patientiam, manſuetudinem :* Que les défauts & la groſſiereté des peuples que nous conduiſons, n'excuſent pas nos emportemens, & n'altèrent jamais ce fond de manſuétude, ſi convenable à no-

tre miniſtère : que la douceur de nos manières à leur égard, leur annonce toujours celle de notre cœur : rendons-leur, en nous faiſant aimer, la régle & la piété aimable : le zèle qui aigrit & qui révolte ceux qu'il reprend, eſt le zèle de l'homme, ce n'eſt pas le zèle de Dieu : il faut gagner les cœurs, pour parvenir à les rendre dociles : les manières dures annoncent plutôt nos défauts qu'elles ne corrigent ceux des autres : il ne faut jamais ménager les vices ; mais il faut toujours ménager les pécheurs : n'achevons pas de rendre la vérité odieuſe aux hommes, en ne la leur montrant que ſous des dehors aigres & rebutans. Ce n'eſt pas l'humeur, la rudeſſe & l'emportement, c'eſt la charité qui l'a établie ſur la terre ; ce ne furent pas des lions, mais des agneaux que Jeſus-Chriſt y envoya pour l'annoncer ; c'eſt leur douceur, & leurs ſouffrances, qui avancèrent l'œuvre de l'Evangile ; & c'eſt par-là que leurs ſucceſſeurs doivent le continuer & l'étendre parmi les hommes ; c'eſt en ſuivant ces

avis, mes Frères, conclut l'Apôtre, que vous assurerez votre salut, en travaillant à celui de vos frères: *Hæc enim faciens, & te ipsum salvum facies, & eos qui te audiunt.*

DIXIÉME
DISCOURS.

De la Prière publique.

1732. NOUS ne doutons pas en effet, mes Frères, que vous ne receviez avec joie & avec reconnoiſſance le nouveau Bréviaire que nous vous préſentons. C'eſt un ſecours & une conſolation qui manquoit à l'Egliſe de Clermont : elle en étoit d'autant plus digne que nous pouvons dire à ſa louange, qu'elle n'a pas dégénéré de cette décence & de cette gravité avec laquelle l'Office public ſe célébroit dans les premiers tems, & que l'Egliſe principale a toujours ſervi de modèle là-deſſus à toutes les autres.

La prière publique, vous le ſavez, eſt le canal le plus ordinaire & le plus fécond de toutes les graces que Dieu répand

répand ſur les peuples ; & on ne ſauroit trop, ou en éloigner tout ce qui peut diſtraire l'eſprit & deſſécher le cœur, ou y raſſembler tout ce qui eſt le plus capable de fixer l'un, & d'attendrir & d'enflammer l'autre. C'eſt ce que nous nous ſommes propoſés dans la compoſition de ce nouveau Bréviaire : tout ce qui ne nous a pas paru convenir à la décence & à la dignité de l'Office public, nous l'avons retranché : nous y avons ſubſtitué les endroits des Livres ſaints & des Pères, qui nous ont paru les plus propres à nous inſtruire de nos devoirs, ou à exciter en nous ces mouvemens tendres & vifs de repentir, d'actions de graces, d'amour, d'adoration, de ſupplication, qui ſont devant Dieu tout le mérite de nos prières.

Nous n'avons rien laiſſé de fabuleux, ni même de douteux, dans la vie des Saints que l'Egliſe nous propoſe pour modèles, & pour l'objet public de notre culte : ils nous ont laiſſé des exemples ſi certains & ſi inconteſtables de toutes les vertus, que l'Egliſe n'a pas beſoin de recourir à

des faits ſuppoſés pour nous rendre ces héros de la Religion reſpectables: les Religions humaines ont eu beſoin que l'eſprit humain y ajoûtât du merveilleux pour les ſoutenir ; mais la vérité n'a beſoin que d'elle-même. Nous avons préféré dans cette multitude de Bienheureux, ceux qui ont ſanctifié cette Province par leur ſang, par leurs exemples, & par leurs travaux apoſtoliques ; ou ceux que cette Province ſi féconde autrefois en ſaints ouvriers, a donné à d'autres Egliſes. Il étoit juſte de revendiquer un bien qui nous appartenoit, le fruit heureux de la terre que nous habitons, & de partager avec les lieux qu'ils ont illuſtrés par l'éclat de leur ſainteté, les avantages de leur protection ; ce ſont des interceſſeurs que notre Egliſe a donnés au Ciel, & elle eſt en droit de les réclamer.

Heureux, ſi en nous rappellant tous les jours ces ſaints modèles dans la récitation de l'Office public, nous y trouvons des leçons qui nous corrigent & qui nous animent, loin d'y trouver des exemples domeſtiques qui nous condamnent.

Ainſi, mes Frères, le renouvellement de l'Office public, le nouveau ſecours qu'il offre à notre piété, doit être pour nous un renouvellement de zèle & de ferveur dans l'accompliſſement de ce pieux devoir. La prière eſt comme l'ame du Sacerdoce ; elle ſeule fait toute la force & tout le ſuccès de notre miniſtère : c'eſt cette eau ſainte qui arroſe la ſemence que nous jettons dans les cœurs, & qui lui donne l'accroiſſement. Un Paſteur, un Prêtre qui ne prie pas, eſt un canal aride & une nuée ſans eau. Or ce n'eſt pas prier que de ne prier que des lévres, ſans attention, ſans aucun attendriſſement de piété, ſans aucun ſentiment de religion : ce n'eſt pas parler à Dieu ; car il n'écoute que le cœur, & ce n'eſt pas la bouche, mais le cœur qui le prie. Cependant, combien de Prêtres ne connoiſſent point d'autre prière que les égaremens éternels d'une récitation précipitée & indécente de leur Bréviaire ? c'eſt pour eux un fardeau dont ils cherchent à ſe ſoulager promtement, de ſorte qu'au ſortir de-là, à peine ſavent-ils s'ils ont parlé à Dieu ; il ne

leur en reſte du moins ni ſouvenir, ni ſentiment ; ils ſavent ſeulement qu'ils ſont quittes d'une dette & d'un joug qui les embarraſſoit. Ils ſortent de la prière auſſi vuides de Dieu qu'ils s'y ſont préſentés : il n'en revient rien à leurs peuples pour leſquels ils n'ont rien demandé, & pour leſquels les prières des Paſteurs ſont la ſource la plus ordinaire des graces : & pour eux-mêmes que pourroit-il leur en revenir, qu'un nouveau dégré d'abandon de Dieu, & de dégoût de leur part, pour tout ce qui a rapport à la piété, à la gloire de Dieu, & à la ſainteté de leur miniſtère ?

Cependant, mes Frères, par le Sacerdoce, nous ſommes établis ſur la terre comme des médiateurs publics dont la principale fonction eſt d'intercéder ſans ceſſe auprès de Dieu pour les beſoins & les iniquités des peuples. L'Egliſe qui prie continuellement pour ſes enfans, emprunte notre voix, & ne prie que par notre bouche : nous ſommes les interprétes de ſes vœux & de ſes ſoupirs, & comme ſes députés, pour repréſenter à Dieu les ſcandales qui l'affligent,

les troubles qui la diviſent, les plaies qui la défigurent, & obtenir ſans ceſſe des remédes à des maux que la dépravation de ſes enfans fait recommencer ſans ceſſe : les graces publiques ſont donc attachées aux prières publiques, que nous offrons tous les jours à Dieu au nom de l'Egliſe. Oui, mes Frères, les Princes pieux, les ſaints Paſteurs, les ouvriers apoſtoliques ; ces hommes extraordinaires que Dieu ſuſcite de tems en tems à ſon Egliſe ; les victoires de la foi, l'extirpation des erreurs, le renouvellement de la piété parmi les Fidèles, la tranquillité & l'abondance des Etats & des Empires, tout cela nous ne le devons qu'aux prières publiques ou particulières que l'Egliſe offre à Dieu par notre bouche : & c'eſt auſſi à l'irrévérence, à l'inattention, au dégoût avec lequel la plupart des Miniſtres s'acquittent de ce pieux devoir, à l'éloignement que la plupart d'entre-eux ont pour tout ce qu'on appelle prière ; que l'Egliſe doit les fléaux, les calamités, les troubles, les diſſolutions, les maux publics & particuliers, ſous leſquels nous la voyons

gémir depuis ſi long-tems.

La deſtinée publique des Fidèles, des Etats & des Empires, eſt donc, pour ainſi dire, entre nos mains. Jugez, mes Frères, s'il eſt permis à un Prêtre, à un Miniſtre public, chargé des vœux & des intérêts des peuples auprès de Dieu; de regarder la prière publique comme un devoir triſte & onéreux; & la particulière, comme une œuvre de ſurérogation dont les autres fonctions, & la récitation de ſon Bréviaire, le diſpenſent. Un Prêtre, mes Frères, eſt un homme de prière: c'eſt là ſon état, ſa sûreté, ſon devoir primitif & perpétuel; & j'ajoûte encore, c'eſt là toute ſa conſolation.

Car hélas, mes Frères, quelle autre conſolation peut avoir un Paſteur au ſortir de ſes fonctions les plus pénibles, ou que d'aller ſe conſoler avec Dieu de l'impénitence de ſon peuple, & du peu de ſuccès de ſes travaux; ou de lui demander qu'il leur donne lui-même l'accroiſſement: ou de le fléchir envers celles de ſes ouailles que ſa Juſtice ſemble avoir abandonnées; ou de le remercier,

lorſqu'il en retire par ſon miniſtère quelques-unes des voies de l'égarement, & lui en rapporter à lui ſeul toute la gloire ? Non, mes Frères, nos inſtructions ſeront toujours ſtériles, ſi nos larmes & nos prières ne les rendent fécondes : on ſe diſpenſe ſouvent de l'inſtruction, parcequ'on ſe plaint qu'on n'a pas reçu de la nature de grands talens pour ce miniſtère : mais, mes Frères, ſoutenez vos inſtructions de la prière ; elle ſupplée à tous les talens ; & les plus grands talens ſans elle, ne ſont jamais qu'une cimbale retentiſſante.

Et de bonne foi, mes Frères, un Paſteur peut-il ou vivre ſans prier, ou prier rarement, ou prier ſans goût & ſans zèle, ou borner toutes ſes prières à la récitation froide, inattentive, & précipitée de ſon Bréviaire, tandis qu'il paſſe ſa vie au milieu de ſes Paroiſſens ; qu'il voit la plupart vivre dans le crime, & périr tous les jours à ſes yeux ? Le Grand Prêtre Aaron voyant une partie de ſon peuple frappé de la main de Dieu, & expirer devant lui, court, dit l'Ecriture, entre les morts & les vivans ; il

léve les mains au Ciel ; il verſe des larmes ſur le malheur de ceux qu'il voit tomber à ſes yeux ; il crie, il ſupplie, & ſa prière eſt exaucée, & la plaie ceſſe, & le glaive de la colère de Dieu ſe retire : un bon Paſteur ne prie jamais inutilement pour ſon peuple : *Stans Aaron inter mortuos ac viventes, pro populo deprecatus eſt, & plaga ceſſavit.*

Num. 16 48.

Voilà, mes Frères, l'image d'un bon Paſteur. Il marche au milieu de ſon peuple, pour ainſi dire, entre les morts & les vivans ; il voit à ſes côtés des brebis mortes, & d'autres prêtes à expirer, & qui ne donnent plus que quelques ſignes de vie ; il voit le glaive inviſible de la colère de Dieu ſur ſon peuple, par les crimes qui y régnent, & qui en précipitent un grand nombre dans la mort ; il le voit, & c'eſt un ſpectacle qu'il a tous les jours ſous les yeux. S'il n'en eſt pas touché ; ce n'eſt pas un Paſteur, c'eſt un mercénaire qui voit de ſens froid périr ſon troupeau ; c'eſt un Miniſtre déchu de la grace du Sacerdoce, ou qui ne l'a jamais reçue. Mais s'il en eſt touché, eh quel doit

être le premier mouvement de ſa douleur & de ſon zèle ? c'eſt de s'adreſſer à celui qui frappe & qui guérit ; c'eſt de lui offrir les larmes ſecrettes de ſa douleur & de ſon amour pour ſon peuple ; c'eſt de faire ſouvenir un Dieu irrité, de ſes anciennes miſéricordes ; c'eſt d'émouvoir par ſes ſoupirs ſes entrailles paternelles, & de s'offrir lui-même d'être anathême pour ſes frères : *Stans Aaron inter mortuos ac viventes, pro populo deprecatus eſt, & plaga ceſſavit.*

Non, mes Frères, un Prêtre, un Paſteur qui ne prie pas, qui n'aime pas la prière, il n'appartient plus à l'Egliſe qui prie ſans ceſſe ; il n'eſt plus lié à ſon eſprit de prière & de charité. C'eſt un arbre ſec & aride, qui occupe en vain le champ du Seigneur ; c'eſt l'ennemi, & non le père de ſon peuple ; c'eſt un étranger qui a pris la place du Paſteur, & à qui le ſalut du troupeau eſt indifférent. Ainſi, mes Frères, ſoyez fidèles à la prière, & vos fonctions ſeront plus utiles, & vos peuples ſeront plus ſaints, & vos travaux vous paroîtront plus doux, & les maux de l'Egliſe diminuront.

ONZIÉME DISCOURS.

De la décence dans les Cérémonies.

1733. ON vient de vous annoncer le nouveau Rituel, attendu depuis ſi long-tems dans ce Diocèſe : les nouveaux ſecours que nous vous offrons pour l'exercice de vos fonctions, doivent réveiller en vous de nouveaux deſirs de les exercer d'une manière encore plus digne de leur ſainteté. Oui, mes Frères, rappellons-nous ſouvent devant Dieu toute la grandeur & la ſublimité de nos miniſtères : paroiſſons aux pieds des Autels pénétrés, effrayés de la puiſſance que Jeſus-Chriſt nous confie ſur des ames qui ſont le prix de ſon ſang, & deſtinées à ne former avec lui qu'un même Chriſt, pour glorifier Dieu durant toute l'éternité : nourriſſons-

nous de ces grandes vérités qui ſont comme l'ame & la ſubſtance du Sacerdoce : alors la décence, le déſintéreſſement, l'eſprit de zèle & de piété ſanctifieront toutes nos fonctions.

Je dis la décence ; hélas ! mes Frères, devrions-nous avoir beſoin d'exhorter des Prêtres que les Anges regardent avec reſpect, à reſpecter eux-mêmes leur miniſtère ? Comme il n'eſt rien de plus grand & de plus auguſte ſur la terre, que d'exercer à la place de Jeſus-Chriſt les fonctions de ſon Sacerdoce éternel ; rien auſſi ne doit être accompagné d'une modeſtie & d'une gravité plus ſacerdotale, & d'un reſpect plus religieux, que l'exercice de ces divines fonctions. On nous a nourris dans cette maiſon ſainte de ces grandes maximes : nous ſavons que dans toutes nos fonctions, nous revêtons, pour ainſi dire, la perſonne de Jeſus-Chriſt ; nous ſommes les médiateurs entre Dieu & les hommes, & nous continuons à ſa place le miniſtère de leur réconciliation. Quoi de plus capable de nous pénétrer d'une ſainte frayeur, pour

peu que nous retombions ſur nous-mêmes, & que nous faſſions attention à ce que nous ſommes, & au miniſtère céleſte que nous rempliſſons ?

Mais ces vûes de la foi s'affoibliſſent par le long uſage. Si nous n'avions à diſpenſer les Sacremens, & exercer les autres fonctions de l'Egliſe, qu'une ſeule fois durant tout le cours de notre Sacerdoce ; ha ! nous ſerions frappé d'une ſainte terreur : nous ſentirions tous ce que ce miniſtère a de divin, & tout ce qui rend des hommes paîtris de misères & de foibleſſes comme nous, indignes de le remplir. Mais comme ſi ces fonctions divines perdoient quelque choſe de leur ſainteté par leur fréquent uſage, ou que nous en devinſſions plus dignes à meſure que nous les adminiſtrons avec moins de décence & de précaution, elles ne réveillent plus notre foi, hélas ! pas même notre attention ; elles ne ſont plus pour nous comme une œuvre de religion, mais comme une ſervitude de notre état, que rien par nos diſpoſitions extérieures & intérieures ne diſtingue

des autres actions ordinaires qui entrent dans le détail de notre vie ; ſi ce n'eſt peut-être que l'indécence, l'ennui, la précipitation, forment la ſeule différence déplorable que nous y mettons. Le Grand Prêtre de la Loi n'entroit qu'une fois l'année dans le Saint des Saints : auſſi quels préparatifs auguſtes, quelles précautions infinies, quelles attentions pour ne pas manquer à la plus légère des cérémonies qui devoit accompagner une action dont le ſang groſſier d'une victime charnelle faiſoit toute la majeſté ! Nous entrons tous les jours, mes Frères, dans le véritable Saint des Saints, dont le premier n'étoit que l'ombre, le ſang de Jeſus-Chriſt entre les mains ; nous l'offrons à ſon Père ; & dans la diſtribution des Sacremens, nous le diſpenſons aux peuples ; mille fois plus reſpectables par les fonctions de notre Sacerdoce, que le Grand Prêtre de la Loi. Cependant comparez la majeſté, les précautions infinies & religieuſes qui accompagnoient ſon miniſtère, avec la manière dont vous exercez tous les jours les fonctions bien plus redoutables

du vôtre : hélas ! mes Frères, le dirai-je ? nous les rempliſſons ſouvent ſans même aucun retour à Dieu, ce que la Religion nous recommande dans les actions même les plus communes ; nous les rempliſſons ſans dignité, ſans bienſéance, avec un air de précipitation que nous n'oſerions montrer dans les devoirs de pure ſociété que nous rendons aux hommes. Nous ſommes par-tout ailleurs plus attentifs, plus réſervés : ce n'eſt qu'en traitant avec un Dieu ſaint & terrible, que nous paroiſſons ſans contrainte : ce n'eſt qu'en exerçant les fonctions divines dont il nous charge ; que nous nous livrons ſans bienſéance à notre humeur, à nos caprices, à des dehors indécens & peu compoſés ; que nous aviliſſons la Religion, & que nous accoutumons les peuples à ne reſpecter ni le miniſtère ni le Miniſtre. Ce qui me touche, mes Frères, eſt que ce ſcandale n'eſt commun que parmi les Miniſtres de la ſeule Religion, que Dieu ait établie ſur la terre. Car liſez dans les hiſtoires avec quel reſpect les Prêtres des Idoles rempliſſoient les cérémonies

d'un culte extravagant & ſacrilége : on auroit cru l'Empire menacé des plus grandes calamités, s'ils avoient, faute de décence ou d'attention, profané le vain appareil de leurs ſuperſtitions, ou omis la plus légère circonſtance. Allez dans ces contrées où un faux Prophéte ſe fait rendre depuis long-tems les hommages qui ne ſont dus qu'à Jeſus-Chriſt ; & voyez ſi vous trouverez dans ſes miniſtres, au milieu de leurs moſquées, cette diſſipation, cette indécence, que nous déplorons parmi nous : *Tranſite ad inſulas Cethim, & videte : & in Cedar mittite, & conſiderate vehementer, ſi factum eſt hujuſcemodi.* Jerem. 2. 10.

Non, mes Frères ; nous ſeuls qui ſommes les Miniſtres de l'Alliance éternelle ; nous ſeuls qui rempliſſons à la place de Jeſus-Chriſt les fonctions de ſon Sacerdoce éternel ; nous ſeuls chargés de la diſpenſation des ſeuls remédes établis ſur le terre pour le ſalut de l'univers ; nous ſeuls dont un Dieu fait chair, devient lui-même ſurn os Autels la victime qui conſacre nos offrandes, & qui ſanctifie nos

fonctions ; nous ſeuls ne paroiſſons point touchés de la ſublimité de nos miniſtères ; nous ſeuls, au lieu de ce ſaint appareil, de cette gravité ſacerdotale, qui répandue ſur toute notre perſonne, devroit inſpirer au peuple un reſpect religieux pour les Miniſtres & pour le miniſtère ; nous ſeuls, on nous trouve dans nos fonctions les mêmes que dans les autres actions de la vie. La ſeule Religion qui fait les Saints, eſt confiée à des Miniſtres qui la deshonorent ; & le Temple de Dieu ne nous voit pas différens de ce que nous ſommes dans des maiſons profanes : *Tranſite ad inſulas Cethim, & videte ſi factum eſt hujuſcemodi ;* première diſpoſition, la décence.

Mais, mes Frères, le reſpect religieux que nous devons à la ſublimité de nos fonctions, doit être non-ſeulement écrit, pour ainſi dire, ſur tout notre extérieur, mais encore dans la pureté & l'élévation de nos intentions. Nous ne ſcandaliſons pas les peuples, quand nous les exerçons avec décence ; mais nous attirons ſur eux & ſur nous la colère de Dieu,

lorſque nous les exerçons par des motifs bas, ſordides, & indignes de leur ſainteté; ſeconde diſpoſition, le déſintéreſſement.

Hélas! mes Frères, nous appliquons aux peuples dans nos fonctions les remédes divins des maux de leur ame: quel autre motif pourroit-il nous animer que la charité de Jeſus-Chriſt qui nous les confie; que le deſir & le zèle du ſalut de nos frères? Seroit-il poſſible qu'en diſtribuant les graces & les tréſors du Ciel, un Paſteur indigne pût ſe propoſer un gain ſordide & terreſtre? ſe pourroit-il que peu touché du ſuccès de ſes fonctions, & des fruits ineſtimables que les Fidèles peuvent en retirer, il ne fût occupé que d'un miſérable avantage temporel qui lui en revient à lui-même? ſe pourroit-il encore qu'il diſputât avec ſon peuple du prix du ſang de Jeſus-Chriſt; qu'il eût l'indignité de s'en aſſurer d'avance un profane ſalaire; & que le pauvre pour qui Jeſus-Chriſt eſt mort, n'eût pas le même droit & la même facilité d'y participer que le riche? S'il ſe trouve un Paſteur de ce caractère dans cette

reſpectable aſſemblée ; que ſon argent périſſe avec lui : c'eſt l'anathême, & comme l'excommunication que nous prononçons avec tout ce vénérable Presbytère contre cet infortuné, à l'exemple du premier des Evêques.

Non, mes Frères, le déſintéreſſement d'un Paſteur, eſt de tous ſes devoirs celui qui lui aſſure le plus le ſuccès de ſes fonctions, & l'amour de ſon peuple. Et ne croyez pas que ce déſintéreſſement l'expoſe à l'indigence ; un Paſteur reſpecté & aimé de ſon peuple, eſt toujours riche. Je ne dis pas que diſtribuant à ſes peuples des richeſſes & des bénédictions ſpirituelles, il ne lui ſoit pas permis d'en recevoir de temporelles ; mais je dis que c'eſt un opprobre pour le miniſtère & pour le Miniſtre, de les exiger avec dureté : je dis que c'eſt un ſcandale d'en traiter comme on traiteroit d'un ſervice terreſtre, & de prendre des précautions pour s'en aſſurer un ſalaire & une récompenſe ſordide : je dis que nos réglemens qui ont fixé cette récompenſe doivent fixer l'avarice d'un Paſteur, & non

pas mettre des bornes à ſa charité : je dis qu'il doit la recevoir comme un père reçoit un gage de la piété & de la tendreſſe de ſes enfans, & non pas comme un mercénaire ſollicite le prix de ſon travail, ou comme un exacteur barbare arrache un tribut forcé d'un peuple accablé de misère : je dis enfin qu'il eſt rare que le peuple le plus pauvre, ne trouve par un motif de religion, dans ſon indigence même, de quoi reconnoître les ſoins & les aſſiſtances d'un charitable Paſteur ; & qu'on ne trouve des Fidèles durs & ingrats, que dans les Paroiſſes où le Paſteur eſt avare ou mercénaire.

Otons cet opprobre du milieu de nous, mes Frères : vous ſavez que c'eſt la tache d'infamie la plus univerſelle dont le monde tout entier ſe réunit pour flétrir la ſainteté de notre miniſtère. Ses jugemens ſur tout le reſte ſont injuſtes : ſeroit-il poſſible qu'il n'eût raiſon que contre nous, & que notre conduite devînt tous les jours une apologie publique de ſa malignité à notre égard ? c'eſt l'écueil le plus triſte du ſuccès de nos fonc-

tions. Un Paſteur avide & mercénaire n'aime pas ſon troupeau ; il n'en aime que la toiſon : & ſon troupeau qui le connoît, le regarde comme un ennemi & un loup dévorant, & non comme un père ; & d'autant plus, mes Frères, que quelque modique que ſoit le revenu de la plupart d'entre vous, il eſt toujours vrai que vous vivez au milieu d'un pauvre peuple qui regarde votre ſituation comme digne d'envie & aux yeux de qui votre modicité comparée à ſon état malheureux, paroît un état d'opulence. Adouciſſez donc par un caractère de charité & de déſintéreſſement, ce que cette différence peut inſpirer à vos peuples de dégoût, & pour la Religion & pour ſes Miniſtres : n'achevez pas de les aigrir par une dureté qui leur fait blaſphêmer ſouvent la ſainteté du miniſtère, & dont la malédiction retombe toujours ſur vous : montrez à vos peuples, à l'exemple de l'Apôtre, que ſoit que vous ſoyez dans l'abondance, c'eſt pour eux ; ſoit que vous ſoyez dans la pauvreté, c'eſt pour l'amour d'eux ; que s'ils ſouffrent, vous ſouffrez avec

eux ; s'ils ſont conſolés, vous l'êtes comme eux ; & qu'enfin tout ce que vous êtes, vous ne l'êtes que pour eux. Verſez dans nos cœurs, ô mon Dieu, ces ſentimens de tendreſſe & de charité ſacerdotale ; & rendez-nous dignes de porter devant votre peuple, le nom reſpectable de père & de Paſteur dont vous nous avez honorés.

Il eſt vrai, mes Frères, qu'il n'y a qu'une piété ſincère qui puiſſe nous faire entrer dans ces diſpoſitions, & remplir nos fonctions avec décence & avec déſintéreſſement ; dernière diſpoſition, la piété.

Voilà le principe qui régle tout le reſte. Conſervez comme le plus précieux de tous les tréſors, l'eſprit & la grace de votre vocation : n'approchez pas des fonctions ſaintes avec une conſcience, je n'oſe pas dire, criminelle ; car je parle à des Miniſtres du Seigneur, & non à des profanateurs ; mais avec une conſcience douteuſe, c'eſt-à-dire, agitée de mille remords ſecrets qu'on ne peut, ni calmer, ni ſe juſtifier à ſoi-même : alors l'indécence & le vil intérêt ne pro-

faneront pas la ſainteté de vos fonctions ; on ne tombe dans ces abus publics devant les hommes, que lorſqu'on eſt déja déchu en ſecret devant Dieu, de l'innocence & de la grace de ſa vocation. Souvenez-vous qu'ayant ſans ceſſe entre les mains les myſtères de la Religion, & les graces de l'Egliſe ; toujours occupés, ou à offrir la Victime adorable, ou à communiquer aux Fidèles dans les fonctions, le prix de ſon ſang ; il n'eſt pas de milieu pour un Prêtre entre la piété & le ſacrilége, & que s'il n'eſt pas un ſaint, il eſt bien près d'être un profanateur.

Hélas ! mes Frères, les gens du monde ſe perdent pour paſſer leur vie dans un cercle perpétuel de jeux, de plaiſirs, & d'occupations profanes, incompatibles avec le ſalut, & qui leur font perdre de vûe les vérités de la Religion : & nous, mes Frères, nous nous perdons au milieu des occupations & des fonctions les plus ſaintes, & qui nous rappellent ſans ceſſe les plus grandes vérités de la foi ; nous contractons de nouvelles ſouillures, en appliquant aux autres

les remédes du ſalut. Le monde ſe damne, parcequ'il n'eſt occupé que d'œuvres mondaines; & nous nous damnons en ne paroiſſant occupés que d'œuvres ſaintes. Quelle reſſource peut-il reſter à un Prêtre infidèle, ſi tout ce que la Religion a de plus ſaint & de plus terrible, l'endurcit ou le ſouille?

Rappellez l'hiſtoire des enfans d'Héli. Honorés du ſacerdoce, ils trouvoient dans la ſainteté de leurs fonctions l'écueil de leur innocence: les offrandes des peuples multiplioient leurs profanations; chaque ſacrifice étoit pour eux un nouveau crime: Dieu les frappa; il vengea la gloire de ſon nom, & la ſainteté de ſon culte: la ſucceſſion du Sacerdoce s'éteignit dans une race criminelle; quarante mille Iſraélites furent immolés par le glaive des Philiſtins, pour ſervir d'expiation à leurs ſacriléges: la lampe d'Iſrael s'éteignit, le culte tomba, & l'Arche ſainte devint la proie des incrédules & des incirconcis. Il ſemble qu'un Dieu irrité n'avoit pas aſſés de châtimens pour punir les profanations

d'un autel vuide, & d'un culte figuratif; pour venger le ſang des boucs & des taureaux offert ſur ſes autels, & ſouillé par des Miniſtres infidèles.

Quels châtimens les profanations de l'autel où ſon Fils eſt immolé, les ſouillures & les irrévérences qui profanent le ſang adorable de la nouvelle Alliance, ne doivent-ils pas attirer ſur nous? Et que ſai-je, mes Frères, ſi les triſtes fléaux dont nos peuples ſont tous les jours affligés; ſi nos campagnes déſolées; ſi les événemens les plus terribles & les plus ſinguliers qui ſemblent ſe réunir en nos jours pour achever d'accabler un peuple déja languiſſant & miſérable; que ſai-je, ſi la décadence & l'extinction preſque de toute foi & de toute piété dans le monde; que ſai-je, ſi l'Egliſe, ſi l'Arche ſainte tous les jours en péril par les diſputes, les contentions, & les entrepriſes téméraires qui la menacent; ſi l'affreuſe incrédulité croiſſant tous les jours, & s'élevant ſur les débris de la foi dont l'Egliſe de France avoit toujours été une ſi sûre & ſi vénérable dépoſitaire;

dépoſitaire ; que ſai-je, ſi tous ces fléaux ne ſont pas les châtimens d'un Dieu outragé dans ſes myſtères & dans ſes bienfaits ? que ſai-je, s'ils ne nous en annoncent pas encore de plus terribles ? Ce ſeroit à nous, comme les médiateurs entre Dieu & les hommes, à les prévenir & à les ſuſpendre : & peut-être c'eſt nous ſeuls qui les attirons ; peut-être le bras de la colère de Dieu n'eſt levé que pour venger nos profanations & nos irrévérences ; peut-être nous qui devrions être les Miniſtres de la réconciliation de Dieu avec les hommes, nous ſommes le ſeul objet de ſes fureurs & de ſes vengeances. Non, mes Frères, liſez les Livres ſaints ; les péchés des Prêtres ne demeurent jamais impunis : Dieu venge toujours la gloire de ſon culte outragé : & ou il frappe les peuples & les Provinces des plus triſtes calamités ; ou, ce qui eſt encore plus terrible & plus ordinaire, il frappe les Prêtres eux-mêmes d'endurciſſement & d'impénitence.

Entrons, mes Frères dans ces ſen-

timens de terreur & de religion ; & quoique par la miſéricorde de Dieu : de tous les Miniſtres vénérables qui m'écoutent, nous ayons cette confiance & cette conſolation, qu'il n'y en ait pas peut-être un ſeul qui ne diſpenſe d'une manière digne de Dieu les myſtères de la foi, & les graces de l'Egliſe ; qu'ils redoublent cependant de zèle & de ferveur ; qu'ils gémiſſent ſans ceſſe devant Dieu ſur l'infidélité de leurs confrères, ſur l'opprobre dont ils couvrent la majeſté de la Religion, & ſur les calamités qui en ſont toujours une triſte ſuite. Arrêtons, mes Frères, par nos prières & nos gémiſſemens ſecrets, le bras de la colère de Dieu, toujours levé pour venger les profanations de ſon ſanctuaire : rendons à l'Egliſe par une conduite ſoutenue & édifiante, l'honneur & la gloire que les Miniſtres infidèles lui ôtent tous les jours ; rendons par nos mœurs ſacerdotales, la religion reſpectable à ceux même qui ne l'aiment pas : forçons le monde de changer ſon langage profane à l'égard des perſonnes conſa-

crées à Dieu ; que la préſence ſeule d'un Prêtre devienne la cenſure de ſes déſordres, & non un prétexte & une autorité qui les lui juſtifie. Le vice, mes Frères, régnera bientôt moins dans le monde, quand nous leur prêcherons la vertu par nos exemples.

DOUZIÉME DISCOURS.

De la néceſſité de la Prière.

1734. Rien de plus ſolide, mes Frères, que les Réflexions édifiantes que vous venez d'entendre. On vous l'a dit, & je le répéte ; la Prière eſt le devoir le plus intime & le plus inſéparable du miniſtère : c'eſt l'ame, pour ainſi dire, du Sacerdoce ; c'eſt l'unique sûreté du Paſteur ; elle ſeule adoucit les dégoûts, & prévient les dangers de vos fonctions ; elle ſeule en aſſure le ſuccès.

Oui, mes Frères, la prière fait toute notre sûreté dans le cours de notre miniſtère. Nous avons nos misères & nos foibleſſes ; hélas ! & elles ſont même d'autant plus à craindre pour nous, qu'elles ſubſiſtent toujours avec les fonctions les plus ſain-

tes. Cette ſituation, qui d'un côté demanderoit qu'en traitant tous les jours les myſtères terribles, notre vie imitât celle des Anges; & qui de l'autre fait que nous nous retrouvons toujours foibles, ſujets aux mêmes infidélités; toujours péſans dans la pratique de nos devoirs; toujours donnant trop à nos ſens, à notre pareſſe, à notre humeur; cette ſituation, dis-je, qui nous place tous les jours entre nos foibleſſes & l'autel ſaint, entre la ſainteté d'un Dieu terrible & les ſouillures de l'homme, doit effrayer & réveiller notre foi: car je ne parle ici qu'à des Paſteurs irrépréhenſibles devant les hommes, & qui n'ont rien à ſe reprocher de groſſièrement criminel devant Dieu. Or dans ces retours ſur notre ſituation, ſi capables de jetter le trouble & l'incertitude dans notre ame, la prière ſeule peut nous calmer & nous raſſurer: elle eſt le ſeul reméde de ces plaies journalières, qui négligées, corrompent inſenſiblement tout l'intérieur & toute la beauté de l'ame. Nous devons donc, proſternés aux pieds de Jeſus-Chriſt, lui expoſer

ſouvent avec douleur & avec confiance nos misères ſecrettes ; le conjurer de nous rendre dignes du miniſtère qu'il nous a confié, & d'anéantir en nous tout ce qui peut encore en bleſſer la ſainteté.

Il n'eſt rien de plus dangereux pour notre état, mes Frères, que de ſe faire une ſituation tranquille & habituelle de pareſſe, d'immortification, d'amour de ſes aiſes, de tranſgreſſion de mille devoirs qu'on ne croit pas eſſentiels ; & de ne pas recourir ſouvent à la prière, la ſeule reſſource que la religion nous offre pour nous réveiller de cet engourdiſſement. Le danger de cet état pour nous, eſt qu'il nous expoſe à tout moment, ou à profaner les choſes ſaintes, ou à les traiter d'une manière qui déplaît à Dieu, & qui par conſéquent éloigne de nous ſes graces, & fortifie toutes nos foibleſſes : car vous le ſavez, mes Frères, les fonctions divines de l'autel, ſi elles ne font pas croître chaque jour notre foi & notre piété, elles aggravent notre corruption & notre misère ; première réflexion.

En ſecond lieu, les fonctions du

miniſtère ont pour nous, vous l'éprouvez tous les jours, leurs peines & leurs dégoûts, quand on veut les remplir avec fidélité. Il faut prendre ſur ſoi, ſur ſes aiſes, ſur ſa pareſſe, ſur ſon ſommeil, pour y fournir : on ne peut pas diſpoſer à ſon choix de ſon tems & de ſes momens : c'eſt une ſervitude ſainte, qui fait que nous ne ſommes plus à nous-mêmes, mais à nos peuples : nous devons pouvoir dire avec l'Apôtre, que le chaud, le froid, la laſſitude, les chemins, les rivières, la faim, & la ſoif, ſont les fruits de notre miniſtère, & les ſignes de notre apoſtolat. Nous travaillons même ſouvent pour des ingrats : nos peines ne ſont payées ſouvent que d'indifférence, & même d'indocilité & de murmure : elles nous attirent ſouvent l'averſion même de ceux dont nous ne cherchons que le ſalut. Le dégoût & le découragement ſont à craindre : on ſe laſſe d'un travail dont on ne voit ni la fin ni le fruit ; on ne s'y prête plus avec le même zèle ; l'amour propre n'y étant pas ſoutenu par le ſuccès, réclame ſes droits, & nous inſinue en ſecret que des ſoins

pénibles & inutiles ne ſauroient être des devoirs. Or comment ſe ſoutenir contre cette tentation de dégoût, ſi ordinaire & ſi dangereuſe dans des fonctions laborieuſes, ſi nous ne vevons pas prendre de nouvelles forces aux pieds de Jeſus-Chriſt; ſi nous n'avons pas la conſolation de venir lui confier nos peines & nos dégoûts, comme au premier Paſteur dont nous occupons la place ? C'eſt là que nous nous confondrons devant lui de compter pour quelque choſe les peines légères de nos fonctions, en nous comparant à nos ſaints Prédéceſſeurs qui livrèrent leur ame pour ſa doctrine: c'eſt là que nous rougirons d'être tentés de poſer les armes avant d'avoir commencé le combat, & d'être rebutés & découragés par des travaux ſi légers, tandis que ces ſaints Miniſtres défioient les tribulations, les angoiſſes, la faim, la nudité, les perſécutions, les feux, les gibets, & toute la fureur des tyrans, de les ſéparer de la charité de Jeſus-Chriſt : c'eſt de-là, mes Frères, que nous ſortirons toujours avec un nouveau goût pour nos fonctions, avec un nouveau zèle

pour le ſalut de nos peuples : c'eſt au ſortir de-là que ce qui nous paroiſſoit pénible, nous deviendra doux & léger ; & que les fatigues & les contradictions inſéparables de nos fonctions, ſeront pour nous la preuve la plus conſolante de notre vocation au ſaint miniſtère. Non, mes Frères, déſabuſons-nous, ſans la prière nous ſentons à chaque moment tout ce que nos fonctions ont de rebutant & de triſte ; nous traînons un joug qui nous accable ; nous portons avec répugnance le poids du jour & de la chaleur : avec la prière tout s'adoucit ; le joug ne péſe plus ; nos travaux augmentent, & les peines & les dégoûts s'évanouiſſent. Vous vous plaignez quelquefois, mes Frères, de l'accablement où vous jette la multitude & la difficulté de vos fonctions, & de l'impuiſſance où vous êtes d'y fournir : adreſſez-vous ſouvent à celui qui change en force notre foibleſſe ; ſoyez fidèle à la prière ; ces difficultés diſparoîtront ; ces montagnes s'applaniront ; vous vous trouverez un nouvel homme, & vous ne vous plaindrez plus que de n'avoir pas

aſſés à travailler & à ſouffrir pour Jeſus-Chriſt ; ſeconde réflexion.

Mais ſi la prière ſeule peut nous adoucir les peines & les dégoûts de nos fonctions, elle ſeule auſſi peut en prévenir les dangers. Car, mes Frères, quand il n'y auroit de dangereux pour nous, que la diſſipation inévitable dans les fonctions extérieures ; j'aurois raiſon de vous dire que la prière ſeule peut nous en préſerver. Il n'eſt que trop vrai en effet, mes Frères, que l'homme intérieur s'affoiblit & s'éteint inſenſiblement, au milieu des mouvemens, & de l'action continuelle qu'exigent nos fonctions. On perd pour ſoi-même, en ſe livrant ſans ceſſe aux beſoins d'autrui ; on y perd cette vie ſecrette & cachée de la foi, qui eſt l'ame & toute la force de la piété ; on s'accoutume d'être tout au-dehors, & jamais dans ſon propre cœur ; on approche de l'autel avec un eſprit diſſipé, & partagé par mille images étrangères & tumultueuſes qui l'occupent : ce ſilence des ſens & de l'imagination ſi néceſſaire pour nous rappeller toute la ſainteté de la victime que nous of-

frons, & toute notre indignité ſécrette, on ne le connoît plus. Ainſi en travaillant toujours pour les autres, & jamais pour ſoi, les forces de l'ame s'uſent ; nous devenons des hommes tout extérieurs ; on ſe fait à cette vie d'agitation ; on n'eſt plus capable d'être un inſtant avec ſoi ; on cherche même des occaſions & de pieux prétextes de ſe diſſiper & de ſe produire ; on ne peut plus ſe paſſer des hommes ; on s'ennuie avec Dieu ſeul. Or cet état qui n'offre d'abord rien que de louable aux yeux des hommes, a ſes dangers devant Dieu : nous nous épuiſons ſans jamais aller réparer nos forces aux pieds de Jeſus-Chriſt : toutes nos ſollicitudes ſe bornent au-dehors ; & nous ne nous rappellons jamais à nous-mêmes : nous agiſſons extérieurement pour Dieu ; mais nous n'agiſſons pas en ſecret avec lui : nous courons ; mais nous courons tout ſeuls. Le Seigneur que nous n'avons pas appellé à notre ſecours, nous laiſſe à nos propres foibleſſes ; & d'ordinaire l'humeur, la vivacité, le tempérament, la vanité, l'inquiétu-

de, entrent plus dans nos fonctions que l'amour du devoir, & la charité pour nos frères. Il n'eſt que la fidélité à la prière, qui puiſſe nous garantir de ces écueils ; & ſans nous détourner de nos fonctions, nous y faire porter cet eſprit de piété & de recueillement, qui les régle, qui les ſanctifie, qui les modère, & qui au ſortir delà, & de ces diſſipations extérieures, fait que nous ſommes encore plus en état de nous aller recueillir devant Dieu.

Mais la diſſipation n'eſt que le moindre danger de nos fonctions. Que de dangers infiniment plus à craindre dans la ſeule fonction du tribunal ! Hélas ! mes Frères, ſi la prière ne nous y conduit, & ne nous y ſoutient, comment des hommes foibles pourront-ils s'y ſoutenir eux-mêmes ? Je ne dis pas comment y porteront-ils les lumières néceſſaires pour diſcerner la lépre de la lépre : la fermeté pour être au-deſſus des égards humains ; ne pas ſacrifier la régle à des complaiſances baſſes, & faire plus d'attention au rang des pécheurs, qu'à la qualité de leurs crimes : la pru-

dence pour ne dire que ce qui convient, c'eſt-à-dire, ne pas décourager le pécheur par trop de ſévérité, & ne pas l'endormir auſſi par une exceſſive clémence ; être père & être juge ; ſauver la régle & le pécheur ; ne rien rabattre des intérêts de Dieu, & n'être pas dur & inſenſible à la foibleſſe de l'homme ; en un mot, ne point flater la plaie, & ménager pourtant le malade ? je ne dis pas comment un Confeſſeur trouvera-t-il ce point ſi difficile, ce milieu ſi ſage, s'il n'a puiſé aux pieds de Jeſus-Chriſt & dans l'uſage de la prière, cette ſobriété de ſageſſe dont parle l'Apôtre ; qui ſait toujours mêler l'huile de la douceur avec le vin de la force ; &, comme le charitable Samaritain, tempérer la ſéchereſſe & la rigidité du zèle, par les mouvemens tendres de la compaſſion & de la clémence ? Mais je vous dis, comment un Confeſſeur, s'il n'eſt pas un homme intérieur, & accoutumé dans la prière à connoître ſes propres beſoins, & approfondir les plaies ſecrettes de ſon ame ; comment connoîtra-t-il les beſoins ſecrets des ames qui s'adreſſent

à lui ? comment y appliquera-t-il les remédes convenables & uniques ? comment fera-t-il connoître le pénitent à lui-même, lui qui ne ſe connoît pas, & entrera-t-il dans l'intérieur où eſt la ſource du mal, lui qui n'eſt jamais entré dans l'intérieur de ſon propre cœur ? Non, mes Frères, un Confeſſeur qui n'eſt pas un homme de prière, un homme intérieur, ne connoît jamais que la ſurface des conſciences. Il entend des confeſſions ; mais il ne connoît pas les pécheurs : il abſout ; mais il ne délie pas : il traite des malades ; mais il ignore leurs maux : il impoſe des pénitences ; mais il ne forme jamais un vrai pénitent. Et d'où croyez-vous, mes Frères, que vienne l'inutilité de la plupart des confeſſions ? d'où vient que le reméde de la pénitence autrefois ſi rare, ne s'appliquoit preſque jamais inutilement à un pécheur ; & qu'aujourd'hui devenu plus commun & plus facile, il ne guérit preſque plus de malade ? d'où vient qu'il s'opère ſi peu de véritables converſions aux pieds de nos Tribunaux ? c'eſt que la plupart des Confeſſeurs, contens d'é-

couter les fautes de leurs pénitens, n'approfondiſſent pas les diſpoſitions intimes de leur cœur ; ne leur preſcrivent que des remédes extérieurs qui ne vont pas à la ſource du mal ; ne s'appliquent point à réformer cet homme intérieur qui leur eſt inconnu ; c'eſt, en un mot, que des Confeſſeurs qui ne voyent que la ſurface de la conſcience, ne ſauroient jamais former que des pénitens ſuperficiels.

Je ne parle pas des autres dangers de ce miniſtère, où la prière ſeule peut faire toute notre sûreté. Hélas ! mes Frères, nous y ſommes dépoſitaires des fragilités d'un ſexe foible : les images funeſtes qui nous en reſtent, ſouillent du moins l'imagination, ſi elles ne ſouillent pas le cœur : c'eſt une étincelle fatale qui reſte en dedans de nous, & qui ſouvent eſt la ſource d'un grand incendie. L'uſage de la prière ſeul peut diſſiper & purifier ces phantômes, & éteindre ces étincelles dans leur naiſſance : de pieuſes intentions ne ſuffiſent pas même pour nous mettre à couvert des dangers de ce miniſtère. On eſt d'abord touché des foibleſſes d'un ſexe

fragile ; mais il eſt à craindre qu'on ne le ſoit bientôt encore plus de ſa confiance : on ne ſe préte d'abord qu'aux beſoins, enſuite aux inutilités ; on commence par le zèle, & on finit ſouvent par l'attachement ; on eſt entré Miniſtre dans le Tribunal, & on n'eſt plus qu'un homme quand on en ſort. Mais ne pouſſons pas plus loin un ſujet ſi triſte à traiter ; & reſpectons le vénérable Presbytère qui nous écoute. Vous ſentez vous-mêmes, mes Frères, tout ce que je pourrois vous dire là-deſſus ; les ſcandales & les inconvéniens, dont la foibleſſe ou l'imprudence des Miniſtres dans les fonctions du Tribunal ont ſouvent affligé l'Egliſe, & les dériſions impies qu'elles attirent tous les jours au ſaint miniſtère. Le fruit eſſentiel que nous en devons retirer, & qui nous regarde chacun en particulier, c'eſt, que ſi la prière ne nous ſoutient dans une fonction ſi périlleuſe ; ſi nous nous y préſentons ſans précaution ; ſi nous nous expoſons témérairement à des dangers d'autant plus à craindre que nous y ſommes les ſeuls juges & les ſeuls témoins de nos chûtes ; ſi ce ſont

des motifs de curioſité, d'affection humaine, de complaiſance en la confiance qu'on a pour nous, qui nous y conduiſent: le Tribunal ſacré où nous devrions purifier les ſouillures d'autrui, ne ſera plus pour nous que le lieu fatal où nous en contracterons tous les jours de nouvelles; troiſiéme réflexion.

Enfin, mes Frères, & cette quatriéme & dernière réflexion n'eſt pas moins digne de votre attention; non-ſeulement la prière nous eſt indiſpenſable pour nous préſerver des dangers de nos fonctions, mais encore pour nous en aſſurer le fruit & l'utilité: ce n'eſt pas aſſés que nous n'y courions point de riſque pour nous-mêmes, il faut de plus que nous y ſoyons utiles aux autres. Or, mes Frères, vous le ſavez, nous cultivons, nous arroſons; mais Dieu ſeul donne l'accroiſſement: & comment pouvons-nous l'attendre, ſi nous ne ſommes pas fidèles à le demander, & ſi nos prières ferventes & continuelles, n'attirent ſur nos fonctions ces bénédictions viſibles qui les font fructifier? Nous travaillons la plupart ſans fruit & ſans ſuccès,

parceque nous travaillons tout ſeuls ; & comme ſi le ſuccès dépendoit de nous ſeuls, nous l'attendons de nos talens, de nos ſoins, de nos lumières ; nous n'appellons pas à notre ſecours celui ſeul qui peut rendre nos ſoins utiles. Je le répéte, mes Frères, le défaut de prière eſt la grande ſource du peu de fruit que la plupart des Paſteurs font dans leurs Paroiſſes, quoiqu'ils rempliſſent d'ailleurs exactement toutes les fonctions de leur miniſtère. Ils croyent être quittes de tout, quand ils ont rempli ces devoirs extérieurs : mais par le peu de fruit qui les accompagne, ils devroient ſentir qu'il y a un vice ſecret qui les rend inutiles ; & que tandis que leurs prières n'intéreſſeront pas la bonté de Dieu au ſuccès de leurs fonctions, qu'ils les commenceront ſans s'être adreſſés à lui, afin qu'il prépare lui-même les cœurs de ceux qu'ils vont inſtruire, ils paſſeront les nuits & les jours comme les Apôtres à jetter leurs filets, & à ne rien prendre ; ils fourniront une carrière longue & pénible, & ils mourront ſans avoir rien fait, c'eſt-à-dire, ſans avoir

gagné une ſeule ame à Jeſus-Chriſt.

Et de bonne foi, mes Frères, quel ſuccès peut ſe promettre de ſes inſtructions un Paſteur peu accoutumé à la prière; à venir ſe remplir aux pieds de Jeſus-Chriſt, de l'amour des vérités qu'il doit annoncer, & de l'eſprit d'onction qui les rend aimables, y puiſer ce zèle touchant, cette grace, cette force à laquelle on ne réſiſte pas? quel ſuccès peut ſe promettre à parler de Dieu, un Paſteur qui ne parle preſque jamais à Dieu? Quelle ſéchereſſe dans ſes diſcours! il annoncera des vérités; mais elles ne ſortiront que de ſa bouche, & non de ſon cœur; & ce ne ſeront pas celles que le Père lui aura révélées en ſecret: il inſtruira avec eſprit; mais ce ſera l'eſprit de l'homme, & non l'eſprit de Dieu: il montrera la vérité; mais il ne la rendra pas aimable: quelques mouvemens extérieurs qu'il ſe donne pour perſuader, il ne paroîtra pas perſuadé, touché, pénétré lui-même; on ſentira que c'eſt un langage étranger qu'il parle, un langage qu'il ne tire pas du fond de ſes entrailles & de ſon cœur. Salomon, au

langage ſeul de deux mères, reconnut la véritable : hélas ! mes Frères, au langage & aux inſtructions de deux Paſteurs, il ſeroit encore moins difficile de diſcerner quel eſt le véritable père ; quel eſt celui qui parle le langage de l'amour paternel, qui nourrit ſes enfans de ſon propre fond, qui les porte dans ſon cœur, qui s'en occupe ſans ceſſe devant Dieu, & qui eſt plus jaloux de leur conſervation & de leur ſalut, que de ſon titre de Paſteur & de père. Et j'en appelle à vous-mêmes, mes Frères ; n'eſt-il pas vrai qu'un ſaint Paſteur, homme de prières, avec des talens même médiocres, fait plus de fruit, laiſſe ſes auditeurs plus touchés de ſes inſtructions, que tant d'autres leſquels avec plus de talens extérieurs, n'ont pas puiſé dans la prière cette onction, ce goût tendre de piété qui ſeul fait parler au cœur ? On parle bien autrement des vérités que l'on aime, & que l'on eſt accoutumé de méditer & de goûter tous les jours aux pieds de Jeſus-Chriſt : le cœur a un langage que rien ne peut imiter. Un Paſteur diſſipé aura beau tonner en chaire,

& mettre les mouvemens & les clameurs à la place du zèle & de la piété ; on y reconnoîtra toujours l'homme ; on ſentira toujours que c'eſt un feu qui ne deſcend pas du Ciel ; & tout ce bruit véhément n'annoncera jamais la deſcente de l'Eſprit de Dieu ſur les cœurs des Fidèles aſſemblés pour l'écouter.

Mais, mes Frères, quand la prière ne nous ſeroit pas auſſi indiſpenſable qu'elle l'eſt, pour aſſurer le ſuccès de nos fonctions ; ne la devons-nous pas à nos peuples ? ne ſommes-nous pas chargés par notre caractère de Paſteur & de Miniſtre, de prier ſans ceſſe pour eux ? n'eſt-ce pas le devoir le plus eſſentiel du Sacerdoce même qui nous établit médiateurs entre Dieu & les peuples ? C'eſt aux prières d'un Paſteur, que Dieu attache d'ordinaire les graces deſtinées à ſon troupeau : c'eſt à nous, mes Frères, à lui expoſer ſans ceſſe les beſoins de nos peuples, à ſolliciter pour eux les richeſſes de la miſéricorde, à déſarmer ſa colère ſur les fléaux & les châtimens dont leurs prévarications ſont ſouvent punies ; c'eſt à nous, à gémir

devant lui ſur les vices dont nous voyons nos peuples infectés, & dont nos ſoins & notre zèle ne peuvent les corriger : c'eſt à nous, à lui demander la force pour les foibles, la componction pour les pécheurs endurcis, la perſévérance pour les Juſtes. Plus les beſoins de nos peuples ſont infinis, plus nos prières doivent être vives & fréquentes : nous ne devons jamais paroître devant lui, comme le Pontife de la Loi, ſans y porter écrits ſur notre cœur les noms des Tribus, c'eſt-à-dire les noms du peuple qui nous eſt confié ; ce doit être là toujours le principal ſujet de notre prière. Tel eſt l'ordre de la diſpenſation de la grace : les Paſteurs ſont comme les canaux publics par où elle doit couler ſur les peuples ; c'eſt une reſſource publique, que la bonté de Dieu laiſſe aux déſordres publics qui régnent parmi les hommes.

Ainſi un Paſteur qui ne prie pas, ou qui ne prie que pour ſatisfaire rapidement, & du bout des lévres, aux prières publiques que l'Egliſe lui impoſe, n'eſt pas un Paſteur ; c'eſt un étranger, que tout ce qui regarde le

troupeau, n'intéreſſe point : ce n'eſt pas un père ; les Fidèles qui lui ſont confiés ne ſont pas ſes enfans ; ce ſont des pupiles qui n'ont point de père : *Pupilli facti ſumus abſque patre :* Thren. 5. ſon cœur, ſes entrailles, ne lui di- 3. ſent rien pour eux : il aime le titre qui les lui aſſujettit ; il n'aime pas celui qui doit les ſauver, & les ſoumettre à Dieu : il n'aime que la place de Paſteur ; il n'aime pas le troupeau ; car s'il l'aimoit, pourroit-il être témoin de ſes déſordres, & des malheurs éternels qu'il ſe prépare, ſans s'adreſſer ſans ceſſe à celui qui ſeul peut changer les cœurs, & ne rien oublier en ſa préſence par ſes ſoupirs & ſes gémiſſemens ſecrets, afin qu'aucun de ceux que le Père lui a confiés ne périſſe ? Que dis-je, mes Frères ? non-ſeulement un Paſteur qui ne prie pas pour ſon peuple, ne l'aime point ; il lui refuſe même ce qui lui eſt dû : il le prive, en le privant de ſes prières, d'une reſſource à laquelle la bonté de Dieu avoit attaché les graces & les ſecours qu'il préparoit à ſes Paroiſſiens : il refuſe ce que ſon peuple eſt en droit d'exiger de lui ; il occupe la

place d'un ſaint Paſteur, dont les prières auroient attiré mille bénédictions ſur ce pauvre peuple, & il eſt coupable de tous les crimes que ſes prières auroient pu prévenir. Hélas! mes Frères, nous vous entendons ſouvent plaindre ſur les déſordres de vos peuples, ſur l'indocilité & l'endurciſſement de vos Paroiſſiens, & ſur l'inutilité de vos ſoins à leur égard; mais ce n'eſt pas devant nous qu'il faut en gémir & vous en plaindre, c'eſt devant Dieu. Examinez ſi vous êtes fidèle à lui repréſenter leurs beſoins & leurs misères; ſi vous ſollicitez, ſi vous importunez, pour attirer ſur eux les regards propices d'un Dieu, qui ſemble les avoir abandonnés: les prières d'un Paſteur ſont rarement inutiles; Dieu qui nous a chargé de prier pour nos peuples, nous a promis auſſi de nous exaucer. Hélas! mes Frères, c'eſt une réflexion qui doit nous faire trembler ſur notre miniſtère, nous nous plaignons du déréglement de nos peuples; & les déſordres de nos peuples ſont preſque toujours nos propres crimes.

Mais comment, direz-vous au milieu

milieu d'un détail infini de ſoins qu'exige une Paroiſſe, trouver encore le loiſir de vaquer long-tems à la prière ? Hélas ! mes Frères, au milieu de tous nos travaux & de nos ſoins prétendus, que de momens vuides & inutiles ! que de jours conſacrés à la pareſſe, à des commerces inutiles, à des occupations, à des amuſemens peut-être peu décens à la ſainte gravité de notre miniſtère ! que de momens, où l'oiſiveté elle-même nous eſt à charge, & où nous nous ſommes à charge à nous-mêmes ! Mon Dieu ! & un Prêtre, & l'homme de Dieu ſur la terre, & ſon Miniſtre chargé de lui offrir les vœux des peuples, n'auroit pas le tems de lui offrir ſes vœux propres & de le prier ! & le diſpenſateur de ſes graces & de ſes myſtères, n'auroit aucun commerce avec celui qui lui a confié ce glorieux miniſtère, & au nom duquel il parle & agit ! & il ne lui rendroit jamais compte de ſes dons & de ſes richeſſes céleſtes qu'il eſt chargé de diſtribuer, & de l'uſage qu'en font les ames qui lui ſont confiées !

Mais d'ailleurs, mes Frères, ce

n'eſt pas une partie de votre vie paſſée en oraiſon, que nous vous demandons ; c'eſt le privilége & la conſolation de ces ames retirées, uniquement occupées à méditer les merveilles de la Loi du Seigneur, & à goûter loin du monde & dans le ſecret de ſon tabernacle, combien il eſt doux à ceux qui n'aiment que lui, & qui ſe communiquent ſans ceſſe à lui. Ce qui nous eſt eſſentiel, mes Frères, c'eſt plutôt un eſprit de prière que nous devons porter par-tout au milieu de nos fonctions, qu'un tems conſidérable que nous devions leur retrancher, pour vaquer plus à loiſir à la méditation des choſes ſaintes : ce qui nous convient, c'eſt, avant de commencer nos fonctions, de nous aller remplir aux pieds de Jeſus-Chriſt, de cet eſprit qui nous les fait exercer ſaintement pour nous, & utilement pour nos peuples ; c'eſt au ſortir de nos fonctions de nous aller délaſſer quelque moment devant Dieu, & y reprendre de nouvelles forces pour les recommencer avec un nouveau zèle ; c'eſt de nous accoutumer à ce commerce ſecret, & preſque conti-

nuel avec Dieu : le trouver par-tout, nous trouver par-tout avec lui, & prendre de tout, occaſion de nous élever à lui. Voilà comment un Prêtre & un Paſteur doit être un homme de prière. Si cet eſprit de priére n'anime pas toutes nos fonctions, nous ſommes bien à plaindre, mes Frères, de remplir tout ce qu'il y a de pénible dans nos devoirs, & d'en omettre l'unique choſe qui peut les adoucir, les rendre utiles, & nous conſoler nous-mêmes.

TREIZIÉME DISCOURS.

De la compaſſion des Pauvres.

1735. NOus ne devrions pas avoir beſoin, mes Frères, de vous inſpirer des ſentimens de compaſſion & de charité pour les pauvres, dont vous êtes les pères & les Paſteurs : c'eſt à vous à réveiller ſur leurs beſoins l'indifférence ou la dureté des perſonnes du ſiécle qui habitent vos Paroiſſes : & il ſemble qu'étant par votre caractère les tuteurs de vos paroiſſiens indigens, & les ſeuls dépoſitaires de leurs beſoins & de leurs peines, il devroit être inutile de vous exhorter à y être ſenſibles vous-mêmes. Cependant puiſqu'on a commencé à vous repréſenter avec zèle là-deſſus les devoirs attachés à votre état ; je vais y ajoûter quelques réflexions.

ed by Google

Je ſai, mes Frères, que le malheur des tems & le dérangement des ſaiſons, en multipliant les pauvres dans vos Paroiſſes, n'y multiplient pas les reſſources des Paſteurs, & qu'ils peuvent ſe ſentir eux-mêmes des calamités publiques : je ſai encore que la modicité de vos revenus ne permet pas à la plupart d'entre vous de fournir à vos pauvres tous les ſoulagemens que demanderoit leur miſère ; & ce n'eſt pas auſſi ce qu'on exige de vous. Mais, mes Frères, quelle que puiſſe être la modicité de vos revenus, & le malheur des tems ; il eſt toujours vrai qu'au milieu de vos Paroiſſes, vous vous trouvez encore plus à votre aiſe, & plus en état de fournir à vos beſoins, que preſque tous ces Laboureurs, & ces pauvres gens de campagne qui les habitent. Auſſi avons-nous eu la conſolation dans nos viſites, d'y trouver beaucoup de Paſteurs charitables, touchés comme des pères doivent l'être, de la misère de leurs enfans ; donnant ſelon leurs forces & au-delà, comme dit l'Apôtre ; adouciſſant du moins par leurs ſoins & par leur ſenſibilité, les

maux de leurs pauvres paroiſſiens ; & ſouffrant avec ceux qu'ils ne pouvoient ſoulager : mais d'un autre côté, nous avons ſouvent gémi à la vûe de beaucoup de Paſteurs uniquement occupés du ſoin honteux d'amaſſer ; durs pour eux-mêmes, & encore plus durs & plus inſenſibles aux beſoins & aux calamités de leurs peuples ; des Paſteurs baſſement avares, qui ne croyent jamais en avoir aſſés, & qui ſemblent n'avoir été revétus d'un caractère ſaint que pour le faire ſervir à leur honteuſe avarice. Voilà, mes Frères, il le faut dire ici, la plaie la plus univerſelle du Sacerdoce : voilà le vice qui ſouille preſque toute la ſainteté, & la bonne odeur du ſanctuaire : tous ne le portent pas à un certain excès ; mais il en eſt peu que cette lépre ne ſaliſſe ; & ſi les pauvres ſont abandonnés dans pluſieurs Paroiſſes, ce n'eſt pas toujours la modicité des revenus de leurs Paſteurs, c'eſt le plus ſouvent la dureté & l'avarice, qui ferme leurs entrailles aux cris & aux beſoins de leur peuple.

Oui, mes Frères, diſons-le ici, & diſons-le avec douleur, puiſque l'oc-

caſion s'en préſente : depuis que par le partage des biens Eccléſiaſtiques, nos titres dans le miniſtère ſont devenus fixes & perpétuels pour nous ; nous les avons regardés comme notre bien & notre patrimoine : nous nous y ſommes attachés ; nous les avons fait valoir comme on fait profiter un fonds profane ; & ſouvent plus notre portion temporelle s'eſt trouvée modique, plus notre cœur s'y eſt attaché ; & plus ſans partager avec les riches du monde le crime de leur luxe & de leur molleſſe, nous avons partagé avec eux, & pouſſé même plus loin qu'eux, le crime de leur attachement & de leur avarice. Il ſemble même que ce vice eſt devenu une malédiction attachée au Sacerdoce ; on ſe le diſſimule à ſoi-même ; on le couvre du prétexte frivole d'une ſage précaution ; on ne voit dans cette ſordide paſſion, que le devoir indiſpenſable de ne pas laiſſer perdre les droits de ſon Egliſe, & plus on eſt ſaiſi & poſſédé de ce vice, plus on ſe le donne à ſoi-même comme une vertu.

Cependant, mes Frères, rien ne

ſouille & n'avilit plus la nobleſſe & la ſainteté de notre miniſtère, que cet indigne penchant. Nous ne ſommes ſur la terre, vous le ſavez, que les Miniſtres des biens futurs : les tréſors qu'ouvrent & ferment les clefs qui nous ſont confiées, ſont les tréſors du Ciel ; les richeſſes que Dieu verſe ſur les peuples par notre miniſtère, ſont les richeſſes de la grace : l'Évangile que nous annonçons, eſt cette parole de la vie éternelle qui maudit les richeſſes, & qui n'appelle heureux & riches, que les pauvres de cœur & d'eſprit ; en un mot, tout ce que nous ſommes comme Miniſtres, c'eſt-à-dire, comme diſpenſateurs des biens éternels, n'annonce aux peuples que le mépris de tout ce qui ſe paſſe, & le deſir tout ſeul des biens qui ne doivent jamais paſſer. Quelle indignité donc, mes Frères, lorſque le diſpenſateur des biens éternels devient lui-même l'eſclave d'un tas de boue qui le ſalit & le couvre d'opprobre ! lorſque le Miniſtre établi de la part de Jeſus-Chriſt pour détromper les hommes de l'amour des faux biens, leur en inſpirer le mépris, les

maudire avec Jeſus-Chriſt, ne paroît vivre, & n'avoir de deſirs, de ſoins, & de penchans, que pour ſe les accumuler à lui-même!

Mais ne faut-il pas diſtinguer, dira-t-on, une ſage prévoyance qui met en réſerve pour des beſoins qui peuvent arriver, de cette avarice baſſe & ſordide, qui croit n'en avoir jamais aſſés, & toute précaution là deſſus, ſeroit-elle un crime? Non, ſans doute, mes Frères, & ſi ce miſérable prétexte de l'avarice méritoit une réponſe, nous vous dirions qu'un Paſteur avare, qui ne vit que pour amaſſer, & un Paſteur fidèle & prudent, qui ſe ménage quelque réſerve pour des cas imprévus, ne ſe reſſemblent guères. L'un eſt tranquille dans ſa prévoyance; elle ne prend rien ſur ſes fonctions, ſur ſes devoirs, ſur l'amour & les ſoins qu'il doit à ſon peuple, ſur la décence de ſon caractère; & il y entre plus de confiance en Dieu que dans le peu qu'il ſe réſerve. L'autre n'amaſſe que pour amaſſer: ce n'eſt pas pour fournir à ſes beſoins; il ſe les refuſe: ſon argent lui eſt plus précieux que ſa ſanté, que ſa vie, que

ſon ſalut, que lui-même : toutes ſes actions, toutes ſes vûes, toutes ſes affections, ne ſe rapportent qu'à cet indigne objet. Perſonne ne s'y trompe ; & il ne prend aucun ſoin de dérober aux yeux du public le miſérable penchant dont il eſt poſſédé : car tel eſt le caractère de cette honteuſe paſſion dans un Prêtre, de ſe manifeſter de tous les côtés, de ne faire au dehors aucune démarche qui ne ſoit marquée de ce maudit caractère, & de n'être un myſtère que pour celui ſeul qui en eſt poſſédé. Toutes les autres paſſions ſauvent du moins les apparences ; on les cache aux yeux du public : une imprudence, un abandon de Dieu peut quelquefois les dévoiler ; mais le coupable cherche, autant qu'il eſt en ſoi, les ténébres : mais pour la paſſion de l'avarice, un Prêtre ne ſe la cache qu'à lui-même : loin de prendre des précautions pour la dérober aux yeux du public, tout l'annonce en lui, tout la montre à découvert ; il la porte écrite dans ſon langage, dans ſes actions, dans toute ſa conduite, & pour ainſi dire, ſur ſon front.

Or, mes Frères, quel caractère de réprobation pour un Prêtre & pour un Paſteur, que l'indignité de ce vice! caractère de dureté, d'aviliſſement pour lui, d'opprobre & de ſcandale pour le ſaint miniſtère. Caractère de dureté : il eſt père, il eſt Paſteur : il eſt à la place du ſouverain Paſteur, qui a donné ſa vie pour ſes brebis, & qui continue après ſa mort, à les nourrir de ſa chair & de ſon ſang ; il eſt ici-bas le vicaire de ſon amour pour les hommes : or quel monſtre d'horreur ſera-t-il dans l'Egliſe, ſi ſe dépouillant de ces titres ſi glorieux & ſi aimables, de ces titres auſſi ineffaçables que ſon caractère, il n'a que des entrailles de fer pour ſon peuple ! voilà pourtant la ſituation réelle & affreuſe d'un Paſteur avare. Comment ſoulageroit-il les beſoins de ſes pauvres ? Il ſe refuſe ſes propres beſoins à lui-même, il n'aime & n'eſtime de ſes fonctions, que le gain malheureux qui lui en revient ; il l'exige avec dureté : le pauvre n'eſt pas plus à couvert de ſes barbares exactions que le riche ; il paſſe ſans pudeur les bornes que des régles ſages ont preſcrites à.

ſon avarice ; il foule aux pieds ces barrières ſacrées, ſi honteuſes au ſaint miniſtère, & qu'une triſte néceſſité, c'eſt-à-dire, l'avidité ſeule de certains Miniſtres nous a forcé de poſer ; il ne connoît de frein & de régles que celles de ſon inſatiable avarice. Les plaintes & les murmures d'un pauvre peuple vexé & opprimé par l'excès & la dureté de ſes exactions, l'endurciſſent, loin de le toucher & de l'attendrir : ſon cœur devient plus dur & plus inſenſible, à meſure que les cris des malheureux augmentent ; & il redouble de barbarie envers ceux qui ont oſé même nous en porter leurs plaintes. Qu'il voye ſon peuple frappé de mortalité, ne croyez pas qu'il ſoit occupé ſi leur mort ſera précieuſe devant Dieu ; le profit infâme qui lui en revient eſt l'unique objet qui l'occupe, le ſeul qui le conſole de leur perte ? j'ai horreur de le dire, le ſeul peut-être qui fait le ſujet de ſa barbare joie : diſpoſé à laiſſer le corps précieux d'un Fidèle, d'un membre de Jeſus-Chriſt, en proie aux oiſeaux du ciel, & aux animaux de la terre, ſi une famille indigente ne capitule

avec ſon avarice, & n'aſſure d'avance par un prix exceſſif à ce pauvre défunt la conſolation de ſe voir réuni par la ſépulture à ſes frères, auſquels la foi l'avoit uni ſur la terre.

Quel monſtre encore une fois qu'un tel Paſteur ! & plût à Dieu qu'ils fuſſent auſſi rares dans l'Egliſe & dans ce Diocèſe, que les êtres monſtreux le ſont ſur la terre ! Mais ce n'eſt pas aſſés encore de faire de leurs fonctions, & du ſang adorable de Jeſus-Chriſt, un profit infâme ; ce n'eſt pas aſſès de rendre par leurs exactions la Religion onéreuſe, accablante, odieuſe à leur pauvre peuple : ils lui ſuſcitent des procès injuſtes ; ils achettent même des droits litigieux ; ils ſe prévalent de leur honteuſe abondance, pour uſurper & ſe faire adjuger des biens qu'un pauvre poſſeſſeur n'a pas le moyen de défendre : ſous prétexte d'avancer quelque ſecours à ceux qui s'adreſſent à eux, ils le leur font acheter à des conditions uſuraires & tyranniques ; ils n'offrent que des ſecours barbares & meurtriers ; & en ſoulageant les opprimés, ils ne veulent que ſe hâter de les écraſer, &

achever de les mettre au déſeſpoir. Je me laſſe, mes Frères, d'expoſer ici ces horreurs devant tant de Miniſtres fidèles : mais ce qu'il y a de plus triſte, c'eſt que je ne fais que reprocher un ſpectacle d'infamie, dont vos yeux ont été plus d'une fois témoins ; que votre piété & votre zèle pour le miniſtère, ont encore plus ſouvent déteſté : je ne fais que rappeller des plaintes qui nous ſont mille fois revenues, & qui ont autant de fois déchiré nos entrailles, & aggravé le joug de notre Epiſcopat.

A la dureté ajoûtez, mes Frères, l'aviliſſement & l'opprobre où cette paſſion dégrade & le miniſtère & le Miniſtre : les ſoins bas, indécens & publics qui l'occupent : ſuivez toute ſa conduite ; c'eſt un vil négociateur ; il entre dans les trafics & les commerces les plus bas ; tout ce qui lui offre quelque gain ne lui paroît indigne, ni de ſes empreſſemens, ni de la ſainte décence de ſon miniſtère ; il paroît plus ſouvent dans les marchés publics, que dans ſon Egliſe, & dans les fonctions de ſa Paroiſſe. Plus inſtruit des moyens ſordides d'amaſſer,

& des régles obſcures d'un vil commerce, que des régles de l'Egliſe, il oublie qu'il eſt père, qu'il eſt Paſteur, qu'il eſt honoré du titre ſublime de Miniſtre de Jeſus-Chriſt. Le ſeul titre qui le touche, & dont il fait uſage, eſt celui de vil commerçant : ne lui parlez pas du gain & du ſalut des ames, dont il doit répondre ; c'eſt un langage inconnu qu'il n'entend pas ; & tout ce qui ne groſſit pas ſon infâme tréſor, eſt pour lui une vaine ſpéculation & une chimère. Il avilit la dignité de ſon caractère par des mœurs baſſes & ſordides ; & il devient par ſa vile épargne, & par la craſſe même de ſes vétemens, & l'indécence de tout ſon extérieur, un ſpectacle de dériſion pour ſon peuple ; & de honte pour ſes Confrères ; c'eſt un pauvre du monde & de l'enfer. Hélas ! mes Frères, nous excuſons ſouvent ſur la modicité de nos revenus notre peu de charité pour nos pauvres ; nous craignons toujours de manquer pour nous-mêmes : retranchons pour Jeſus-Chriſt une partie ſeulement de ce que ce malheureux ſe retranche pour le démon ; & nous

trouverons nos revenus abondans. Il ſe refuſe tous ſes beſoins ; il ſe diſpute même juſqu'à la ſimple décence des vétemens : ſacrifions à la charité une partie du moins des aiſes & des commodités, que cet infortuné ſacrifie toutes à ſon avarice ; mettons en réſerve, & épargnons pour le Ciel, quelque choſe du moins de ce qu'il réſerve tout entier pour la terre ; & nous trouverons de quoi fournir à nos beſoins & à ceux de nos pauvres. Eſt-ce que la nobleſſe de la charité ne ſeroit pas capable de ſoutenir les mêmes retranchemens, & les mêmes privations, que ſoutient tous les jours l'infamie d'un vice ? un Paſteur avare auroit le courage de ſe refuſer tout pour groſſir un tréſor de boue ; & un Paſteur charitable & fidèle n'auroit pas la force de ſe refuſer du moins quelque choſe pour ſoulager ſon peuple, & amaſſer un tréſor dans le ciel ! le démon auroit ſes pauvres ; & Jeſus-Chriſt ne ſeroit pas aſſés puiſſant pour avoir les ſiens ? & ſeroit-il poſſible que l'épargne baſſe & ſordide d'un Prêtre avare, après nous avoir fait rougir pour lui devant les hom-

mes, nous couvrît encore de confusion, & s'élevât en témoignage contre nous devant Jesus-Christ ?

Mais ce qu'il y a ici de plus déplorable pour ce vice dans un Prêtre ; c'est que l'âge & les réflexions guerissent d'ordinaire les autres passions, au lieu que celle-ci semble se ranimer, & reprendre de nouvelles forces dans le vieillesse. Plus on avance vers ce moment fatal où tout cet amas sordide doit disparoître & nous être enlevé, plus on s'y attache : loin de se dire alors, du moins à soi-même ; *Insensé, on va demain te redemander ton ame ; & tout ce que tu amasses avec tant de peine, de quoi te servira-t-il ?* Luc 12. 20. plus la mort approche, plus on couvre des yeux son misérable trésor ; plus on le regarde comme une précaution nécessaire pour un avenir chimérique. Ainsi l'âge rajeunit, pour ainsi dire, cette indigne passion : les années, les maladies, les réflexions, tout l'enfonce plus profondément dans l'ame ; & elle se nourrit & s'enflamme par les remédes mêmes qui guérissent & éteignent toutes les autres. On a vû des Pasteurs dans une

décrépitude où à peine leur reſtoit-il aſſés de force pour ſoutenir un cadavre tout prêt à retomber en pourriture; ne conſerver dans la défaillance totale des facultés de leur ame le reſte de ſenſibilité, & pour ainſi dire, de ſigne de vie, que pour cette indigne paſſion; elle ſeule ſe ſoutenir, ſe ranimer ſur les débris de tout le reſte; le dernier ſoupir être encore pour elle; les inquiétudes des derniers momens la regarder encore: & par une punition terrible de Dieu, l'infortuné qui meurt jette encore des regards mourans qui vont s'éteindre ſur un argent que la mort lui arrache, mais dont elle n'a pu arracher l'amour de ſon cœur.

Allez paroître devant Dieu, Paſteur barbare & mercénaire: quelle miſéricorde pourrez-vous vous promettre dans ce moment, du ſouverain Paſteur de nos ames? Réclamerez-vous ſon amour & ſa tendreſſe pour les hommes, vous qui n'avez jamais eu que des entrailles de fer pour vos enfans & pour vos frères; vous un loup enfermé dans le bercail, & un fléau de la colére de Dieu ſur ſon

peuple ? Vos cris & vos gémiſſemens, ſi vous en pouſſez au lit de la mort, toucheront-ils un Juge irrité, vous qu'il a vû juſqu'à la fin d'une dureté barbare à la misère & à tous les gémiſſemens d'un peuple dont il vous avoit établi le père & le conſolateur ? oſerez-vous lever vers ſon Tribunal terrible vos mains défaillantes, ces mains qu'il verra encore toutes ſouillées de vos rapines, du ſang de ſon peuple, & de la profanation des choſes ſaintes, dont vous avez fait toute votre vie un trafic infâme ? Grand Dieu ! quels foudres ne ſortiront-ils pas alors de vos yeux & de votre bouche, contre un miſérable que vous aviez établi le Paſteur de votre peuple, & qui ne s'eſt ſervi de l'autorité ſainte dont vous l'aviez revêtu, que pour en être l'oppreſſeur & le tyran barbare ?

Quel ſcandale, mes Frères, & quel opprobre pour le ſaint miniſtère, que cette infâme paſſion dans un Paſteur ! c'eſt ſon dernier caractère. Scandale pendant ſa vie, ſcandale à ſa mort : c'eſt alors que ce vil tréſor, amaſſé depuis ſi long-tems avec tant de ſoins

& de baſſeſſes, ſi enterré, ſi ſecret, reſſerré avec tant de précaution, ſe manifeſte enfin : cet amas infâme caché juſques-là ſous les plus viles apparences de la pauvreté, ſort enfin de ſes ténébres : ce ſecret honteux ſe dévoile enfin, & ſe dévoile aux yeux de ſes pauvres, qu'il avoit toujours laiſſé languir dans une affreuſe misère ; aux yeux de ſon peuple, qu'il avoit vexé, & dont il avoit toujours exigé avec dureté, juſqu'au dernier denier dans ſes fonctions ſous prétexte de ſa propre indigence. Quelles malédictions cet infâme myſtère découvert n'attirera-t-il pas à ſa mémoire ? quel opprobre pour tout le ſaint miniſtère ! des proches avides viennent ſe diſputer cet argent d'iniquité ; le ſcandale de leurs diſputes en eſt ſouvent porté avec la honte du Sacerdoce juſques dans les Tribunaux profanes, obligés de décider & de régler les diſſenſions que cet amas criminel fait naître entre les prétendans. On a entendu plus d'une fois le Barreau retentir de ces infamies ; & ce tréſor que le ſang des peuples à groſſi & cimenté, porte bientôt avec lui l'a-

nathême dans ces familles avides ; il y porte le déſordre, la misère, & l'enfer où il a précipité ce miſérable Paſteur.

Mais, mes Frères, ce qui nous regarde dans ces exemples ſcandaleux, & qui doit nous toucher davantage, c'eſt qu'ils confirment dans l'eſprit des gens du monde le préjugé univerſel ſur l'avarice des Prêtres : car vous le ſavez, le monde fait au Sacerdoce une tache générale, & comme incurable, de ce vice. Il nous regarde preſque tous comme infectés & ſalis de cette hideuſe lépre, & attachés par des liens plus vifs & plus ſerrés à la modicité de nos revenus, que les gens du monde eux-mêmes ne le ſont à l'abondance de leurs richeſſes : un Prêtre & un homme avare, eſt pour eux la même choſe. D'où vient un préjugé ſi univerſel, & ſi ignominieux à la ſublimité & à la ſainteté du Sacerdoce ? Je ſai que le monde eſt injuſte à notre égard; & qu'il eſt toujours prêt à nous ſuppoſer des vices, pour ſe juſtifier à lui-même ſes vices propres. Mais convenons auſſi de bonne foi, que ſur ce

reproche, il n'a pas toujours tort dans les jugemens qu'il forme contre nous : convenons que retirant peu la plupart de l'autel, les frayeurs de manquer nous rendent ce peu ſi cher, nous y attachent ſi vivement, nous jettent dans des inquiétudes & des précautions ſi marquées du caractère de ce vice, réveillent ſi fort nos attentions & nos empreſſemens à exiger nos droits à la rigueur, qu'il eſt difficile que nos mœurs, quelque reguliéres & pieuſes qu'elles ſoient d'ailleurs, puiſſent nous mettre à couvert du ſoupçon honteux de l'avarice dans l'eſprit de nos peuples : & ce ſoupçon tout ſeul où nos peuples ſe trouvent toujours plus attentifs & plus clairvoyans, parcequ'ils y ſont intéreſſés ; jette toujours une tache, & une eſpéce de nuage, ſur nos talens & ſur notre zèle ; anéantit tout le fruit de notre régularité, & attache à tout notre miniſtère un reproche ſecret qui l'énerve, & qui ôte à nos fonctions & à nos inſtructions cette force & cette efficace, qui conſole toujours par le ſuccès des travaux d'un Miniſtre ſaint & déſintéreſſé.

Soyons donc là-deſſus, mes Frères, en garde contre nous-mêmes; contre nos beſoins que la cupidité nous groſſit; contre nos frayeurs pour l'avenir qu'elle réaliſe : l'illuſion eſt ici ſi déliée & ſi ſpécieuſe, que la vertu elle-même s'y laiſſe ſouvent ſurprendre. Rabattons plutôt de nos droits temporels, que de nous expoſer à ſcandaliſer les foibles; recevons-les, ces droits, de la piété & de la libéralité des Fidèles; & ne les arrachons pas de leur indigence : ne les exigeons pas comme le prix mercénaire de nos peines; mais comme un hommage ſaint que les peuples doivent à la Religion, & un ſecours de tendreſſe & de reconnoiſſance, que des enfans donnent à leur père. Evitons avec ſoin tout ce qui peut faire ſoupçonner nos peuples, que nous cherchons autre choſe que leur ſalut dans nos fonctions : montrons-nous plus empreſſés à ſecourir ceux d'entre les Fidèles, que leur pauvreté met hors d'état de reconnoître nos ſervices; ne les diſtinguons pas par les moyens qu'ils ont de nous récompenſer, mais par le beſoin qu'ils peu-

vent avoir des ſecours de notre miniſtère ; que le nom des pauvres ſoit honorable à nos yeux : *Parcet pauperi & inopi..... & honorabile nomen eorum coram illo.* N'ayons pas la dureté d'ajoûter à la triſteſſe de leur état, celle de notre oubli & de notre indifférence quand ils ont beſoin de notre miniſtère : conſolons-les par nos ſoins plus aſſidus & plus empreſſés, ſi nous ne pouvons pas les ſoulager par nos largeſſes : faiſons-leur ſentir que leur pauvreté devient pour nous un titre qui nous les rend plus chers ; que c'eſt par-là qu'ils nous appartiennent de plus près, & que nous leur ſommes plus redevables qu'aux autres Fidèles : regardons-les comme la portion la plus privilégiée de notre troupeau, & la plus capable d'attirer par leurs ſouffrances, des bénédictions ſur tout notre miniſtère. Eſtimons-nous heureux de les avoir pour interceſſeurs auprès de Jeſus-Chriſt ; c'eſt la voix de la colombe qui gémit, & qui eſt toujours exaucée : ſouffrons avec eux en compatiſſant à leurs peines ; ſouvenons-nous que notre miſſion, comme celle de Jeſus-Chriſt,

Pſ. 71. 13. 14.

Chriſt, eſt preſque uniquement pour eux : *Evangeliſare pauperibus miſit me.* Ne trouvons pas notre ſort plus à plaindre de nous voir établis ſur un peuple où la misère paroît générale ; c'eſt-là où les graces ſe répandent abondamment ſur nos fonctions : nous retirons peu pour nous de leur indigence ; mais que la moiſſon eſt toujours riche pour Jeſus-Chriſt! N'ayons pas aſſés peu de foi pour regarder comme plus heureux ceux de nos Confrères, qui ne comptent preſque parmi leurs Paroiſſiens que des perſonnes riches & aiſées : leurs fonctions ſont mieux payées ; mais ſont-elles plus utiles? Ils trouvent des Fidèles plus en état de fournir à leurs beſoins ; mais les trouvent-ils plus diſpoſés à profiter de leurs inſtructions ? les épines & les ſollicitudes des richeſſes y étouffent la parole ſainte : le champ eſt plus décoré ; mais la terre eſt ingrate & ſtérile : & tandis qu'un Paſteur établi ſur un pauvre peuple, inſtruit des ames ſimples & dociles, pénétrées des vérités les plus communes de la foi, ſoumiſes dans leur misère à la main qui les frappe, Luc. 4. 18.

a la conſolation de voir tous les jours ſon miniſtère abondant en fruits pour le Ciel ; l'autre ne le voit preſque jamais fructifier que pour lui même. Ne comptons, mes Frères, nos peines bien récompenſées, que lorſqu'elles rapportent des fruits de vie & de ſalut ; & n'eſtimons de nos places & de nos fonctions, que les gains que nous pouvons y faire pour Jeſus-Chriſt.

QUATORZIÉME DISCOURS.

De l'inſenſibilité dans les voies de Dieu.

IL eſt vrai, mes Frères, & nous ne ſaurions trop nous le redire à nous-mêmes : rien de plus eſſentiel pour nous dans l'exercice continuel de nos fonctions, que cet eſprit intérieur de religion & de piété qui les anime ; & peut-être rien de plus rare parmi nous : rien de plus dangereux que l'inſenſibilité d'un Prêtre & d'un Paſteur dans les fonctions de ſon miniſtère ; & cependant rien de plus commun. Graces à la miſéricorde de Jeſus-Chriſt, nous ne vivons plus dans ces ſiécles ténébreux, où l'ignorance & le déréglement du Clergé couvroient d'un opprobre public le ſaint miniſtère, & ne ſembloient plus laiſſer à l'Egliſe, de ſon ancienne beauté 1736.

que la ſcience & la ferveur des cloîtres. L'eſprit du Sacerdoce s'eſt renouvellé, il y a plus d'un ſiécle, parmi nous, par l'établiſſement de ces Maiſons de retraite, où ceux qui aſpirent aux ſaints Ordres viennent de bonne heure ſe former à l'eſprit de leur état, & comme y ſuccer dès leur enfance le lait de la doctrine & de la piété ſacerdotale. Les ſcandales ne ſont plus ni communs, ni tolérés comme autrefois, dans le Clergé; les fonctions du miniſtère ont repris dans les Paroiſſes la forme & la décence preſcrites par les ſaints Canons; l'inſtruction autrefois ſi rare & ſi groſſière y eſt devenue plus fréquente & plus éclairée: en un mot, l'Egliſe a recouvré ces dehors de décence, de dignité, de piété, dont la licence & les malheurs des ſiécles précédens l'avoient, pour ainſi dire, dépouillée. Cependant ſi la face de l'Egliſe, de cette fille du Roi, eſt plus belle, ſa gloire qui eſt tout au-dedans n'en eſt pas plus digne d'elle: *Omnis gloria filiæ Regis ab intùs*; & nous pouvons dire encore avec l'Apôtre, qu'il faut chercher parmi nous un diſpenſateur

Pſ. 44. 14.

fidèle, & qu'il eſt difficile de le trouver. D'où vient cela, mes Frères? ce n'eſt pas le déréglement public des mœurs, qui les rend aujourd'hui comme autrefois ſi rares : graces à Jeſus-Chriſt, ces ſcandales affligent rarement notre ſollicitude & notre tendreſſe paſtorale. Non, mes Frères, ce ne ſont pas les vices crians, qui nous dégradent la plupart du titre auguſte de Diſpenſateurs fidèles; ce ſont les vertus qui en ſont inſéparables, & qui nous manquent : c'eſt cet eſprit intérieur de religion & de piété ; c'eſt ce cœur tendre, religieux, touché dans l'exercice de nos fonctions ; c'eſt cette ſenſibilité, ce reſpect, cette ſainte frayeur pour tout ce qui regarde les occupations du ſaint miniſtère, qui s'affoiblit & s'éteint en nous par l'uſage journalier lui-même des choſes les plus ſaintes. Voilà, mes Frères, le malheur le plus commun & le plus à craindre pour nous : ce ne ſont pas les déſordres groſſiers ; c'eſt une inſenſibilité & une eſpéce d'engourdiſſement pour tous les objets les plus terribles de la Religion, de ſorte que tout ce qui

touche & ranime tous les jours la foi & la piété du commun des Fidèles, augmente, pour ainſi dire, notre létargie, & réveille à peine notre attention : c'eſt-à-dire, & cette vérité me fait trembler en vous l'annonçant & en me l'annonçant à moi-même, mes Frères ; c'eſt-à-dire, que toutes les reſſources de la Religion dont la grace ſe ſert tous les jours pour ranimer la foi de nos peuples, toucher & changer leur cœur, nous affermiſſent nous dans une inſenſibilité qui eſt la malédiction la plus générale & la plus terrible attachée aux ſaintes fonctions du miniſtère. En voici les preuves qui ne ſont que trop journalières & bien triſtes pour nous, mes Frères.

La participation aux choſes ſaintes eſt une première reſſource de Religion où le commun des Fidèles trouvent tous les jours ou un renouvellement de piété, ou le reméde de leurs déſordres. Le Fidèle qui approche rarement de l'Autel, eſt frappé d'une ſainte terreur, quand il faut ſe préſenter à une action ſi redoutable : l'approche d'une ſolemnité qui lui im-

poſe ce devoir le rappelle à lui-même; il ſent toute ſon indignité ; il vient ſe jetter à nos pieds pénétré de crainte & de componction ; il tire du tréſor de ſon cœur & de ſa conſcience l'ancien & le nouveau ; il forme mille projets & mille réſolutions d'une vie plus chrétienne ; il prend toutes les précautions poſſibles pour ne pas aller manger & boire ſon jugement ; & ces réſolutions ſaintes fortifiées par la participation au Corps de Jeſus-Chriſt, ou le ſoutiennent quelque tems dans la pratique d'une vie plus fidèle, ou l'y affermiſſent pour toujours. Pour nous, mes Frères, la participation au Corps & au Sang de Jeſus-Chriſt eſt-elle une reſſource de ſalut pour nous ? Hélas ! avec des mœurs au-dehors irréprochables, nous approchons pourtant tous les jours de la Table ſainte, comme d'une table commune : cette action terrible devient pour nous comme une de ces actions réglées & ordinaires qui doivent entrer dans le détail de notre journée ; l'heure de la Meſſe n'y eſt pas autrement marquée que celle de nos affaires, de nos repas,

& peut-être de nos plaiſirs ; c'eſt une tâche journalière & accoutumée, attachée à la ſervitude de notre état ; elle ne réveille rien en nous, ni ferveur, ni terreur des choſes ſaintes, ni douleur de nos fautes, ni projet d'une vie plus ſacerdotale & plus fidèle : ce Pain du Ciel eſt pour nous comme le Pain de la terre ; ce Vin adorable qui purifie le cœur & qui réveille la piété, eſt un vin qui nous appéſantit, qui nous endort, & qui augmente notre létargie : on ne voit pas qu'au ſortir de l'Autel nous ſentions plus de zèle pour le ſalut des ames qui nous ſont confiées, plus de goût pour la prière, plus de fidélité dans le détail de nos actions : nous nous étions préſentés à l'Autel ſans aucun ſentiment vif de foi, de piété, de terreur, ſans aucune réſolution d'une vie plus fidèle ; nous en ſortons les mêmes ; ſi ce n'eſt que n'en devenant pas meilleurs, le peu de fruit que nous en retirons eſt un abus des choſes ſaintes qui nous rend plus coupables, une eſpéce de profanation de tous les jours dont nous ne ſentons pas le crime, dont nous ne

nous repentons jamais, & par conſéquent un anathême qui demeure juſqu'à la fin ſur nos têtes ſans nous effrayer, qui augmente de jour en jour notre inſenſibilité, & nous conduit enfin à une tranquille impénitence; c'eſt-à-dire, que l'Autel ſaint endurcit tous les jours beaucoup de Prêtres, & n'en a pas encore converti un ſeul. Le ſimple Fidèle, ô mon Dieu, trouve tous les jours un accroiſſement de vie & de ſalut en participant aux dons adorables que nous offrons ſur l'Autel; & nous, qui en ſommes les Miniſtres & les Diſtributeurs, nous n'y trouverions qu'une augmentation de létargie & d'inſenſibilité qui rend nos mœurs plus incurables? Ne ſommes-nous donc Prêtres, grand Dieu! que pour nous faire de nouveaux crimes en uſant plus ſouvent du reméde divin lui-même qui auroit dû les expier, & nous renouveller chaque jour dans la grace du Sacerdoce qui nous a conſacrés à vos Autels? Première reſſource de ſalut, utile au commun des Fidèles, & première ſource de notre inſenſibilité: la participation aux choſes ſaintes.

La ſeconde reſſource de ſalut que la Religion offre aux Fidèles, eſt le miniſtère de la parole. Elle n'eſt pas encore liée, cette parole ſainte, & tous les jours des ouvriers Evangéliques ont la conſolation de la voir fructifier au milieu des villes & des campagnes; des ames ſimples y ouvrent leur cœur à des vérités que l'on ne connoît bien que lorſqu'on a le bonheur de les avoir aimées; des pécheurs endurcis frappés de la terreur des Jugemens de Dieu, renoncent à leurs égaremens, & édifient enſuite par leur pénitence ceux qu'ils avoient ſcandaliſés par leurs crimes; en un mot, malgré la dépravation des mœurs publiques, les vérités de l'Evangile enfantent tous les jours des Elus à Jeſus-Chriſt parmi les Fidèles. Pour nous, mes Frères, nous ne ſommes point touchés la plupart de ces vérités que nous annonçons aux peuples; c'eſt un devoir pénible & extérieur que nous rempliſſons ſouvent à regret : ce ne ſont pas des vérités méditées, goûtées & tirées du fonds de notre cœur : elles ſont l'ouvrage de notre travail & de notre étude;

elles ne ſont pas le fruit de nos prières & de notre piété : dans les lectures & les études qui nous préparent au miniſtère de la parole, nous n'y cherchons que ce qui peut nous aider à inſtruire les autres ; nous n'y cherchons rien pour nous ; nul retour ſur nous-mêmes : il ſemble que les Livres ſaints que nous parcourons, ne ſont pas faits pour nous ; que les vérités les plus terribles de l'Evangile que nous deſtinons aux autres, ne nous regardent pas ; & que les annoncer aux Fidèles, eſt un privilége qui nous en affranchit nous-mêmes. Ainſi, l'étude elle-même des vérités & les inſtructions publiques que nous préparons aux peuples, achévent de nous deſſécher le cœur, & augmentent notre inſenſibilité : au lieu d'étudier ces grandes vérités dans un eſprit de prière & d'application à nous-mêmes, de demander à Jeſus-Chriſt en parcourant les Livres ſaints, qu'il commence à embraſer notre cœur du feu divin de ſon amour, afin que de notre abondance, il ſe répande avec plus de ſuccès ſur les cœurs de ceux qui nous écoutent, nous ne ſommes

occupés que de l'impreſſion que ces vérités pourront faire ſur eux ; & il eſt vrai, par une malédiction attachée au défaut de cet eſprit de piété avec lequel nous rempliſſons notre miniſtère, que perſonne n'eſt moins touché des vérités de l'Evangile, que ceux qui les annoncent. Cependant nous ſommes contens de nous--mêmes, quand ces vérités terribles que nous annonçons, en nous laiſſant à nous toute notre inſenſibilité, ont fait quelque impreſſion & opéré quelque changement ſur ceux qui nous écoutent ; nous croyons que Dieu répand ſa bénédiction ſur nos travaux. Il eſt vrai qu'il montre la vérité à ceux qui nous écoutent ; mais il la cache à celui qui l'annonce : il ouvre le cœur de nos Auditeurs à ſa voix ; mais il y ferme le nôtre : il ſe ſert de nos talens pour arroſer & faire croître les plantes que ſon Père lui a données ; mais il nous laiſſe dans une affreuſe ſéchereſſe : en un mot, il bénit notre miniſtère ; mais il maudit le Miniſtre. Grand Dieu ! vous nous condamnerez donc un jour par notre bouche ; en écrivant nos inſtructions, nous

écrivons donc notre jugement & notre condamnation : les talens mêmes, les ſuccès qui nous flatent, nous couvriront devant vous d'une confuſion éternelle ; ces ames touchées par nos inſtructions, s'éleveront contre nous devant votre Tribunal ; elles dépoſeront contre notre inſenſibilité ; elles paroîtront ſurpriſes que des vérités ſi touchantes, ſi intéreſſantes dans notre bouche, n'ayent jamais rien opéré ſur notre cœur : Vous qui enſeigniez les autres, nous diront-elles avec l'Apôtre, vous ne vous enſeigniez pas vous-mêmes : vous nous appreniez qu'il eſt terrible de tomber entre les mains d'un Dieu vivant ; & vous le teniez tous les jours entre vos mains ſans l'aimer ni le craindre ; vous nous annonciez qu'il faut le ſervir en eſprit & en vérité ; & vous ne l'honoriez que du bout des lévres : la vérité que vous nous avez fait connoître, nous a délivrés ; & pour vous qui en étiez le Miniſtre, elle n'eſt plus qu'un feu dévorant qui va ronger un cœur qu'elle n'a pu toucher, & un anathême éternel qui va demeurer juſqu'à la fin ſur votre tête. Seconde

reſſource de ſalut que la Religion fournit aux Fidèles, & qui augmente encore notre inſenſibilité : le miniſtère de la parole.

Que dirai-je encore, mes Frères ? le Tribunal de la pénitence lui-même, où tant d'ames touchées expient tous les jours à nos pieds par une douleur ſincère & par l'abondance de leurs larmes, les égaremens qu'elles viennent nous découvrir, où tant d'autres trouvent un reméde qui reveille leur foi & leur piété languiſſante : le Tribunal de la pénitence, troiſiéme reſſource de ſalut que la Religion offre aux Fidèles : cette piſcine ſacrée où tant de malades trouvent tous les jours leur guériſon, n'eſt preſque plus pour nous qu'un bain ſec & ſtérile, qui nous laiſſe toutes nos infirmités. Il ne s'agit pas ici des dangers qui accompagnent ce miniſtère, ni de ces écueils qui font que ſouvent le Juge en ſort plus coupable que le ſexe criminel lui-même qu'il vient d'abſoudre. Je crois parler à des Miniſtres qui n'ont rien de ſemblable à ſe reprocher dans un miniſtère ſi dangereux : d'ailleurs, ce n'eſt pas comme Miniſ-

tres de la pénitence, que je vous conſidère ici, mes Frères, c'eſt comme pénitens vous-mêmes ; & je dis avec douleur que le Tribunal de la pénitence, ſi utile aux Fidèles, n'eſt preſque d'aucune utilité pour nous. Familiariſés avec les crimes qu'on nous y révéle, nous y portons nos propres fautes, qu'à peine regardons-nous ſouvent comme telles, ſans aucune émotion de grace & de repentir : loin d'y porter ces réſolutions ſincères d'une vie plus ſacerdotale, plus intérieure & plus fidèle ; ce repentir vif ſur la molleſſe de nos mœurs, & ſur la tiédeur & l'inſenſibilité de notre foi dans l'exercice de nos fonctions ; loin d'y ſentir ces déchiremens de cœur & ces douleurs vives de l'enfantement, qui annoncent toujours un changement, & comme la renaiſſance de Jeſus-Chriſt dans un cœur, nous n'y ſentons pas même cette honte & cette confuſion ſecrette qui accompagne toujours l'aveu de nos foibleſſes. Juges ſouvent & pénitens tour à tour les uns des autres, l'appareil ſérieux lui-même de la pénitence, qui fait tant d'impreſſion ſur les ſimples Fidèles, perd pour

nous toute ſa terreur & ſa majeſté, & n'eſt plus qu'un commerce mutuel & familier de miniſtère, qui ne nous touche pas plus que nos autres fonctions : ouvrant preſque toujours notre conſcience à des Miniſtres auſſi peu intérieurs, auſſi tiédes, auſſi peu animés d'un eſprit de foi & de religion, auſſi peu ſenſibles, & auſſi aveugles que nous ſur leur inſenſibilité dans l'exercice de leurs fonctions, ils n'ont garde de connoître, d'approfondir & d'appliquer les remédes convenables à une plaie qu'ils portent dans le cœur ſans la ſentir, & qu'ils ne regardent pas comme un mal pour eux-mêmes : ils dorment eux-mêmes profondément ; comment nous réveilleroient-ils de notre létargie ? Ainſi cette reſſource de ſalut ſi utile au commun des Fidèles, n'eſt pour nous qu'un reméde émouſſé qui ne touche point à nos maux : nous n'y cherchons qu'à dépoſer vîte ce qui nous péſe le plus ſur la conſcience, & qui pourroit, ſi nous approchions de l'Autel ſans cette précaution, nous rendre à nos yeux même des profanateurs & des ſacriléges :

mais nous n'y dépoſons jamais cette vie ſi peu intérieure & ſi peu ſacerdotale ; cette vie toute humaine & toute naturelle ; ce fonds d'indolence & d'inſenſibilité pour toutes les choſes les plus auguſtes de la Religion & les plus capables de réveiller notre foi ; cet état de létargie où rien ne nous touche, qui nous fait pourtant paroître aux yeux de Dieu devant qui nous allons nous préſenter témérairement à l'Autel, comme des corps ſans ame & ſans vie, & plus dignes d'être rejettés de ſa bouche, que la boiſſon tiéde & dégoûtante deſtinée à être vomie ; c'eſt-à-dire, qui fait que ne ſentant rien ſur la conſcience de groſſier & d'énorme, qui doive nous éloigner de l'Autel, & ſentant encore moins notre inſenſibilité, & ce manque de foi & d'eſprit intérieur de piété dans nos fonctions, qui nous rend également indignes de monter à l'Autel ſaint, nous y allons manger & boire notre condamnation ; c'eſt-à-dire accumuler par l'abus des choſes ſaintes de nouvelles ténébres & un nouveau cahos ſur notre cœur, & nous mettre de plus en plus hors d'état

de comprendre qu'un Miniſtre qui exerce tous les jours tant de fonctions ſaintes, ſans cet eſprit intérieur de religion & de piété, n'eſt qu'un phantôme de Miniſtre; qu'il ne ſuffit pas d'être exemt de vice groſſier & honteux; & que c'eſt un grand crime pour un Prêtre, de n'avoir point de vertu. Troiſiéme reſſource de ſalut que la Religion fournit aux Fidèles, & qui ne nous eſt preſque d'aucune utilité: le Tribunal de la pénitence. O mon Dieu! il ſuffit donc, ce ſemble, que nous ſoyons les Miniſtres & les Diſpenſateurs de tous vos dons & de toutes les reſſources de la Religion, pour nous les rendre inutiles à nous-mêmes.

Quelle reſſource peut-il donc nous reſter encore pour ranimer notre foi? quoi? le ſouvenir, la vûe même de la mort? Il eſt vrai que le ſouvenir & la vûe, ſurtout de la mort, frappe tous les jours des pécheurs endurcis qui en ſont témoins: pour nous, mes Frères, non-ſeulement le ſouvenir, mais le ſpectacle lui-même de la mort; ce moment affreux qui décide de l'éternité; cette diſſolution entière du

corps terreſtre où tout périt pour nous, où Dieu ſeul & l'ame reſte pour être à l'inſtant jugée ; ce ſpectacle ſi effrayant pour quiconque n'a pas encore perdu la foi & l'eſpérance, ou la crainte d'un avenir, nos fonctions nous familiariſent avec lui. Quatriéme reſſource que la Religion fournit aux Fidèles, & qui nous laiſſe toute notre inſenſibilité : le ſouvenir ou la vûe même de la mort. Oui, mes Frères, on nous appelle tous les jours pour ſecourir un Fidèle dans ce dernier combat, pour le munir des derniers remédes de l'Egliſe, & le ſoutenir dans ſon agonie par le ſouvenir des miſéricordes du Seigneur, & par l'eſpérance que nous donne le bienfait de notre rédemption, dont nous lui préſentons l'objet conſolant ; nous fortifions ſon ame tremblante & accablée alors ſous le poids de ſes maux & de ſes crimes par les prières de l'Egliſe deſtinées à la ſoutenir dans cette dernière heure ; nous appellons les ſaints Anges pour la conduire dans le ſein d'Abraham ; nous lui diſons avec l'Egliſe : Partez, ame chrétienne: *Proficiſcere, anima chriſtiana;* ce n'étoit pas

ici votre patrie ; retournez dans le ſein de Dieu d'où vous étiez ſortie ; dépouillez-vous de ces reſtes de mortalité ; & allez jouir avec Jeſus-Chriſt & tous ſes Elus, de cette vie nouvelle qui ne doit plus finir, & qui eſt promiſe à tous ceux qui l'ont aimé ſur la terre : le mourant expire ſous nos yeux & comme entre nos mains ; nous laiſſons tous les ſpectateurs effrayés, attendris du ſpectacle ; il n'en eſt pas un qui ne rentre en lui-même, qui ne faſſe des réflexions ſur la briéveté de la vie, ſur le bonheur d'avoir prévenu ce dernier moment par des mœurs plus chrétiennes ; il n'en eſt pas qui ne ſe les propoſe : nous ſeuls en ſortons auſſi tranquilles, auſſi inſenſibles, que nous y étions entrés ; nous ſeuls familiariſés avec un ſpectacle ſi inſtructif & ſi terrible, n'y voyons rien de nouveau qui nous réveille ; nous retournons froidement au ſortir de-là à nos œuvres ordinaires, & peut-être laſſés de la durée de la contrainte & de la triſteſſe de cette fonction, nous cherchons des délaſſemens pour en effacer le ſouvenir, ſuppoſé qu'il nous en

reſtât encore quelque trace légère. Que dis-je, mes Frères ? nous voyons quelquefois ce ſpectacle accompagné des circonſtances les plus effrayantes : des morts ſoudaines qui ne laiſſent pas un inſtant à un pécheur public & diſſolu, frappé de la main de Dieu, entre le jugement de Dieu & une vie toute criminelle : nous accourons ; mais il n'eſt plus tems ; Dieu dans ſa colère l'a refuſé à un pécheur qui en avoit toujours abuſé : nous faiſons retentir à ſes oreilles des paroles de ſalut ; nous l'appellons à haute voix ; mais il n'entend plus, & il n'a plus de réponſe à nous faire ; c'eſt Dieu qui l'appelle, & auquel ſeul il va répondre : on le ſecoue, on l'agite, comme pour rappeller, s'il étoit poſſible, ſon ame de l'empire de la mort ; mais tout eſt inutile ; elle eſt déja entre les mains des anges des ténébres qui ne lâcheront pas leur proie : il inſultoit, il n'y a qu'un moment, comme s'il avoit dû être immortel, au Dieu qui avoit déja le bras levé ſur lui ; & il n'eſt plus, & il eſt jugé, & ſon ſort ne changera plus : c'eſt comme un coup de foudre qui conſterne

toute une Ville, toute une Paroiſſe; c'eſt une leçon frappante que chacun prend pour ſoi : mais c'eſt encore là une leçon qui ne dit rien pour nous; c'eſt un coup de foudre qui ſe perd pour nous dans les nuées : nous exhortons peut-être par bienſéance les ſpectateurs conſternés à profiter de cet exemple ; mais nous ne penſons pas à nous le dire à nous-mêmes : nous allons raconter tranquillement ailleurs toutes les circonſtances de cette mort ; nous rappellons tout ce qu'elle a eu de terrible & de ſingulier ; & nous ne rappellons pas la circonſtance étonnante de notre inſenſibilité, plus terrible & plus ſingulière encore que l'événement lui-même ; & peut-être, ce qui fait horreur à dire, nous ſommes plus occupés du gain honteux des funérailles de cet infortuné, que du malheur éternel d'une ame qui vient de mourir à nos yeux dans ſon péché. O mon Dieu ! les prodiges mêmes les plus effrayans de votre juſtice qui jettent des terreurs ſalutaires dans tous les autres cœurs, nous laiſſent donc à nous toute notre inſenſibilité ; le cœur d'un Prêtre tiéde &

indolent, eſt donc un cœur endurci qui ne peut être touché de rien; & toutes les reſſources de ſalut que la Religion offre par notre miniſtère aux Fidèles, ne ſeront pour nous que de nouveaux ſujets de condamnation.

Ainſi s'écouleront, mes Frères, les jours de notre miniſtère, ſans ſcandale & ſans déſordres groſſiers aux yeux des hommes, mais ſans cet eſprit intérieur de religion, de piété, de Sacerdoce aux yeux de Dieu; plus nous avancerons dans notre carrière, plus cet état d'indolence & d'inſenſibilité augmentera. Car l'âge du moins devient tous les jours une reſſource pour les gens du monde; il éteint les paſſions; il les rend inhabiles aux plaiſirs; il leur montre la mort de plus près; il leur fait ſentir le vuide de tout ce qu'ils ont vû paſſer ſous leurs yeux, & les rappeller au ſeul objet ſolide, c'eſt-à-dire, au ſoin de leur ſalut; quatriéme & dernière reſſource pour les Fidèles, l'âge. Mais pour un Prêtre & un Paſteur qui a vieilli dans cet état d'indolence & d'inſenſibilité au milieu des fonctions les plus ſaintes, plus la vieil-

leſſe augmente, plus il devient inſenſible : l'âge achéve de l'endurcir : plus familiariſé alors avec les fonctions les plus terribles, à meſure que ſes années s'accumulent ; il les exerçoit autrefois ſans aucun ſentiment de foi & de piété, il les exerce alors ſans dignité même & ſans décence. Nous le voyons tous les jours, mes Frères, & nous en gémiſſons ; des Paſteurs accablés ſous le poids des années adminiſtrer les choſes ſaintes, & y participer eux-mêmes, avec une indécence & une familiarité qui déshonore la Religion, qui avilit le ſaint miniſtère, & leur attire des dériſions même de la part de leurs peuples. On a beau les avertir qu'il faut traiter ſaintement les choſes ſaintes ; ils regardent ces indécences comme le privilége de leur âge ; ils laiſſent aux jeunes Prêtres cet air reſpectueux & attentif au milieu des fonctions ; ils ſe perſuadent que le long uſage qu'ils en ont, les diſpenſe de cette obſervance ſcrupuleuſe des rites preſcrits par l'Egliſe, & les autoriſe à une célérité & à une familiarité qui retranche de la majeſté & de la ſainteté du culte ;

culte, non-ſeulement la piété, mais même la gravité & la ſimple décence. Nous traitons de ſimplicité, & d'une raiſon affoiblie par la vieilleſſe, ces manières ſi peu dignes de nos Myſtères; mais nous nous trompons: ce n'eſt pas l'âge, qui les a jetté dans ces inconvéniens ſcandaleux d'indécence; c'eſt l'inſenſibilité dans les fonctions qui a commencé de bonne heure, & qui arrivée à ſon comble, finit enfin par le mépris: ce n'eſt pas la vieilleſſe, qui a affoibli leur raiſon; c'eſt la juſtice de Dieu, qui laſſée d'être depuis long-tems outragée par un miniſtère exercé ſans aucun eſprit intérieur de foi & de piété, a enfin achevé d'endurcir leur cœur. C'eſt-à-dire, que l'âge lui-même dont Dieu ſe ſert tous les jours pour rappeller les Fidèles à une vie plus chrétienne, conſomme l'endurciſſement d'un Prêtre: c'eſt-à-dire, que la Religion offre, par notre miniſtère, à un Fidèle qui a eu le malheur de s'égarer, mille reſſources pour retourner à Dieu; & qu'un Prêtre qui a le malheur d'exercer ce miniſtère ſans ferveur & ſans un eſprit intérieur de foi & de piété,

ſe rend toutes ces reſſources inutiles à lui-même : c'eſt-à-dire, mes Frères, que nous nous perdons par les mêmes voies par où les autres ſe ſauvent ; qu'un pécheur dans le monde revient tous les jours de ſes déſordres, mais qu'un Prêtre ne revient preſque jamais de ſon inſenſibilité ; & qu'ainſi il y a infiniment plus à eſpérer de la converſion d'un Fidèle ouvertement déréglé, que de celle d'un Prêtre & d'un Paſteur indolent & inſenſible au milieu de tout ce qui eſt capable de réveiller la foi & la piété. Ce n'eſt pas ici une ſimple expreſſion de zèle, mes Frères ; c'eſt la vérité la plus réelle & la plus frappante qui puiſſe nous regarder, & que je ne vous annonce qu'en étant frappé & effrayé moi-même. Car pour vous raſſembler en peu de mots tout ce que je viens de vous dire ; ſur quoi, je vous prie, un Prêtre qui exerce ſes fonctions ſans cet eſprit intérieur de religion & de piété, peut-il compter pour ſe promettre un changement ? La participation aux choſes ſaintes ? la foi du Fidèle en eſt réveillée ; elle nous appéſantit & nous endort. Le

miniſtère de la parole ? il montre la vérité à nos peuples, & nous la cache à nous-mêmes. Le Tribunal de la pénitence ? c'eſt un reméde que nous appliquons aux autres, & qui par-là perd pour nous toute ſa vigueur & toute ſa force. Le ſouvenir ou la vûe de la mort ? des pécheurs endurcis en ſont tous les jours frappés & changés ; pour nous, à force de la voir de près, nous ceſſons non-ſeulement de la craindre, mais même d'y penſer. Enfin, l'âge du moins ? hélas ! il amortit les paſſions des perſonnes du monde, & les diſpoſe à un changement de vie ; mais il met comme le dernier ſceau à l'indolence & à l'inſenſibilité d'un Prêtre.

Grand Dieu ! quelles reſſources nous laiſſez-vous donc pour notre ſalut, à nous que vous avez choiſi pour le ſaint miniſtère ? les Fidèles aidés des ſecours que vous avez laiſſés à votre Egliſe reviennent tous les jours à vous ; & nous qui en ſommes les diſpenſateurs, n'y trouverons-nous que de nouvelles occaſions de vous oublier & de nous perdre ? Grand Dieu ! le Sacerdoce ſaint, ce carac-

tère divin que nous partageons avec Jeſus-Chriſt ſeroit-il donc devenu un caractère de réprobation pour nous ? cette onction ſainte qui nous a conſacrés à vos Autels, ne ſeroit-elle pour nous que comme une huile bouillante allumée par votre juſtice, qui auroit pénétré juſqu'aux os & deſſéché juſqu'à la moelle, juſques dans nos cœurs les principes d'amour, de zèle, de charité, qui forment toute la vie ſacerdotale ? Non, Seigneur, vous ne nous avez pas choiſi pour nous perdre, mais pour coopérer au ſalut de vos Elus : nos cœurs ſont appéſantis & accablés d'un ſommeil dangereux ; mais ils ſont encore entre vos mains : ſi les morts entendent votre voix, ceux qui ne ſont qu'aſſoupis & languiſſans n'y fermeront pas leurs oreilles. Parlez, Seigneur, à nos cœurs appéſantis ; mais parlez-leur de cette voix puiſſante qui ſait ſe faire entendre ; ranimez notre langueur comme vous ranimâtes autrefois des os arides pour en former une armée toute prête de combattre pour votre gloire ; rallumez le feu divin de votre amour & de votre zèle preſ-

que éteint dans la boue de nos cœurs, comme vous rallumâtes autrefois dans la boue même le feu ſacré que les enfans des Prêtres emmenés captifs, avoient caché ſous les entrailles de la terre. Souvenez-vous, grand Dieu, qu'en ne permettant pas que nous nous perdions, vous prévenez la perte des ames qui nous ſont confiées; qu'en nous préparant les graces qui vont nous rendre des Miniſtres fervens & fidèles, vous préparez le ſalut de tant de brébis qui s'égarent toujours ſous des guides foibles & infidèles. Nous ſommes indignes, il eſt vrai, des regards de votre miſéricorde: mais regardez du moins vos peuples; ayez pitié de tant d'ames qui ont coûté tout le ſang de votre Fils, & qui éviteroient un malheur éternel ſous des Miniſtres dont vous auriez renouvellé la piété & le zèle: ſi les Paſteurs ont attiré votre colère, ce pauvre peuple régénéré dans le ſein de votre Egliſe, qu'a-t-il fait pour partager nos châtimens? *Iſti qui oves ſunt, quid fecerunt?* Souvenez-vous, Seigneur, du miniſtère dont vous nous avez chargés à leur égard; 2. *Reg.* 24. 17.

& que notre ſalut vous ſoit toujours cher & précieux, puiſque dans vos deſſeins vous l'avez lié à celui des peuples que vous nous avez confiés. Sauvez-nous, grand Dieu ! renouvellez-nous, afin que le Paſteur & le troupeau renouvellés, ne faſſent plus qu'un nouveau bercail & un nouveau peuple, que vous êtes venu former ſur la terre.

QUINZIÉME DISCOURS.

De la douceur néceſſaire aux Miniſtres.

LA douceur dans le miniſtère ſur laquelle M. le Promoteur vient de vous entretenir, me paroît un ſujet ſi important, que je ne ſaurois m'empêcher d'ajoûter quelques réflexions à tout ce qu'il vous a dit là-deſſus d'édifiant & de ſolide. 1737.

Sans doute, mes Frères, dès que nous ſommes pères & Paſteurs, la douceur, la tendreſſe, la charité, doivent former notre principal caractère, & devenir comme l'eſprit dominant de toutes nos fonctions: cependant, il n'eſt que trop vrai que nous ſubſtituons ſouvent l'humeur, l'eſprit de domination, le faux zèle, à cette charité tendre & prudente, qui

ſeule peut aſſurer le ſuccès de nos fonctions. Au reſte, mes Frères, cette douceur dont nous vous parlons aujourd'hui ne regarde pas proprement la conduite des Paſteurs dans le Tribunal; nous en avons aſſés ſouvent ailleurs établi les régles; mais leur douceur dans les fonctions extérieures, & dans la conduite ordinaire de la vie avec leurs Paroiſſiens.

Or, je dis premièrement, que nous mettons ſouvent l'humeur à la place de cette douceur ſi néceſſaire dans nos fonctions. Hélas! mes Frères, ſi la grace du Sacerdoce, en nous conſacrant au ſaint miniſtère, changeoit nos inclinations, comme elle change notre état; ſi elle donnoit à nos ſentimens la même élévation qu'à notre caractère; ſi l'onction ſainte qui coule ſur nos mains en les conſacrant, ſe répandoit auſſi dans nos cœurs, en les adouciſſant, il ſeroit inutile de vous recommander ici une vertu qui ſeroit née en nous avec le Sacerdoce: mais malheureuſement nous portons dans cet état ſaint tous les défauts de l'éducation & de la naiſſance; le caractère ſacré qui fait

le Prêtre, ne change rien à celui qui a formé l'homme ; & un Prêtre né avec un eſprit rude, impétueux, groſſier, bizarre, ſe voyant établi ſur une Paroiſſe, loin de trouver dans ſa nouvelle qualité de père & de Paſteur, un frein à ſon humeur, & de nouveaux motifs de douceur & de tendreſſe, n'y trouve preſque toujours que de nouvelles occaſions de rudeſſe, de bizarrerie & d'emportement. On étoit doux & paiſible dans un état dépendant & ſubalterne ; le deſir d'être en place étoit plus fort que l'humeur, & la contraignoit ; on obéiſſoit avec docilité : à peine eſt-on placé, que l'on commande avec rudeſſe, & que l'on ne ſe contraint plus dans une nouvelle ſituation où l'on auroit dû trouver mille nouveaux motifs d'adoucir l'humeur & de la contraindre. De-là tant de plaintes qui nous reviennent tous les jours ſur le caractère bruſque & groſſier des Paſteurs : ce n'eſt pas le peuple ſeul qui ſe plaint ; les Seigneurs eux-mêmes des Paroiſſes, qui avoient cru trouver dans leur Curé une ſociété douce & édifiante, un conſeil dans leurs per-

plexités, une conſolation dans leurs peines, un ami ſolide & chrétien dans l'éloignement où vivent des Villes & de tous les autres ſecours de la Religion & de la ſociété, n'y trouvent ſouvent qu'un Paſteur féroce, livré à lui-même, à ſon humeur bruſque & ſolitaire, ſans communication, ſans prévenance, ſans aucune autre attention que de n'en avoir aucune pour le premier de ſes Paroiſſiens; de le chicaner, de le contredire, & par-là de le révolter, & contre le Miniſtre de la Religion, & contre la Religion elle-même. Mais, quand il n'auroit qu'à gouverner ſon peuple ſeul, quel fruit peut ſe promettre dans une Paroiſſe, un Paſteur bruſque & groſſier, établi ſur un peuple encore plus agreſte & plus féroce que lui-même? tout le révoltera contre les mœurs dures & groſſières de ſes Paroiſſiens; & tout à ſon tour révoltera ſes Paroiſſiens contre ſon caractère dur & féroce: ſon miniſtère ne ſera plus qu'une ſcène éternelle de trouble & de querelle; ſon humeur profanera même la parole ſainte; ſes inſtructions ne ſeront plus que des

invectives publiques contre ſes Paroiſſiens ; & l'Evangile, cette parole de paix & de réconciliation, ne ſera plus dans ſa bouche qu'un ſignal de diſſenſion & de guerre : ce ne ſont point là de ſimples conjectures ; & les plaintes qui nous en ſont très-ſouvent revenues, ne confirment que trop là-deſſus nos juſtes craintes.

Non, mes Frères, c'eſt à nous qui ſommes les pères, à ſouffrir des défauts de nos enfans : un Paſteur qui ne ſait rien prendre ſur lui, ne fera jamais rien d'utile. Je conviens que ſa patience & ſa douceur ſont miſes tous les jours à de fréquentes épreuves : un peuple groſſier ne connoît preſque jamais ni les bienſéances, ni les précautions de circonſpection à prendre, en s'adreſſant à ſon Paſteur : s'il vient pour ſe plaindre, il ſe plaint ſans ménagement ; s'il demande, il n'a égard ni au tems, ni aux lieux, ni aux occupations, ni à mille autres circonſtances qui rendent ſa demande déplacée & importune : il ne connoît pas les contretems ; & il eſt difficile que le Paſteur ne les ſente pas lui-

même : il s'impatiente, il rebute ; & une éducation agreſte qui cache au peuple ſon propre tort, ne lui découvre que celui de ſon Paſteur. C'eſt donc à nous, mes Frères, à n'oppoſer qu'une douceur paternelle à la rudeſſe de nos peuples, & à les corriger & les adoucir en les ſupportant : il ſeroit inutile que ſaint Paul nous eût recommandé, à nous principalement, d'être patiens envers tous les hommes : *Patientes eſtote ad omnes*, ſi nous trouvions par-tout cette politeſſe & ces attentions qui ne laiſſent plus rien à faire à la patience. Non, mes Frères, ce qui fait que nous nous livrons ſouvent à notre impatience, expoſés tous les jours aux manières agreſtes & importunes de nos peuples, c'eſt que nous ne penſons pas aſſés qu'ils uſent de leur droit en s'adreſſant à nous ; que nous ne ſommes point à nous, mais à eux : *Non eſtis veſtri* ; qu'en les rebutant, & refuſant de les écouter, nous leur refuſons un tems qui leur appartient, & qui n'eſt plus à nous, mais à eux ſeuls : ce n'eſt qu'une dette qu'ils nous redemandent : il ſe peut

1. *Theſſ.* 5. 14.

faire qu'ils ne prennent pas bien leur tems, ou qu'ils demandent mal ; mais nous ne leur en ſommes pas moins redevables ; & leurs contretems peuvent exercer notre patience, mais ils ne diminuent rien à nos obligations. Ainſi, mes Frères, plus nos peuples ſont groſſiers & féroces, plus la patience & la douceur ſont néceſſaires à un Paſteur pour les adoucir. Malgré toute leur rudeſſe, il en eſt d'eux comme des vents impétueux ; un peu d'eau, une ſeule parole douce les calme : l'impatience & l'humeur ne corrigent pas leurs défauts ; elles ne font que manifeſter les nôtres, elles ne nous mettent pas à couvert de leurs importunités ; mais elles nous font perdre leur amour & leur confiance.

Or, mes Frères, un Paſteur touché du ſalut des ames qui lui ſont confiées, peut-il ne pas ſacrifier quelques momens d'humeur & d'impatience pour ſe les attacher, & ſe faciliter auprès de ſon peuple le ſuccès de ſes fonctions ? Les premiers Miniſtres de l'Egliſe furent envoyés comme des agneaux au milieu des loups ; mais

quels loups, mes Frères, qui les déchiroient, qui les dévoroient, & dont la rage ne pouvoit s'assouvir que par leur sang ? cependant leur douceur & leur patience adoucirent la férocité de ces loups, & leur sang même fit de ces persécuteurs barbares, des agneaux simples & dociles. Nous avons succédé à leur mission, comme à leur ministère ; nous sommes envoyés à leur place comme des agneaux au milieu des loups. Si nous avions encore, comme nos saints Prédécesseurs, à craindre leur barbarie, & que les tourmens les plus cruels fussent l'unique prix que nous dussions nous promettre de nos travaux & de notre zèle, il faudroit, ou renoncer à Jesus-Christ & au ministère dont il nous a honorés, ou les aller affronter avec une sainte joie : & ici où nous n'avons plus à supporter que les manières agrestes d'un peuple rude & grossier ; ici où toute notre patience & tout notre courage le plus héroïque se borne à passer à nos peuples quelques légers défauts de respect, de déférences & d'attention pour nous ; ici où toute la rage de ces

loups prétendus ſe réduit à n'être pas aſſés inſtruits de toutes les marques extérieures de ſoumiſſion qui pouroient flater notre orgueil, nous leur en ferions un crime ? nous croirions être en droit de les traiter avec rudeſſe ? leur groſſière ſimplicité ſeroit pour nous un outrage qui autoriſeroit l'aigreur de nos rebuts ? & nous deviendrions nous-mêmes des loups envoyés au milieu des agneaux ? Hélas ! mes Frères, ſommes-nous excuſables de perdre à de ſi légères épreuves la patience & la douceur de notre miniſtère ? comment aurions-nous ſoutenu, comme nos pères, les tourmens les plus affreux, & glorifié Jeſus-Chriſt par notre mort, nous qui ne pouvons pas ſouffrir la moindre importunité, & honorer notre miniſtère, en ſacrifiant un moment d'humeur & d'impatience ? Ce qui nous trompe, mes Frères, c'eſt que nous nous accoutumons à dominer ſur nos peuples, à exiger pour nous le reſpect qu'ils doivent à notre miniſtère : nous nous regardons comme leurs maîtres ; & nous ne ſommes que leurs ſerviteurs & leurs Miniſtres.

Et voilà, mes Frères, le ſecond défaut oppoſé à la douceur dans les fonctions du miniſtère ; l'eſprit de domination : il n'en eſt pas de plus oppoſé à l'eſprit d'un miniſtère de charité & d'humilité. Les Princes de la terre, diſoit Jeſus-Chriſt à ſes Diſciples, exercent avec empire l'autorité qu'ils ont ſur leurs peuples : l'orgueil, la terreur, le faſte & l'éclat environnent leur dignité ; pour vous, la modeſtie, l'humilité & la douceur ſeront les priviléges & les ornemens les plus éclatans de la vôtre : ils ſe regardent comme les maîtres de leurs ſujets ; vous vous regarderez vous comme leurs ſerviteurs & leurs fréres : ils les gouvernent en dominant ; pour vous, vous ne dominerez ſur eux qu'en les aimant & les ſervant : *Principes gentium dominantur eorum, vos autem non ſic.* Quel orgueil, mes Frères, pourroit donc nous inſpirer une dignité qui nous ſoumet à tous ceux ſur qui nous ſommes prépoſés, qui nous rend redevables à tous & reſponſables de tous ? Qu'y a-t-il qui puiſſe nous enfler le cœur dans des places dont l'unique avantage eſt de

Matth. 20 25.

multiplier nos travaux, nos devoirs, nos dangers & nos peines ? Il faut avoir oublié que nous ſommes les Envoyés, & que nous tenons la place d'un Dieu humble, patient, chargé d'opprobres, & les Miniſtres d'une Egliſe ici-bas étrangère & gémiſſante, pour tourner en orgueil les fonctions ſaintes du miniſtère dont elle nous a chargés.

Cependant, ſous prétexte de ſoutenir l'honneur & l'autorité de ce miniſtère, nous ſommes inexorables aux plus légères inadvertances qui ſemblent y déroger ; nous exigeons des égards & des déférences, moins pour faire reſpecter la Religion, que pour nous faire reſpecter nous-mêmes ; les moindres atteintes données à nos droits, nous révoltent & ne s'effacent plus de notre eſprit ; nous faiſons de notre autorité un joug qui accable nos peuples, & non un ſecours deſtiné à les défendre & à les ſoulager : nous oublions que nos droits ne doivent nous être précieux qu'autant qu'ils leur ſont utiles ; qu'ils ne nous ont été confiés que pour faciliter le ſuccès de nos fonctions, &

non pour y mettre un obſtacle ; pour attirer plus de reſpect à la Religion, & non plus de faſte & de terreur à notre dignité ; pour rendre nos exemples de vertu plus publics & plus utiles, & non notre autorité plus hautaine & plus fière. Je l'ai déja dit, & on ne peut trop le répéter, les Miniſtres d'un Dieu crucifié & raſſaſié d'opprobres, peuvent-ils trouver dans leur miniſtère des droits qui autoriſent le faſte & l'orgueil ? & peuvent-ils ſe perſuader qu'ils ſoutiennent l'honneur d'une dignité humble & modeſte, en la rendant altière & faſtueuſe ? Je ſai que les Loix de l'Egliſe & de l'Etat exigent des Fidèles un reſpect de Religion pour ſes Miniſtres ; mais il faut nous attirer ce reſpect plutôt que l'exiger nous-mêmes. La crainte des Loix peut nous faire rendre des honneurs extérieurs ; mais la vertu ſeule nous attire un reſpect véritable. Le peuple n'eſt déja que trop porté à regarder avec des yeux d'envie les avantages temporels qui environnent nos places ; nos droits ne tardent pas de lui paroître douteux, dès qu'il commence à

douter de notre vertu : plus il nous voit attentifs & rigides à les faire valoir, plus il ſe défie qu'ils nous ſoient dûs à juſte titre ; plus nous les exigeons avec rigueur, plus il nous les refuſe ; & quand nous parviendrions à les augmenter à force de conteſtations & de pourſuites, qu'y gagnons-nous, ſi nous perdons l'amour & la confiance de nos peuples ? Eſt-ce honorer notre miniſtère, comme nous le recommande ſaint Paul, que de le rendre odieux & inutile ?

Mais il faut ſoutenir, dit-on, les droits du miniſtère qui nous ſont confiés, & ne pas ſouffrir qu'ils s'aviliſſent entre nos mains. Oui, mes Frères, ſoutenons-les par la ſupériorité de nos vertus ; c'eſt par-là que nous les rendrons toujours reſpectables : dominons ſur nos peuples en les aimant, en les ſecourant, en les édifiant ; c'eſt ainſi que nous en ſerons plus sûrement les maîtres : ne cherchons que les intérêts de leur ſalut ; & ils ne nous diſputeront pas ceux de nos places : nous n'avons reçû l'autorité que pour eux ; n'en uſons que

pour eux & non ſur eux, & ils en deviendront eux-mêmes les plus zélés défenſeurs : ce n'eſt pas pour nous que nous ſommes Paſteurs & Miniſtres, c'eſt pour nos peuples ; livrons-nous à eux ſans réſerve, ſans intérêt, ſans aucune vûe que celle de leur ſalut : que ce motif ſeul adouciſſe nos peines, récompenſe nos travaux, devienne le droit & la prérogative la plus honorable & la plus utile de notre miniſtère : proportionnons nos talens, nos caractères, nos inclinations aux beſoins de nos peuples : ſoyons foibles avec les foibles ; pleurons avec ceux qui pleurent ; ſouffrons avec ceux qui ſont dans l'indigence ; encourageons les puſillanimes ; donnons la main à ceux qui ſont ſur le point de tomber ; ſupportons ceux qui nous réſiſtent, & vainquons par la patience leur obſtination ; corrigeons avec douceur les eſprits inquiets : en un mot, ſoyons tout à nous ; & nous ſerons, dit Jeſus-Chriſt, les premiers & les maîtres de tous. Non, mes Frères, ce n'eſt pas le peu de reſpect qu'ont les peuples pour la Religion, qui avilit dans

leur eſprit l'autorité & les droits du miniſtère, c'eſt l'abus qu'en font les Miniſtres. Il y a dans un Paſteur vertueux une modeſtie noble & ſimple, un déſintéreſſement paternel, qui imprime plus de vénération, & aſſure plus ſes droits, que l'ardeur & l'habileté d'un Miniſtre mondain à les ſoutenir. Nos droits, mes Frères, ſont toujours plus en sûreté dans les cœurs de nos peuples, que dans les titres mêmes qui nous les conſervent.

On convient, direz-vous, qu'il n'eſt pas poſſible qu'un Paſteur livré ou à une humeur bizarre, ou à un eſprit de domination, conſerve cette douceur paſtorale, ſi néceſſaire pour s'attirer l'amour & la confiance de ſon peuple : mais comment corriger les déſordres qui y régnent ſans une certaine ſévérité, incompatible preſque toujours, & avec la douceur du Paſteur, & avec l'amour de ſon peuple pour lui? & voilà, mes Frères, le troiſiéme défaut oppoſé à la manſuétude paſtorale, le faux zèle.

On ne veut pas ſouffrir les déſordres, & on a raiſon: mais ſouvent en voulant les corriger, on les aigrit,

& on les rend incorrigibles par la hauteur & la vivacité de la correction elle-même. C'eſt le caractère, dit ſaint Grégoire, de beaucoup de Paſteurs : ils ne ſavent parler que d'un ton de maître aux pécheurs qu'ils ſe croyent obligés de reprendre ; ils ne peuvent leur parler comme des pères ; & on diroit qu'ils veulent plutôt leur commander l'amandement du vice, que leur inſpirer & leur perſuader l'amour de la vertu : *Nunquam clementer admonent ; ſed Paſtoralis manſuetudinis obliti, jure dominationis terrent.* En effet, mes Frères, la charité qui ſeule doit former notre zèle, n'agit pas en vain, dit l'Apôtre ; elle ne ſe propoſe pas l'oſtentation de l'autorité dans le reméde de la correction qu'elle employe mais le ſalut du malade ; elle ne s'enorgueillit point des fautes de ſon frère ; loin de le mépriſer en les lui reprochant, elle ſe regarde comme plus criminelle que lui aux yeux de celui qui ſonde les ſecrets des cœurs : elle ne s'irrite point, continue l'Apôtre ; ſa colère eſt la colère d'une mère tendre ; lors même qu'elle ſemble emprunter la voix du

S. Greg.

tion, elle l'adoucit par les gémiſſemens de la colombe. Non, mes Frères, il faut paroître aimer le pécheur en le blâmant, & témoigner plus de tendreſſe pour lui que nous ne lui témoignons d'horreur pour ſes vices : il faut lui faire ſentir toute l'injuſtice de ſa conduite par la peine même que nous avons à l'en reprendre. Si nous paroiſſons triompher, pour ainſi dire, de ſes égaremens, être bien aiſes d'exercer ſur lui l'autorité du miniſtère, & charmés d'avoir trouvé une occaſion de le couvrir de confuſion & de l'humilier, il nous regardera plutôt comme les ennemis de ſa perſonne, que de ſes déréglemens ; il ſe révoltera contre la main qui paroîtra levée plutôt pour le frapper, que pour le guérir ; il ſe perſuadera que nous en voulons à la perte de ſa réputation, plutôt qu'à celle de ſon ame ; & nos corrections loin de le retirer de ſes déſordres, l'éloigneront du ſeul reméde qui auroit pu le guérir. Paroiſſons affligés, mes Frères, quand notre miniſtère ne nous permet pas de diſſimuler à un pécheur ſes égaremens publics ; qu'il ſoit perſuadé

par la douceur & la charité de nos remontrances, qu'il nous en a plus coûté de les lui faire, qu'à lui-même de les entendre. Souvenons-nous que Jesus-Christ passoit pour être l'ami des pécheurs par la douceur divine avec laquelle il les recevoit, par la familiarité sainte dont il les honoroit, par la joie dont il les assuroit que la conversion d'un seul d'entre eux rempliroit les Anges du Ciel. Souvenons-nous de ses larmes sur Jérusalem infidèle; il pleuroit plus souvent sur les péchés de ses peuples, qu'il ne les en reprenoit; ses prières pour eux préparoient toujours le succès à ses instructions: n'attribuons qu'à nous seuls le peu de succès des nôtres: ne nous en prenons point à l'endurcissement des pécheurs, mais à l'orgueil, à la sécheresse, à la dureté, & aux autres défauts qui souillent notre zèle; à la tiédeur de nos prières pour nos peuples; que dirai-je à l'infidélité de toute notre vie, qui ne mérite pas que Dieu donne à nos paroles cette force, cette vertu, qu'elle ne trouve que dans les Pasteurs animés de son esprit: gémissons-en, & humilions-

milions-nous-en devant Dieu : multiplions nos prières à meſure que les vices de nos peuples ſe multiplient : touchons le cœur de Dieu par nos gémiſſemens pour nos frères, ſi nous ne pouvons pas toucher les leurs par nos remontrances ; & loin de nous aigrir davantage contre eux par leur obſtination, ne redoublons notre haine que contre nous-mêmes.

Ce n'eſt pas, mes Frères, qu'en vous recommandant la douceur dans l'exercice du miniſtère, je prétende autoriſer l'indolence & l'inſenſibilité criminelle d'un Paſteur au milieu des déſordres de ſon peuple : la douceur ſacerdotale a des entrailles de charité pour les pécheurs ; mais elle n'en a que d'indignation & d'horreur pour leurs vices. Un Paſteur que les déréglemens de ſa Paroiſſe, dont il eſt témoin, ne touchent point, n'intéreſſent point, qui vit tranquille & content au milieu de toutes ces prévarications ; qui les autoriſe même ſon ſilence : un Paſteur de ce caractère n'eſt pas un Paſteur charitable & débonaire ; c'eſt un meurtrier & un barbare ; c'eſt le préſent le plus

funeſte que Dieu puiſſe faire à un peuple dans ſa colère : ce n'eſt pas un Paſteur ; c'eſt une idole qui a des yeux & ne voit pas, une langue & ne parle pas, un cœur & ne ſent pas : *Paſtor & idolum.* Ce n'eſt pas un Prêtre chargé d'offrir des dons & des victimes pour les péchés du peuple ; c'eſt une victime de malédiction lui-même, couverte & ſouillée de toutes les iniquités de la multitude ; & plût-à-Dieu qu'il n'uſe pas d'une indulgence criminelle envers les déréglemens de ſon peuple, afin que ſon peuple ait la même indulgence pour les ſiens ! Dieu veuille que s'il n'oſe entreprendre de guérir les malades, ce ne ſoit de peur qu'on ne lui diſe, Commencez par vous-même ; & qu'il n'affecte de fermer les yeux aux ſcandales publics, de peur qu'on ne commence à les ouvrir au ſcandale ſecret de ſa conduite ! Non, mes Frères, un Paſteur qui voit d'un œil tranquille & indifférent la dépravation des mœurs de ſes Paroiſſiens, où il a perdu la foi, où il eſt plus dépravé lui-même que les pécheurs qu'il tolère.

Zachar. 11. 17.

Je me confie, mes Frères, qu'il

ne s'en trouve point de ce caractère au milieu du reſpectable Presbytère qui m'écoute ; mais il eſt une autre ſorte de fauſſe douceur dans un Paſteur, moins odieuſe, il eſt vrai, & peut-être auſſi dangereuſe : ce ſont des Paſteurs mous & timides ; plus amoureux de leur repos, que du ſalut des ames qui leur ſont confiées : plus attentifs à s'attirer l'amour & les ſuffrages de leurs peuples, qu'à corriger leurs déſordres : ils ſouffrent tout, ils diſſimulent tout, pour ne pas aigrir les eſprits & aliéner les cœurs, pour s'attacher leurs Paroiſſiens & non pour les attacher à Jeſus-Chriſt ; pour en faire leurs panégyriſtes dans le public & auprès des Supérieurs, pour ſe faire une fauſſe réputation de bonté, & non pas pour rendre meilleurs ceux qu'ils conduiſent ; en un mot, pour jouir plus tranquillement d'une place dont une vigilance & une exactitude plus rigoureuſe, auroit pu troubler le repos : ce ſont ceux dont parle ſaint Gregoire, qui ne croyent être Paſteurs que pour eux-mêmes, & qui cherchent plus à ſe faire aimer, qu'à faire aimer la

S. Greg. vérité à leur peuple : *Ne ſe magis à ſubditis diligi quàm veritatem ament.* Or, mes Frères, ce n'eſt point là la douceur eſtimable du Paſteur ; c'eſt la lâcheté & la baſſeſſe rampante du mercénaire ; c'eſt ſe mettre ſoi-même à la place de Jeſus-Chriſt. Et qu'y a-t-il, mes Frères, de plus honteux à un Paſteur, que de s'applaudir d'être aimé & comblé d'éloges au milieu d'un peuple diſſolu, où Jeſus-Chriſt eſt haï, oublié & mépriſé ? Ne peut-il pas dire alors avec le Prophéte, que les louanges qu'on publie de lui ſont de véritables opprobres dont on le couvre : *Et qui laudabant me, adversùm me jurabant ?* Et que lui aura ſervi de plaire aux hommes, s'il a eu le malheur de déplaire à Dieu ? ſi Dieu le condamne, les hommes pourront-ils le juſtifier ? & ne ſait-il pas qu'il n'eſt pas poſſible de plaire d'une certaine façon aux hommes, & d'être ſerviteur de Jeſus-Chriſt ? *Si hominibus placerem, Chriſti ſervus non eſſem.* Bien plus, nous ſommes toujours punis dès ce monde même, de cette lâche condeſcendance dont nous uſons pour nous concilier l'eſtime &

Pſ. 101. 9.

Galat. 1. 10.

l'affection de nos peuples : ils prennent occaſion de notre molleſſe même, pour garder moins de ménagement avec nous ; plus ils nous voyent empreſſés à leur plaire, & timides à les corriger & à les contredire, moins ils craignent de nous chagriner & de nous mépriſer nous-mêmes. C'eſt la conduite ordinaire de Dieu, dit le Prophéte, ſur les Paſteurs ſurtout qui ſacrifient les régles & les devoirs aux vaines louanges & à l'amitié de leurs peuples ; l'ingratitude de ces mêmes peuples les punit bientôt de leur lâche condeſcendance : Dieu briſe les os de ces foibles Paſteurs ; il ſouffle au milieu de leurs peuples un eſprit de révolte contre eux, qui leur fait éprouver des chagrins amers, qui leur ſuſcite tous les jours de nouveaux embarras, & trouble ce repos injuſte qu'ils avoient voulu ſe ménager aux dépens des régles dans l'affection & l'eſtime de leurs Paroiſſiens. Dieu démaſque aux yeux même de leur peuple ces lâches Paſteurs ; il les couvre de confuſion ; il les rend mépriſables aux yeux de leurs Paroiſſiens ; & il permet qu'ils laiſſent enfin

éclater par des diſcours publics & outrageans le mépris ſecret qu'ils avoient depuis long-tems pour lui : Pſ. 52. c. *Quoniam Deus diſſipavit oſſa eorum qui hominibus placent ; confuſi ſunt, quoniam Deus ſprevit eos.* Déſabuſons-nous, mes Frères : les peuples mêmes les plus groſſiers n'aiment & n'eſtiment au fond en nous que la vertu véritable. Ils ſavent que Dieu nous a établis pour être le ſel de la terre, pour les purifier, pour les corriger, pour prévenir en eux, ou pour guérir la pourriture ou l'infection des vices : ſi loin d'appliquer à leurs plaies le ſel de la correction & du zèle, nous les ménageons, nous n'y appliquons que des lénitifs, ils nous regardent eux-mêmes comme un ſel affadi ; ils ſe louent tout haut de notre indulgence, mais ils nous mépriſent en ſecret ; ils ſont charmés de vivre ſous notre conduite, mais ils ne voudroient pas y mourir : ils nous aiment mieux que d'autres Paſteurs zélés nos voiſins, mais ils les reſpectent davantage ; par nos affoibliſſemens nous perdons même de notre autorité auprès de nos peuples, ce

qui ſeroit néceſſaire pour notre ſeul repos : nous ſouffrons tout d'eux ; nous leur paſſons leurs vices, & ils ont de la peine à nous paſſer même nos vertus. Aaron condeſcent par foibleſſe à la conſtruction du Veau d'or, aux hommages criminels & aux réjouiſſances profanes d'un peuple qui l'adore ; & pour prix de ſa lâche complaiſance, ce même peuple lui diſpute peu de tems après le ſouverain Sacerdoce ; & il faut qu'un miracle lui confirme l'honneur du Sanctuaire où Dieu l'avoit déja appellé. Nous perdons plus que nous ne gagnons dans l'eſprit de nos peuples, en voulant les gagner aux dépens de nos devoirs.

Ainſi, mes Frères, la tendreſſe paſtorale eſt douce pour les pécheurs ; mais elle n'eſt pas indulgente pour leurs vices : elle ne cherche pas à rebuter les pécheurs par un excès de ſévérité ; mais elle cherche encore moins à ſe les attacher par un excès d'indulgence : elle ne veut point rendre la ſainte autorité du miniſtère odieuſe par l'aigreur ou l'importunité de ſes cenſures ; mais elle veut encore

moins la rendre commode & aimable par un criminel ſilence. Ne cherchons qu'à édifier & ſauver nos peuples ; c'eſt uniquement par-là que nous devons leur plaire : ne nous propoſons de leur devenir agréables qu'en leur devenant utiles ; ce n'eſt pas ſur l'amour & l'eſtime de nos peuples, que nous ſerons jugés, mais ſur l'utilité qu'ils auront retirée de notre miniſtère : en un mot, ne nous cherchons pas nous-mêmes dans nos fonctions ; n'y cherchons que les intérêts de Jeſus-Chriſt, & nous trouverons ſans peine ce ſage tempérament de la charité paſtorale qui fait également éviter & les excès d'un zèle outré, & ceux d'une indulgence criminelle. La verge d'Aaron & la manne étoient à côté du Livre de la Loi dans l'Arche ſainte: méditons ſans ceſſe, mes Frères, ce Livre divin ; gardons-le en dépôt dans notre cœur comme dans une arche formée de la main de Dieu même ; & nous trouverons toujours à ſes côtés, d'une part la verge myſtérieuſe, c'eſt-à-dire, le zèle ſacerdotal, qui ne ſe laſſe point de corriger & de reprendre, & de l'au-

tre la manne céleſte, c'eſt-à-dire, cette douceur divine, cette tendreſſe paſtorale, qui gagne, qui attire, qui attendrit les cœurs qu'elle ne peut encore changer, & qui ſans flatter le malade, ſait lui adoucir & lui faire aimer le reméde.

Voilà, mes Frères, le ſeul zèle véritable & la ſeule douceur paſtorale que nous avons prétendu vous recommander : toute autre douceur, toute autre ſageſſe, qui n'eſt qu'un ménagement de fauſſe prudence & d'amour propre, qui cherche plus à plaire aux pécheurs qu'à les porter à ſe déplaire à eux-mêmes, & qui, de peur de troubler ſon propre repos, n'oſe troubler celui de leurs paſſions injuſtes, n'eſt pas la ſageſſe, dit un Apôtre, qui vient d'en-haut, & qui deſcend du Père des lumières ; c'eſt une ſageſſe de chair & de ſang : *Non eſt iſta ſapientia deſurſùm deſcendens de cœlo à Patre luminum, ſed terrena, animalis, diabolica.* La ſageſſe de la charité, continue le même Apôtre, la véritable douceur paſtorale eſt marquée à des caractères bien différens. Premièrement, elle eſt noble & *Jacob.* 3. 15. & ſuiv.

pure : *Primùm quidem pudica.* Ce n'eſt pas un intérêt tout humain qui la fait agir ? elle ne cherche ſon repos & ſon bonheur, que dans ſon devoir : l'amitié des hommes ne lui eſt chère qu'autant qu'elle les rend amis de Dieu ; peu occupée des ſentimens qu'ils ont pour elle, elle n'eſt touchée que de ceux qu'ils ont pour leur ſalut : elle auroit horreur de plaire aux dépens des régles ; & les louanges que lui donneroient les pécheurs déclarés & endurcis, ſeroient pour elle comme des opprobres : *Primùm quidem pudica.*

En ſecond lieu, elle eſt pacifique : *Deinde quidem pacifica.* Ce n'eſt pas en favoriſant les paſſions, c'eſt en troublant par ſes remontrances leur paix funeſte, qu'elle porte la paix véritable au milieu de ſon peuple ; ſon zèle allarme les pécheurs, mais ne les aigrit que contre eux-mêmes ; en portant la guerre dans les cœurs, il rétablit le calme & la tranquillité dans les familles : le glaive de la parole dans ſa bouche, qui perce les plus ſecrets replis des cœurs, qui trouble, qui agite toute ſa Paroiſſe, la change

en une demeure de paix & de charité ; ſa douceur pacifique calme les diſſenſions, concilie les cœurs aigris, & leur apprend à pardonner les injures, en comblant elle-même de bienfaits ceux dont elle a reçu des outrages : *Deinde quidem pacifica.*

Sa douceur eſt modeſte, ſans être baſſe & rampante : *Modeſta.* Elle ne fait pas une vaine parade de ſon autorité ; elle ne la fait ſentir que par ſa tendreſſe & ſes empreſſemens pour ſon peuple : loin de porter avec fierté ſur ſon front le titre qui l'éléve, elle ne porte dans ſon cœur que celui de Paſteur & de père, qui la rend redevable à tous : loin d'exiger des diſtenctions & des prééminences, elle ſouffre avec peine celles que ſa vertu & ſa modeſtie lui attirent, & inſpire d'autant plus de reſpect pour la Religion, qu'elle en exige peu pour elle-même : *Modeſta.*

Ce n'eſt pas encore aſſés ; elle eſt aiſée à perſuader, & par là inſinuante & perſuaſive elle-même : *Suadibilis.* Elle ſe défie de ſes lumières : la vérité, de quelque part qu'elle lui ſoit montrée, a toujours ſur elle les

mêmes droits : pourvû que la vérité triomphe, elle croit avoir triomphé elle-même, en lui ſacrifiant ſes propres lumières : elle ne veut pas dominer ſur les eſprits ; c'eſt aſſés pour elle de les éclairer & de les inſtruire : elle ne veut rien devoir au ton & à l'autorité ; mais elle attend tout des douceurs de la perſuaſion & de la tendreſſe : c'eſt un lion que le zèle anime ; mais c'eſt un lion ſemblable à celui de Samſon, qui porte toujours le miel de la douceur dans la bouche : *Suadibilis.*

Que dirai-je encore ? Elle s'attache aux gens de bien ; elle recherche leur ſociété, pour animer les pécheurs à ſe rendre dignes de la même confiance : *Bonis conſentiens.* Elle ne diſtingue ſes Paroiſſiens que par leur vertu, & non par leurs biens & par leur naiſſance : elle reſpecte les Grands & les Puiſſans, & leur rend les honneurs que la Religion autoriſe ; mais en reſpectant leur rang, elle ne reſpecte pas & ne flatte pas leurs vices ; & les ſeuls véritables Grands aux yeux de ſa foi, ſont les gens de bien & les ſer-

viteurs de Jeſus-Chriſt : *Bonis conentiens.*

Enfin, pour finir tous ces caractères, cette ſageſſe a des entrailles de miſéricorde pour ſon peuple : *Plena miſericordiâ & fructibus bonis.* Touchée de leurs calamités & de leurs misères, elle leur tend une main ſecourable : elle ne ſe contente pas de les plaindre ; elle joint les ſecours à la compaſſion ; elle ſouffre même que la modicité de ſes largeſſes ne puiſſe pas ſuffire à leurs beſoins ; elle s'oublie & ſe refuſe tout elle-même, pour ne pas manquer à ſes enfans qu'elle voit dans l'indigence : loin d'exiger d'eux ſes droits avec rigueur, elle partage avec eux ſon néceſſaire ; auſſi elle voit tous les jours croître les fruits de ſon miniſtère avec ceux de la miſéricorde. *Plena miſericordiâ & fructibus bonis.*

Méditez ſans ceſſe ces caractères divins, mes chers Frères ; ne les perdez jamais de vûe dans l'exercice de votre miniſtère, afin que les fruits & les ſuccès publics de vos fonctions deviennent la gloire de l'Egliſe, l'édification de ce grand Diocèſe, les

monumens éternels de votre zèle dans vos Paroiſſes, & la conſolation du Paſteur principal que Dieu ſouffre depuis ſi long-tems à votre tête :

1. Tim. 4. 15. *Hæc meditare, in his eſto, ut profectus tuus manifeſtus ſit omnibus.*

SEIZIÉME DISCOURS.

De l'étude & de la ſcience néceſſaires aux Miniſtres.

HÉlas ! mes Frères, devrions-nous avoir beſoin de venir vous annoncer ici, comme M. le Promoteur vient de le faire avec tant de zèle, que l'étude & la ſcience ſont indiſpenſables aux Prêtres & aux Paſteurs ; que c'eſt par nous ſeuls que la Religion ſe conſerve & ſe perpétue parmi les peuples ; que c'eſt ſur nous ſeuls que l'Egliſe ſe repoſe de la conſervation du dépôt ; que c'eſt nous qu'elle établit pour empêcher que les erreurs ne gagnent, & n'altèrent la pureté de la doctrine ſainte ; que les maximes corrompues de la morale du monde, à force d'être univerſelles, ne prévalent ſur 1738.

celles de l'Evangile, & que les peuples ne redeviennent tels qu'ils étoient, c'eſt-à-dire, auſſi généralement corrompus, auſſi peu inſtruits des vérités du Chriſtianiſme, que lorſque ſaint Auſtremoine & les autres hommes Apoſtoliques vinrent ici la première fois les leur annoncer ?

Sans doute, mes Frères, vous avez prévenu ſur cette vérité tout ce qu'on a pu vous en dire de plus frappant : mais il en eſt de ce devoir comme de tous les autres, eſſentiels au ſaint miniſtère ; l'évidence ſeule ſemble rendre toutes les preuves dont on veut les autoriſer inutiles : parmi les devoirs des autres états, il ſe trouve quelquefois des conjonctures, des ſituations, des obſcurités qui peuvent adoucir la Loi, & donner lieu à des interprétations favorables ; mais les devoirs du ſaint miniſtère ſont tous évidens, inconteſtables, attachés eſſentiellement à la première notion du Sacerdoce, avoués & reconnus pour tels de ceux mêmes qui les tranſgreſſent. Cependant, permettez-moi de vous le faire remarquer ici ; c'eſt cette évidence même de nos devoirs avec

laquelle nous ſommes comme familiariſés, qui ne nous touche plus : ſur quelque obligation de notre état qu'on entreprenne de nous entretenir, on ne nous apprend rien de nouveau ; nous devinons tout ce qu'on va nous dire ; nous nous le diſons d'avance tranquillement à nous-mêmes, & nous l'écoutons enſuite avec la même inſenſibilité quand on nous l'annonce.

Ainſi vous ſaviez déja tout ce qu'on vient de vous expoſer ſur la néceſſité de l'étude & de la ſcience dans un Prêtre & dans un Paſteur : vous ſaviez que nous ſommes la lumière du monde, les yeux du corps de l'Egliſe, & que ſi cet œil eſt ténébreux, tout le reſte ne ſera plus que ténébres ; que l'Egliſe en nous impoſant les mains, nous a dit : allez & enſeignez : que nous ſommes ces arches de la nouvelle alliance, dépoſitaires de la Loi & de ſes préceptes, & qu'établis pour en inſtruire les autres, nous devons en être inſtruits nous-mêmes ; que des Prêtres & des Paſteurs ſans ſcience & ſans lumière, ſont des guides aveugles qui en con-

duiſent d'autres : & vont ſe précipiter avec eux dans le même gouffre ; & en un mot, qu'un Prêtre & un Paſteur ignorant n'a plus de droit de porter l'auguſte titre du Sacerdoce, & qu'il n'eſt plus que l'opprobre & le rebut de l'Egliſe & du monde même. Vous le ſavez déja, mes Frères ; & ce ſont là de ces vérités fondamentales dont vos premières années furent imbues dans ces pieuſes retraites : nous en fûmes d'abord touchés, pénétrés ; mais depuis, les retrouvant ſans ceſſe partout ſous nos yeux & dans les Livres ſaints & dans les prières mêmes dont l'Egliſe nous fait un devoir journalier, ces grandes vérités, pour être devenues trop familières, ſont devenues pour nous comme triviales : leur éclat toujours préſent n'a plus fait d'impreſſion ſur nous : elles n'ont plus été pour nous que comme ces objets familiers & de tous les jours qui n'arrêtent plus nos regards. Il en a été de même de tous nos autres devoirs les plus eſſentiels ; nous en avons été frappés la première fois qu'on nous les a montrés dans ces maiſons d'épreuve & de retraite ;

mais au ſortir d'ici, tout ce qui nous environne nous les répétant & nous les mettant ſans ceſſe ſous les yeux, l'éclat toujours préſent n'a plus ſervi qu'à nous endormir : la lumière de la vérité toujours préſente, toujours ſous nos yeux, a fait notre malheur & notre crime : ſemblables à ces Prêtres & à ces Lévites qui conduiſoient l'Arche d'Iſrael dans le déſert, la première fois qu'au ſortir de la Mer rouge, la colomne lumineuſe parut à la tête du camp, pour diriger leurs campemens & leur route, la nouvelle apparition de cette lumière les frappa pendant quelque tems d'une ſainte terreur, d'un nouveau reſpect pour les ordres de Moyſe & pour les devoirs de leur état : tout promettoit de leur part une fidélité perſévérante ; mais revoyant enſuite chaque jour cette lumière miraculeuſe, qui ne ceſſa point de leur apparoître dans le déſert, ce ne fut plus pour eux qu'un ſpectacle accoutumé, qui ne fit plus d'impreſſion : le reſpect pour Moyſe, le zèle pour les fonctions du Sacerdoce s'affoiblit ; & on les vit bientôt confondus avec les murmu-

rateurs & les adorateurs du Veau d'or, dégénérer la plupart de la ſainteté de leur miniſtère.

Voilà, mes Frères, l'hiſtoire de notre défection, & ſurtout de notre refroidiſſement pour l'étude : nous avons conſervé quelque tems un deſir ſincère d'avancer dans les connoiſſances indiſpenſables au ſuccès de nos fonctions ; mais inſenſiblement la pareſſe, la diſſipation, l'exemple de pluſieurs de nos confrères, a ralenti ce premier zèle : nous avons cru en ſavoir aſſés ; & loin de nous ſervir de nos foibles commencemens d'étude, pour acquérir les nouvelles lumières qui nous manquoient, nous avons laiſſé éteindre celles qui nous reſtoïent de nos premières études, & oublié le peu même que nous avions appris. Et plût-à-Dieu qu'une expérience de tous les jours n'autoriſât pas là-deſſus notre plainte ! Le Sacerdoce eſt pour la plupart le terme fatal de leurs études : on ne s'étoit propoſé que d'en ſavoir aſſés pour ſoutenir ces épreuves pénibles de doctrine & de capacité par où il faut paſſer pour être admis aux ſaints Ordres : eſt-on

revétu du ſaint & dernier caractère, on eſt charmé de n'avoir plus de compte à rendre aux hommes de ſon ignorance ou de ſa capacité; on ne compte pour rien celui qu'il faudra rendre devant le Tribunal de Jeſus-Chriſt, ni le déshonneur de l'Egliſe dont on n'a voulu que ſurprendre le conſentement, en ſe préſentant à la Prêtriſe: on en demeure là. Ainſi, le Sacerdoce devient le titre unique & univerſel qui autoriſe l'ignorance & la ceſſation de toute étude: mais c'eſt alors qu'entrant dans les fonctions du ſaint miniſtère, la ſcience & les lumières deviennent plus néceſſaires; mais on n'eſt Prêtre que pour ſervir l'Egliſe; mais le caractère ſaint ne donne pas les lumières, il les ſuppoſe, ou c'eſt un nouvel engagement pour les acquérir; mais vous poſez les armes de la milice ſainte, le bouclier de la foi & le glaive de la doctrine & de la parole, préciſément lorſque l'Egliſe vous fait entrer dans le combat: n'importe, le Sacerdoce qui devoit nous mettre ces armes ſaintes à la main, les en fait tomber, on n'a plus de goût pour l'étude; on

ne lit plus ; les Livres ſont devenus des meubles de rebut, ſouvent même on n'en a pas ; & c'eſt beaucoup quand le Presbytère de certains Paſteurs eſt décoré du moins de la préſence d'une ſeule Bible.

Ce n'eſt pas qu'on exige que l'étude devienne votre unique occupation, & qu'attachés ſans ceſſe ſur vos Livres, vous perdiez de vûe les beſoins de vos peuples : c'eſt uniquement pour leur être utile que vous devez vous inſtruire ; c'eſt pour leur rendre en public les richeſſes que vous amaſſez en ſecret. Ainſi, quand nous vous exhortons à l'étude, ce n'eſt pas à une étude qui vous rende inviſibles à vos Paroiſſiens ; mais qui leur rende votre préſence & vos ſoins plus utiles : ce n'eſt pas à une étude & à des recherches ſpéculatives & curieuſes, qui n'ont aucun rapport à leur ſalut ; vous conſumeriez mal-à-propos un tems qui n'eſt point à vous & que vous devez à votre peuple : on n'exige pas que vous vous propoſiez d'approfondir ce que les ſciences même eccléſiaſtiques ont de plus ſublime & de plus difficile ; ces talens

extraordinaires ſont réſervés à un petit nombre de génies rares que Dieu ſuſcite de ſiécle en ſiécle pour les oppoſer aux ennemis de la Foi, & diſſiper par leurs lumières les nuages que l'orgueil & la témérité de l'erreur entreprend de tems en tems de répandre ſur la pureté & l'ancienneté de ſa doctrine. Tous ne ſont pas Prophétes, & les dons de l'Eſprit-ſaint ne ſe communiquent pas à tous avec le même éclat & la même abondance ; mais tous doivent connoître Jeſus-Chriſt, & avoir acquis la ſcience de ſes Sacremens & de ſes Myſtères : nous devons tous être inſtruits de la ſainteté de ſes maximes & de ſes loix, les méditer ſans ceſſe, en faire, comme le Prophéte, notre nourriture & la plus douce occupation de notre vie, & y puiſer des lumières qui deviennent des remédes toujours ſous notre main, pour être appliqués aux beſoins & aux divers maux des Fidèles qui nous ſont confiés.

Hélas ! mes Frères, les Scribes & les Prêtres de la Loi, perſuadés que la connoiſſance de ſes préceptes & de ſes Ordonnances étoient inſépara-

bles du Sacerdoce, affectoient de porter attachés à leurs vétemens, & étaloient avec oſtentation leurs philactères qui n'étoient que des rouleaux amples de la Loi, dont ils bordoient le bas de leurs robbes : *Dilatant philacteria ſua, & magnificant fimbrias.* C'étoit à la vérité une affectation phariſaïque & ridicule ; mais ils nous apprenoient du moins qu'un Prêtre ne doit jamais marcher & paroître nulle part ſans porter avec lui la Loi, non pas attachée à ſes vétemens, mais gravée profondément dans ſon eſprit & dans ſon cœur. Dans le paganiſme même, les Prêtres des idoles n'avoient point d'autre occupation qu'une étude aſſidue des fables & des extravagances de leur mythologie: ils vivoient retirés dans l'obſcurité de leurs Temples, pour répondre aux peuples abuſés qui venoient les conſulter ſur leurs Myſtères impurs & inſenſés, avant de s'y faire initier. Et nous, mes Frères, établis pour nous inſtruire à fonds d'une Religion ſi ſublime & ſi divine, chargés de nous remplir ſans ceſſe d'une doctrine ſi ſage, ſi conſolante, que

Matth. 23. 5.

Jeſus-

Jeſus-Chriſt nous a dictée & apportée du ſein de ſon Père, nous ne ſentons aucun goût pour nous en inſtruire, pour la méditer & l'approfondir : nous regrettons les momens où nous ſommes quelquefois obligés de la conſulter : nous ne nous faiſons pas une honte d'en ignorer non-ſeulement les points les plus ſublimes & les plus difficiles, mais les plus eſſentiels à notre miniſtère : nous nous contentons d'une connoiſſance groſſière & ſuperficielle : nous n'entrons point par une application ſérieuſe dans l'eſprit & dans le fond de la doctrine ſainte dont nous ſommes les interprêtes ; comment pourrions-nous y faire entrer ceux dont l'inſtruction nous eſt confiée ? Auſſi, mes Frères, nos peuples connoiſſent-ils le fond de la Religion, l'eſprit du Chriſtianiſme, & les régles d'une piété intérieure & ſincère ? ils ne connoiſſent la plupart de la Religion que quelques pratiques extérieures, certaines dévotions populaires, plus utiles ſouvent au Paſteur, qu'au peuple même : mais pour le véritable eſprit de la Foi, de ſes myſtères &

de ſes devoirs intérieurs & eſſentiels, ils ne le connoiſſent pas; & comment le connoîtroient-ils, puiſque les Paſteurs obligés de les en inſtruire, n'ont jamais eu aucun ſoin de les étudier eux-mêmes?

Mais la plupart des Curés de campagne, dit-on, ſont pourvûs d'un revenu ſi modique, qu'ils ne ſont pas en état de ſe donner tous les Livres néceſſaires. Hélas! mes Frères, s'ils aimoient ces Livres, s'ils en étoient avides, s'ils ſentoient le beſoin qu'ils en ont, la modicité de leur revenu ſuffiroit bientôt pour ſe donner ce ſecours. Et d'ailleurs faut-il tant de Livres pour s'inſtruire des régles? ce n'eſt pas la multitude des Livres qu'on exige; les plus néceſſaires ſe réduiſent à peu: c'eſt le goût de l'étude; c'eſt le deſir de ſe rendre utile à ſa Paroiſſe; c'eſt de puiſer dans la prière des lumières que l'étude elle-même ne donne pas; c'eſt de goûter les vérités du ſalut, & de chercher tous les moyens d'avancer dans leur connoiſſance, pour les faire connoître & goûter à ſon peuple: en un mot, c'eſt une volonté ſincère de rem-

plir ſes devoirs : mais vous mettriez les Prêtres & les Paſteurs dont nous parlons, au milieu de tous les Livres ſur la doctrine ſainte qui ont été écrits depuis la naiſſance de l'Egliſe, qu'ils en ſeroient plus embarraſſés que curieux d'en lire un ſeul.

Mais tout le monde, dit-on encore, n'eſt pas né avec certains talens, ni avec beaucoup d'ouverture pour les ſciences. C'eſt pour cela même, vous qui nous tenez un pareil langage, que vous devez redoubler votre application, afin qu'un peu plus d'étude & de travail ſupplée au défaut des diſpoſitions, & à la facilité que la nature vous a refuſée. De plus, faut-il des talens ſi ſinguliers pour s'inſtruire des régles & des devoirs du ſaint miniſtère ? Enfin remplacez par une vie ſainte & occupée le défaut de ces talens que la nature vous a refuſés : vos exemples acheveront ce qui pourroit manquer à l'élévation de vos inſtructions & à la ſingularité de vos lumières : le ſerviteur le plus mal partagé, & qui n'avoit reçu que le moindre talent, eſt-il excuſé pour n'en avoir fait au-

cun uſage ? je le répéte, mes Frères, faut-il des talens ſi diſtingués aux yeux des hommes, pour gouverner ſaintement & utilement un pauvre peuple ? Hélas ! il faut l'aimer, & deſirer ſincèrement ſon ſalut ; il faut avoir pour lui un cœur de père & de Paſteur, touché de ſes misères, & encore plus de ſes vices ; il faut ſouhaiter ſans ceſſe que le régne de Dieu s'étende & s'accompliſſe, & que le ſang de Jeſus-Chriſt ne ſoit pas répandu en vain ſur le champ qu'il nous a confié. Qu'un Paſteur, mes Frères, eſt ſavant & éclairé, quand il eſt dans ces diſpoſitions ſi dignes du Sacerdoce ! & qu'un peuple eſt heureux d'avoir pour conducteur un Paſteur ſi ſimple, ſi humble, ſi peu habile en apparence ; mais ſi rempli de l'eſprit de Dieu ! Donnez-en ſouvent à votre Egliſe, ô mon Dieu, des Paſteurs de ce caractère.

Mais malheureuſement, mes Frères, parmi les Prêtres & les Paſteurs qui, pour juſtifier leur pareſſe & leur ignorance, nous alléguent ou le défaut de Livres, ou leur peu de

diſpoſition aux ſciences, non-ſeulement on ne trouve dans leur vie ni application, ni étude ; mais on n'y trouve encore ni piété, ni zèle pour leurs devoirs, ni amour de la prière & de la retraite, ni aucune de ces vertus paſtorales, plus utiles ſouvent à l'Egliſe, plus édifiantes, que la ſcience même qui enfle : l'ignorance, l'oiſiveté, la diſſipation, & l'oubli des devoirs vont toujours enſemble. Et en effet, mes Frères, je ſouffre de le dire ici ; mais dites-le vous-mêmes à ma place, vous qui le voyez tous les jours ; quelle vie ménent d'ordinaire ces Paſteurs ſans nulle étude, ignorans, oiſeux & déſœuvrés, au fond de leur campagne ? une vie auſſi baſſe, auſſi terreſtre, & preſque toujours moins innocente, que celle du peuple qu'ils gouvernent: peu touchés de faire fructifier le champ de Jeſus-Chriſt qu'ils laiſſent en friche, le ſoin de faire valoir les fonds temporels de leur bénéfice forment toute leur occupation : l'oiſiveté, l'avidité les jette bientôt dans des conteſtations & des procès avec leurs peuples, dont ils devroient être les

tuteurs & les pères, & au milieu desquels l'Eglise les avoit placés comme des Anges de paix. Dès que les soins temporels n'occupent plus leur oisiveté, aucun Livre, aucune étude ne les attachant à leur Presbytère, le séjour leur en devient insupportable : sans cesse errans, ou pour dissiper leur ennui, ou pour aller dissiper celui de quelques-uns de leurs confrères qui font profession de la même oisiveté qu'eux ; si quelque obstacle les retient dans leur Paroisse, ce n'est que pour y traîner leur inutilité de maison en maison, & se montrer trop souvent à leurs Paroissiens, pour pouvoir espérer de leur être jamais utiles. Quelle vie, mes Frères, pour un Prêtre qui tient la place de Jesus-Christ au milieu de son peuple, pour un dispensateur de ses Sacremens, de ses graces & de ses Mystères !

Voilà pourtant, mes Frères, la suite inévitable de l'oisiveté, & du défaut d'étude, dans un Prêtre & dans un Pasteur. De-là encore ces Conférences si sagement établies par nos Prédécesseurs dans ce grand Diocèse,

ſi religieuſement obſervées dans le reſte du Royaume ; ces ſaintes Aſſemblées ſi utiles pour entretenir une union ſacerdotale entre les Miniſtres, un ſaint concert pour s'animer mutuellement à la pratique uniforme des devoirs du ſaint miniſtère, & un ſecours pour en éclaircir les doutes & les difficultés ; ces Conférences que nous avons vû d'abord fréquentées avec tant de zèle, nous avons la douleur, ſur la fin de notre Epiſcopat, de les voir déſertes, & preſque tombées dans pluſieurs cantons de ce Diocèſe. D'où pourroit donc venir, mes Frères, une déſertion ſi peu édifiante & ſi douloureuſe pour nous ? N'en doutons pas : l'ignorance, l'oiſiveté & le défaut d'étude en ſont la principale raiſon pour ceux qui s'en abſentent ; peu capables la plupart d'aider de leurs lumières ces pieuſes ſociétés, & encore moins empreſſés de profiter des lumières de leurs confrères, ils auroient honte d'y aller faire montre de leur oiſiveté & de leur ignorance ; & ce qui devroit leur rendre ce ſecours plus néceſſaire, les en éloigne

& le leur rend odieux. Il s'en trouve même qui croyent en ſavoir aſſés, & n'avoir pas beſoin d'aller perdre leur tems à ces Aſſemblées : mais en ſavent-ils plus que ſaint Paul, qui élevé juſqu'au ciel où il avoit puiſé dans le ſein de Dieu des lumières & des ſecrets ineffables qu'il n'étoit pas permis à l'homme de révéler, ne dédaignoit pas cependant d'aller à Jéruſalem conférer avec Pierre, Jacques, & les autres Miniſtres, & de s'aider de leurs lumières, pour ſe conduire plus sûrement dans les fonctions du miniſtère, perſuadé que ce ſaint concert des Miniſtres pouvoit ſeul avancer l'œuvre de l'Evangile ? Et vous qui croyez en ſavoir aſſés pour vous paſſer de ces pieuſes Aſſemblées, ſeuls au fond de vos campagnes, ſans ſecours, vous vivez en sûreté dans une ſolitude farouche, au milieu des périls & des doutes dont toutes nos fonctions ſont ſans ceſſe environnées ; vous fuyez les ſecours que vous pourriez trouver, en vous réuniſſant avec vos confrères ; vous vous privez même des douceurs d'une ſociété ſainte & ſa-

cerdotale ; les liens de la doctrine & de la charité qui devroient vous unir, vous ſéparent ; vous faites une eſpéce de ſchiſme dans un Diocèſe où la miſéricorde de Jeſus-Chriſt a conſervé juſqu'ici la paix & l'union ; & vous encourez l'anathême que l'Apôtre prononce contre ceux qui ſe ſéparent eux-mêmes : *Qui ſegregant ſemetipſos.* *Judæ*, *v.* 19.

Je vous conjure donc, mes Frères, de lever ce ſcandale qui nous afflige : rendez à ce grand Diocèſe la gloire dont il a toujours joui par la pratique univerſelle d'une diſcipline ſi utile : ma carrière eſt déja bien avancée ; ne me la laiſſez pas finir avec le chagrin de voir un uſage ſi ſaint prêt à tomber ; épargnez cette douleur à ma vieilleſſe ; ranimez-la plutôt d'une joie nouvelle, en ranimant votre zèle pour vos devoirs, & en particulier pour les Conférences ordonnées : *Implete gaudium meum :* l'amour de l'étude ſe réveillera avec elles. Secondez donc, mes Frères, là-deſſus les deſirs d'un Paſteur qui vous a toujours aimé, qui

n'a jamais uſé qu'à regret de ſon autorité envers ſes frères, & qui par-là a lieu d'eſpérer que ſans employer des menaces, il ſuffira pour vous toucher, de ſes ſeules remontrances.

DIX-SEPTIÈME DISCOURS.

De l'obſervance des Statuts & des Ordonnances du Diocèſe.

SAns doute, mes Frères, les Ordonnances des premiers Paſteurs dans le gouvernement de leurs Diocèſes, ne ſont que vous rappeller les anciens Canons. Ce ne ſont pas des Loix nouvelles que nous vous impoſons ; ce ne ſont que les anciennes régles de diſcipline conſacrées de ſiécle en ſiécle par la déciſion de tant de Conciles ; & loin d'y ajoûter de nouvelles rigueurs, nous ſommes forcés d'en adoucir la ſévérité, pour nous accommoder au relâchement des mœurs publiques du Clergé : de ſorte que nos Ordonnances ſe propoſent plutôt de maintenir dans le ſaint miniſtère cette décence & cette régu- 1739.

larité extérieure qui prévient le ſcandale & le déſordre, que d'y rétablir cette rigidité de diſcipline, qui a annoncé pendant ſi long-tems le zèle & la ferveur : c'eſt ce qui m'engage à ajoûter encore quelques réflexions aux remontrances édifiantes que vient de nous faire M. le Promoteur, au ſujet de l'oubli & du non-uſage où la plupart de nos Ordonnances & de celles de nos Prédéceſſeurs, tombent inſenſiblement dans ce Diocèſe. Il ſe peut faire que la rareté des exemplaires de ces Ordonnances, & la difficulté qu'ont les nouveaux Curés d'en recouvrer, ait donné lieu à cet inconvenient ; car nous cherchons plus à vous excuſer, qu'à vous reprendre : mais enfin, afin que l'inobſervance n'ait plus d'excuſe, nous allons les raſſembler toutes, & les faire réimprimer dans un recueil ; & nous eſpérons que ce nouveau ſecours renouvellera & l'obſervance & l'amour des régles ſaintes de l'Egliſe, parmi ſes Miniſtres.

En effet, mes Frères, quel prétexte pourroit-il reſter encore après cela à ceux qui croiroient pouvoir ſe

diſpenſer de ſe conformer à la diſcipline preſcrite par ces Loix ſacrées ? Les regarderoient-ils comme de ces loix arbitraires & indifférentes, que chacun peut obſerver ou négliger à ſon gré ? l'illuſion ſeroit trop groſſière. Car, mes Frères, l'Egliſe, ce Royaume ſpirituel dont Jeſus-Chriſt eſt le Chef & le Roi éternel, n'auroit donc établi ſon gouvernement que ſur des loix vaines & inutiles, incapables d'y maintenir l'ordre, la sûreté, la décence que les loix humaines maintiennent depuis ſi long-tems dans les ſociétés civiles ? Quoi ! mes Frères, l'Egliſe n'auroit donc aſſemblé de ſiécle en ſiécle tant de Conciles vénérables, & formé tant de Canons de diſcipline ſur les mœurs des Clercs, que pour nous preſcrire des régles frivoles, & qui laiſſent à chacun de ſes Miniſtres la liberté de les mépriſer ? ces Canons ſi vénérables, ces monumens ſi précieux du zèle des âges les plus floriſſans du Chriſtianiſme, que chaque ſiécle a toujours reſpectés, que l'Egliſe conſerve comme ſon dépôt le plus cher & le plus ſacré, & qui font toute la sûreté & toute

la gloire de ſon gouvernement ; ne renfermeroient donc que des déciſions purériles, que des régles inutiles, peu dignes de la gravité de ces ſaintes aſſemblées qui nous les ont laiſſées ; de l'eſprit de Dieu qui y préſidoit ; du zèle & de la ſcience de tant de grands Evêques qui y aſſiſtoient, dont les noms & les ouvrages ſont encore aujourd'hui le canal le plus sûr & le plus reſpectable de la Tradition ? Eh ! qu'y a-t-il ſur la terre d'inviolable & de ſacré, ſi ces loix ſaintes ne le ſont pas ? & les peines mêmes, & les cenſures dont elles menacent les tranſgreſſeurs, peuvent-elles les laiſſer au rang des choſes arbitraires & indifférentes ?

Auſſi, mes Frères, tandis que ces régles ſaintes ont été religieuſement obſervées ; le monde lui-même, tout monde qu'il eſt, a reſpecté l'ordre, la paix, la piété, l'unanimité qui régnoit dans le ſaint miniſtère : l'Egliſe, comme une armée redoutable par ſa ſainteté, & toujours rangée dans un bel ordre, n'offroit rien au-dedans que d'édifiant à ſes enfans, & au-dehors que de reſpectable aux étrangers, &

de terrible à ſes ennemis : *Terribilis ut caſtrorum acies ordinata.* Mais dès Cant. 6. 3. que ces régles ſi ſaintes, toujours vivantes dans les ſaints Canons, & toujours rappellées ſous nos yeux par les Statuts & les Ordonnances des Evêques, ont été négligées, ou par l'infidélité des Miniſtres du ſecond ordre, ou par le peu de ſoin des premiers Paſteurs à les faire obſerver; toute la face de l'Egliſe en a paru peu à peu défigurée; & enfin l'ignorance, l'indécence, le déréglement avoient changé & infecté à un point le Clergé dans les deux derniers ſiécles, que des eſprits ſuperbes en prirent occaſion de ſe ſéparer du ſein de l'Egliſe, comme ſi les portes de l'enfer avoient prévalu contre elle, ou que Jeſus-Chriſt eût promis la perpétuité de la piété à chacun de ſes Miniſtres, comme il a promis celle de la vérité au ſaint miniſtère.

Ce n'eſt donc que l'oſervance unanime des ſaints Canons, & des anciennes Loix de l'Egliſe, renouvellées par nos Ordonnances, & par celles de nos Prédéceſſeurs, qui puiſſe conſerver au corps du Clergé cette bon-

ne odeur de Jeſus-Chriſt, qu'il doit répandre dans ce grand Diocèſe.

Mais l'uſage, dites-vous, a prévalu ; & la plupart de ces Ordonnances ne ſont plus obſervées. Et voilà préciſément, mes Frères, ce qui fait aujourd'hui le ſujet de notre douleur, de nos plaintes ; & permettez-moi d'ajouter, ce qui devroit le faire auſſi de votre confuſion. Quoi ! vous ne nous allégueriez pour vous juſtifier que la juſtice même des reproches que nous avons à vous faire ? L'uſage commun, dites-vous, ſemble en autoriſer l'inobſervance : mais des Miniſtres de Jeſus-Chriſt chargés d'inſtruire les peuples, peuvent-ils nous tenir un pareil langage ? Eh ! que répondrez-vous donc à ces mêmes peuples, quand pour juſtifier les abus infinis du monde contre leſquels vous vous élevez ſi fort dans la chaire, ils vous diront que l'exemple commun les autoriſe ; que l'uſage a prévalu ; & que les maximes de l'Evangile & les ordonnances de Jeſus-Chriſt oppoſées à ces abus, ne ſont preſque plus nulle part obſervées ? vous leur répondrez ſans doute, que

l'uſage ne ſauroit jamais preſcrire contre la loi ; que Jeſus-Chriſt ne nous a pas laiſſé les uſages, mais l'Evangile, pour notre régle ; & que malgré la corruption générale, il reſte encore des gens de bien répandus partout, qui ont appris de Jeſus-Chriſt, que la voie que ſuit le grand nombre eſt toujours cette voie ſpacieuſe de perdition qui conduit à la mort, pour qui l'exemple commun devient une raiſon même de ne pas s'y conformer, & qui regardent comme des crimes, les choſes autoriſées par la multitude. Et voilà, mes Frères, ce que vous devez vous répondre à vous-mêmes ; que l'abus, quelque commun qu'il ſoit, n'autoriſe jamais la tranſgreſſion de la régle ; & que malgré l'exemple de ceux de vos Confrères qui ne ſe font aucun ſcrupule de ne pas ſe conformer aux Statuts du Diocèſe, & aux loix de l'Egliſe, Dieu conſerve à ce Diocèſe, & vous y connoiſſez vous-même, des Miniſtres fidèles qui ſont notre gloire & notre conſolation, & qui regardent comme une apoſtaſie le mépris des régles ſaintes que l'autorité de

l'Egliſe a de tout tems impoſées au Sacerdoce.

Vous nous direz peut-être que vous en convenez ; mais que vous laiſſez cette grande exactitude à ces Miniſtres fervens, & qui ſe piquent d'une régularité plus rigide. Mais, mes Frères, de quoi donc doit ſe piquer un Prêtre, que d'être ſaint, régulier, & fidèle ? Y a-t il des dégrés différens de vocation au Sacerdoce ? En connoiſſez-vous dans le ſaint miniſtère, dont les uns ſoient appellés à une vie ſainte, édifiante, toute conſacrée au zèle, au travail, à la charité, aux bonnes œuvres, à l'amour des régles & des obligations de leur état ; & d'autres à une vie molle, ſenſuelle, indolente, & ennemie des régles qui la contraignent ? la diſtinction que vous mettrez entre les Miniſtres fidèles & vous, eſt l'arrêt terrible de votre condamnation ; & vous en faites votre excuſe ?

Mais d'ailleurs ces régles dont vous renvoyez l'obſervance à ceux qui ſe piquent d'une grande régularité, n'ont été faites que pour ceux qui, comme vous, ne s'en piquent pas.

Ce ne ſont pas les ſaints Prêtres qui ont obligé l'Egliſe à former tant de Canons de diſcipline, & à menacer de ſes cenſures ceux de ſes Miniſtres qui refuſeroient de ſe conformer à ces régles ſaintes : ça été uniquement pour corriger les abus qui commençoient à ſe gliſſer dans le Clergé, en prévenir de plus grands, & ramener les Prêtres peu fidèles à une conduite plus édifiante & plus convenable à la ſainteté de leur état. Hélas, mes Frères, ſi l'Egliſe n'avoit vû dans le miniſtère que des Prêtres ſaints & fervens, ſes Canons n'auroient été que des avis tendres & paternels pour régler leur zèle, & pour modérer leur ferveur : elle ne s'eſt donc cru obligée de faire des loix, que pour remédier à des abus, & en prévenir de plus grands : ſes réglemens ne regardent donc que ces Miniſtres peu fidèles à leur devoir, à qui ces précautions étoient néceſſaires, & non les Prêtres pour qui elles étoient inutiles : ce n'eſt donc pas pour eux que l'Egliſe a multiplié ſes Canons, & que nous les renouvellons par nos Ordonnances ; c'eſt pour

vous ſeuls, & pour ceux qui vous reſſemblent, & qui, comme vous, en renvoyent l'obſervance aux Miniſtres ſaints, & qui font profeſſion d'une régularité plus rigide : car la Loi, dit l'Apôtre, n'a pas été établie pour les Juſtes, mais pour ceux qui ne le ſont pas, & qui ne ſe piquent pas même de l'être : *Lex juſto non eſt poſita, ſed injuſtis.*

1. Tim. 1. 9.

Mais ces prétextes vagues & généraux que nous venons de combattre, ne ſont pas les plus à craindre ; ce ſont là de ces diſcours vulgaires que l'on tient, & dont on ſent ſoi-même l'injuſtice : ce qui paroît plus dangereux, ſont les prétextes perſonnels que chacun ſe fait pour ſe diſpenſer de quelqu'une de ces Ordonnances. Nous en avons publié ſur l'obligation où ſont les Curés, conformément aux ſaints Canons, d'inſtruire leurs peuples, de réſider dans leurs Paroiſſes, d'éviter un gain ſordide dans leurs fonctions : arrêtons-nous aujourd'hui à ces trois régles ; nous trouverons une autre fois l'occaſion de parler des autres. Or, mes Frères, qu'un Curé, malgré l'obligation rigoureuſe

que lui impoſe ſon titre de Paſteur d'inſtruire ſon peuple, ſe diſpenſe de ſes prônes, & laiſſe les années entières, ſa Paroiſſe ſans inſtructions; il nous répondra qu'il n'a aucun talent pour parler en public; & que ſoit timidité, ou faute de mémoire, il n'a jamais pu parvenir à y réuſſir. Mais, mon cher Frère, vous vous êtes ſenti du talent pour vous revétir du titre de Paſteur; & vous n'en ſentez point pour inſtruire votre troupeau? vous vous êtes donné pour Paſteur à votre peuple; & vous vous trouvez incapable de l'enſeigner? l'Egliſe a cru conſacrer vos lévres, pour être les dépoſitaires & les interprétes de la doctrine & de la vérité; & vous ne ſauriez les ouvrir, & loin de publier ſur les toits l'Evangile dont vous êtes le héraut & l'Apôtre, vous êtes un chien muet? ce n'eſt donc pas l'Egliſe qui vous a établi Paſteur; c'eſt donc vous-même qui vous êtes appellé; vous vous déclarez donc vous-même un intrus & un uſurpateur; & en ſouſcrivant nous-mêmes votre titre, ſans vous connoître, nous avons ſouſcrit au titre de votre ré-

probation, ſi vous vous obſtinez à le conſerver en vous trompant vous-même, comme vous avez trompé l'Egliſe en l'uſurpant.

Mais vous êtes né, dites-vous, avec une mémoire ingrate, & qui vous met hors d'état de parler en public. Mais le cœur eſt-il auſſi ingrat & auſſi rebelle que la mémoire ? le grave, le ſaint miniſtère de l'inſtruction dans un Paſteur, n'eſt pas un exercice ſec & puérile de la mémoire ; c'eſt le cœur, ce ſont les entrailles qui doivent parler. Ah ! mes chers Frères, ſi nous méditions les vérités de la Religion dans les Livres ſaints ; ſi nous les aimions, ſi nous nous en nourriſſions ; ſi nous en faiſions notre occupation la plus ordinaire & la plus délicieuſe, nous ne ſerions pas ſi fort en peine, quand nous ſerions obligés d'en entretenir notre peuple. On a bientôt appris à parler de ce qu'on aime : le cœur fournit bien plus abondamment que la mémoire, & a même un langage qu'elle ne connoît pas. Un ſaint Paſteur touché de Dieu & du ſalut des ames qui lui ſont confiées, trouve dans la vivacité de ſon zèle,

& dans l'abondance de ſon cœur, des expreſſions formées par l'Eprit-ſaint, Eſprit d'amour & de lumière, mille fois plus capables de toucher, de ramener les pécheurs, que toutes celles que peut fournir le travail & le vain artifice de l'éloquence humaine. Ne nous dites donc plus que vous ne ſentez point de talent : ce n'eſt pas celui d'un Orateur qu'on vous demande, c'eſt le talent d'un père : & de quel talent un père peut-il avoir beſoin pour parler à ſes enfans, que de ſa tendreſſe pour eux, & du deſir de leur être utile ? premier prétexte, le défaut de talent.

D'autres conviendront avec nous que l'inſtruction eſt ſans doute le devoir le plus indiſpenſable d'un Paſteur ; qu'à la vérité ils le rempliſſent rarement ; mais qu'une ſanté foible & languiſſante ne leur permet pas d'y être plus fidèles. Nous n'avons d'abord qu'à renvoyer ces prétendus infirmes à leur propre conſcience, & demander à la plupart d'entre eux : Pouvez-vous de bonne-foi alléguer à Dieu ce prétexte de défaut de ſanté, dont vous vous ſervez devant les

hommes ? & votre conſcience eſt-elle là deſſus bien d'accord avec vous-même ? l'infirmité dont vous vous couvrez, vous rend-elle inhabile à quelqu'autre choſe qu'à vos fonctions ? ne vous laiſſe-t-elle pas aſſés de force pour vaquer à vos intérêts temporels, à des affaires, à des mouvemens plus difficiles à ſoutenir pour la ſanté, que le travail d'une ſimple inſtruction ? que dirai-je ? à des plaiſirs peut-être, à des diſſipations, à des courſes toujours ſuivies d'excès & d'intempérance, & capables de ruiner la ſanté la plus robuſte ? êtes-vous malade dans quelqu'autre circonſtance que dans celle où il faut faire votre devoir ? & vous oſez nous alléguer après cela une foibleſſe de ſanté, capable de tout ſoutenir, hors la fidélité à vos obligations ? Ah ! ce n'eſt donc pas votre corps, c'eſt votre cœur qui eſt foible, languiſſant, & malade ; ce n'eſt pas la force, c'eſt la piété ſeule qui vous manque. Renouvellez-vous dans l'eſprit de votre vocation ; & votre force ſe renouvellera comme celle de l'aigle ; &, comme l'Apôtre, vous ne ſerez jamais

jamais plus fort, que lorſque vous paroîtrez plus foible : *Cùm infirmor tunc potens ſum.* Allez à la ſource du mal ; guériſſez la langueur de votre ame, & celle de votre corps diſparoîtra bientôt : croiſſez en foi, en charité, en zèle ; & vous croîtrez auſſi-tôt en ſanté : perdez le goût de vos aiſes, de vos plaiſirs, d'une vie inutile & pareſſeuſe ; & vous recouvrerez en même-tems celui de vos fonctions : aimez l'Egliſe qui vous a placé ſi honorablement au rang de ſes Miniſtres ; & vous ne trouverez de plaiſir qu'à vous ſacrifier à ſon ſaint miniſtère : ſoyez un bon Paſteur ; & vous vous eſtimerez heureux de donner vos ſoins & votre vie pour vos brebis ; & loin de prétexter de fauſſes infirmités pour vous diſpenſer de les ſecourir, celles-mêmes qui ſeront réelles ne pourront arrêter votre zèle : vous prendrez de votre foibleſſe même de nouvelles forces ; & la charité paſtorale vous fera une ſainte illuſion : *Fortis eſt ut mors dilectio ;* comme l'indifférence & la pareſſe vous en font aujourd'hui une très-criminelle : ſecond prétexte, le défaut de ſanté.

2. Cor. 12. 10.

Cant. 8. 6.

Mais enfin, & c'eſt encore ici un nouveau prétexte, & une troiſiéme ſorte de Curés; il y a ſi long-tems, diſent-ils, qu'ils prônent, qu'ils inſtruiſent exactement leur peuple; n'eſt-il pas juſte à un certain âge de ſe donner un peu de relâche? J'en conviens, mes Frères; & rien n'eſt plus reſpectable que le repos d'un ancien Paſteur que l'âge & ſes longs travaux ont mis hors d'état de continuer ſes fonctions. Mais ce ſont ces Paſteurs fidèles & vénérables eux-mêmes, qui ſeuls refuſent de ſe repoſer: nous avons beau leur offrir un azile & un lieu de repos, & les exhorter de ménager une caducité ſi chère & ſi précieuſe à l'Egliſe; ils ſont ſourds à nos remontrances: leurs forces ſemblent ſe renouveller avec leurs années; & plus ils vieilliſſent, comme le Prophète, plus ils ſentent redoubler leur tendreſſe paternelle pour leur cher troupeau qu'ils enfantent depuis tant d'années à Jeſus-Chriſt, & qu'ils ne peuvent ſe réſoudre d'abandonner: *Et ſenectus mea in miſericordia uberi.*

Pſ. 91. 11.

Tandis que tant d'autres, après

quelques années de travail, & encore preſque à la force de l'âge, ſe laſſent, ſe reburtent, regardent derrière eux, ne font plus que ſe traîner dans la carrière, ſe dégoûtent de leurs fonctions, croyent en avoir déja trop fait, ſemblent, comme ces ouvriers injuſtes de l'Evangile, vouloir compter avec le Père de famille, & exiger à la rigueur leur ſalaire, comme s'ils avoient porté le poids du jour & de la chaleur; & perdent dans le dégoût & dans l'indolence, non-ſeulement tout le fruit de leurs travaux paſſés, mais encore celui que les ſoins dont ils ſont encore capables, & que leur expérience rendroit plus utiles, pourroit leur promettre.

En vain on ſe flatteroit que la Paroiſſe qu'on inſtruit depuis ſi longtems avec exactitude, ne ſauroit ſouffrir faute d'inſtruction; que les devoirs & les myſtères de la Religion n'y ſont ignorés de perſonne, & qu'on n'a plus rien de nouveau à leur apprendre. Mais les lumières qui ont montré la vérité aux pécheurs ne s'effacent-elles jamais de leur eſ-

prit & de leur cœur ? les paſſions toujours naiſſantes, n'y forment-elles pas ſans ceſſe de nouvelles ténébres qu'il ne faut pas ſe laſſer de diſſiper ? les foibles que les vérités entendues n'ont fait qu'ébranler, n'ont-ils pas beſoin d'une nouvelle lumière qui les détermine ? ceux qui après quelques démarches de converſion ſont retournés à leur vomiſſement, ne faut-il pas leur tendre encore une main charitable pour les relever de leur chûte ? les endurcis qui juſques-là ont réſiſté aux vérités annoncées, faut-il les abandonner à leur endurciſſement, ſe croire quitte de tout à leur égard, & les laiſſer périr tranquillement ? les ames lâches n'ont-elles pas beſoin d'être animées & fortifiées au milieu des tentations du dehors & du dedans; les juſtes, d'être affermis contre les accidens fâcheux de la vie humaine, & les difficultés mêmes de la vertu ? Vous croyez que tout eſt fait; & tout vous reſte encore à faire : votre peuple n'eſt-il plus votre peuple, depuis que vous lui avez conſacré quelques années de travail ? n'êtes-vous plus vous même Paſteur,

depuis que vous en avez rempli quelque tems les fonctions ? c'eſt parce que vous avez ſemé & cultivé longtems, que vous êtes moins excuſables de vous rebuter & d'interrompre votre travail, lorſque vous êtes à la veille de recueillir le fruit de vos peines. Vous commencez à négliger votre Paroiſſe dans le tems préciſément où la connoiſſance qu'une longue expérience vous a donnée des beſoins de votre peuple, pourroit lui rendre vos ſoins plus utiles ; dans un tems où votre autorité plus affermie, la confiance & la docilité de vos peuples mieux établie, pourroit vous autoriſer à établir dans votre Paroiſſe, certains biens eſſentiels ; à corriger certains abus invétérés ; en un mot, à entreprendre mille choſes utiles auſquelles un commençant n'oſeroit pas même penſer. Non, mes Frères, un Paſteur encore en état de travailler, peut-il croire avoir acquis par ſes travaux, le privilége de croupir déſormais dans une indigne pareſſe ? les beſoins journaliers de ſon peuple, ne reclament-ils pas contre ſon indolence & ſes dégoûts ? ſes obligations

s'en forme ſur le devoir de la réſidence, auſſi indiſpenſable que celui de l'inſtruction.

Je ne parle pas de ces abſences fréquentes & preſque journalières, qui n'ont pour but que l'amuſement, la diſſipation, la crapule, dans leſquelles un Paſteur oiſeux, dégoûté de ſes devoirs, cherche à remplir le vuide d'une vie inutile par l'agitation éternelle d'une vie errante & tumultueuſe, toujours accompagnée d'un oubli criminel de tous ſes devoirs ; un ſcandale perpétuel pour une Paroiſſe, témoin des courſes continuelles de ſon Curé ; & d'un exemple contagieux pour tout ſon voiſinage, où il va troubler la ſolitude de ſes Confrères, & les engager de venir à leur tour troubler la ſienne ; de ſorte que dans certains cantons, les chemins ſont plus fréquentés par les Curés, que les Paroiſſes elles-mêmes.

Et quand je dis que je ne parle pas d'un abus ſi déplorable, c'eſt parce qu'aucun prétexte, ni de délaſſement néceſſaire, ni d'honnête ſociété ne peut l'excuſer. Car d'ailleurs, c'eſt un abus & un ſcandale d'autant plus digne de

nos larmes, qu'on ne ſauroit ſe le juſtifier à ſoi-même. Je n'ajoûte pas qu'un Curé n'eſt en ſûreté contre ſa foibleſſe, qu'au milieu de ſon peuple : c'eſt-là comme le rampart le plus sûr de ſa fragilité ; c'eſt-là que Dieu le trouvant à ſa place, le protége, l'aſſiſte contre toutes les attaques que lui livrent ſes propres paſſions. Mais dès qu'il s'éloigne de ces lieux de sûreté ; que la pareſſe, la diſſipation, l'amour du plaiſir, le dégoût de ſes devoirs l'appellent ailleurs, Dieu ne le connoît plus ; il le laiſſe tout ſeul entre les mains de ſa propre foibleſſe. Et de-là, mes Frères, vous le ſavez, tant d'excès d'intempérance : de-là, la modeſtie & la décence même oubliée dans les diſcours au milieu des joies indécentes d'une table ; de-là, un Miniſtre de Jeſus-Chriſt, dont la langue eſt conſacrée tous les jours par les paroles ſaintes qu'il n'eſt pas permis aux Anges de prononcer, & par la participation des myſtères adorables, ſe fait un honneur ſouvent d'être moins réſervé & plus licentieux dans le langage qu'un homme même du monde : de-là, enfin, tant

de chûtes encore plus triſtes, & tout ce qui éteint l'eſprit du Sacerdoce dans de jeunes Curés, dont les commencemens nous avoient promis plus de conſolation & plus d'édification à ce Diocèſe.

Vous nous direz peut-être que ce n'eſt ni le goût du plaiſir, ni le dégoût de vos fonctions, qui vous obligent de vous abſenter ſi ſouvent de votre Paroiſſe; que c'eſt uniquement pour ſoutenir les droits de l'Égliſe & ceux de votre Cure, & vous défendre contre des procès injuſtes que vos paroiſſiens mêmes vous ſuſcitent.

Je pourrois d'abord, avant de répondre à un prétexte auſſi triſte pour un Curé, que malheureux pour ſon peuple; je pourrois, dis-je, examiner, d'abord ſi vous n'êtes pas vous-même l'aggreſſeur; ſi une cupidité baſſe & inſatiable, ſi un caractère contentieux ſi éloigné de l'eſprit d'un miniſtère de paix & de charité, ne vous groſſit point des droits chimériques ignorés par vos prédéceſſeurs, & qui n'ont de réalité que dans votre malheureux goût pour la chicane, & dans le deſir d'augmenter votre bien & vos aiſes.

Je n'examine pas encore ſi votre dureté à exiger d'un pauvre peuple vos droits avec une rigueur barbare, ne l'a pas porté à vous refuſer ce qu'il n'avoit accordé à votre prédéceſſeur que par reſpect pour ſa piété & ſon déſintéreſſement, & par reconnoiſſance pour ſon zèle, & ſon application infatigable à leurs beſoins.

Mais quand ces réflexions ne vous condamneroient pas d'avance, je me contente de vous demander : la privation de ces droits légers que vous pourſuivez avec tant d'acharnement, ſous prétexte de défendre les droits de l'Egliſe, forment-ils un inconvénient plus affligeant pour elle, que l'abandon où vos abſences laiſſent votre peuple, ſans ſecours & ſans inſtructions, ſans compter même l'eſprit de haine, de révolte, & de mépris, que vos chicanes lui inſpirent contre vous, & qui vous mettent hors d'état de lui rendre jamais votre miniſtère utile ? Comparez ces deux inconvéniens : & voyez s'il eſt plus avantageux aux droits de l'Egliſe que vos revenus augmentent un peu : qu'il ne lui eſt douloureux, que tout

un pauvre peuple racheté du ſang de Jeſus-Chriſt ſoit abandonné & périſſe. Ah ! mes Frères, les droits les plus chers d'un véritable Paſteur doivent être ceux qui lui facilitent le ſuccès de ſes fonctions. Il a beau couvrir ſon avarice ſous le prétexte de l'obligation où il eſt de défendre les droits de l'Egliſe : les droits les plus précieux de l'Egliſe ſont, que les Fidèles qu'elle a enfantés à Jeſus-Chriſt, ſoient inſtruits des vérités du ſalut ; qu'en les pratiquant, ils parviennent à l'héritage céleſte que ſon Epoux leur a acquis ; que le corps de ſes Elus s'achéve & s'accompliſſe, & arrive à cette plénitude qui doit l'unir éternellement à Jeſus-Chriſt ſon chef divin. Voilà l'unique fin de ſes prières, de ſes Sacremens, de ſes fonctions, de ſon culte, & de tous ſes droits les plus ſacrés : tout ce qui ne conduit pas à cette fin unique & ſublime de ſon établiſſement ſur la terre ; encore plus tout ce qui le retarde, le recule, ou y met un obſtacle eſſentiel, non-ſeulement elle n'en eſt pas jalouſe, & ne le regarde pas comme ſes droits, mais elle le déteſte comme ſa honte & ſon opprobre.

Et ne nous dites pas que vous ne vous trouvez pas dans ce cas odieux ; que vous n'avez rien à démêler avec vos Paroiſſiens ; & que ſi vous ne réſidez pas auſſi aſſidument que vous le devriez dans vos Paroiſſes, c'eſt que vous êtes chargé de niéces & de neveux orphelins, qui tomberoient dans la mendicité par les mauvaiſes chicanes qu'on leur fait, ſi vous ne vous mettiez à la tête de leurs affaires ; ſecond prétexte contre le devoir de la réſidence.

Je pourrois d'abord avant d'y répondre, examiner ſi dans ces abſences que vous ſuppoſez ſi eſſentielles à la fortune de vos proches, il n'y entre pas plus de goût pour le mouvement & la diſſipation ; plus de dégoût pour l'ennui de la réſidence & l'aſſiduité pénible des fonctions ; plus d'oſtentation à vous rendre néceſſaires, & à faire valoir votre crédit ou vos talens ; peut-être auſſi plus d'attention à vos intérêts particuliers, que de néceſſité à ſoutenir ceux de vos proches. On transforme ſi aiſément en devoir les démarches de notre goût, quand elles ſemblent nous

diſpenſer de nos devoirs réels & toujours onéreux & triſtes : mais quand vous n'en ſeriez pas là, & que vos proches auroient beſoin de votre ſecours ; vous croiriez-vous diſpenſés pour cela de ceux que vous devez à votre Paroiſſe ? Vos proches dites-vous, tomberoient dans la mendicité ſi vous ne vous mettiez à la tête de leurs affaires ; mais ſi vos abſences font tomber votre peuple dans le déſordre & dans l'ignorance, vous croirez-vous bien excuſé devant Dieu ?

La réſidence d'un Curé dans ſa Paroiſſe, c'eſt un devoir inſéparable de ſon titre : ainſi ſi les ſoins que vous croyez devoir à vos proches ne peuvent pas s'allier avec ceux que vous devez à votre Paroiſſe, il faut opter, & ou renoncer à un titre ſacré dont vous ne pouvez remplir les fonctions, ou renoncer à des ſoins qui vous rendent ces fonctions impraticables. Ce n'eſt pas ici un conſeil & une maxime de perfection ; c'eſt un précepte rigoureux, & la morale la plus indulgente d'aucun auteur, n'a jamais entrepris de l'adoucir par une déciſion même équivoque ; c'eſt la doctrine

invariable de l'Egliſe. Vous ſavez que ſaint Cyprien, ce Père ſi doux & ſi indulgent, dépoſa du Sacerdoce un Prêtre qui avoit accepté la tutelle de ſes neveux, & qu'une tendreſſe trop humaine pour ſes proches, avoit arraché du repos & des fonctions ſaintes du Sanctuaire, pour le rengager dans les ſoins tumultueux & profanes du ſiécle. L'Egliſe en vous établiſſant Paſteur d'un troupeau, vous a ordonné de lui conſacrer tous vos ſoins & de ne le pas perdre de vûe : elle ne vous a permis de vivre de l'autel, qu'en ſervant l'autel : elle regarde comme un crime de faire ſervir des biens qui ne ſont que le prix & la récompenſe de vos fonctions ; de les faire, dis-je, ſervir à des ſoins & à des conteſtations pour vos proches, qui vous détournent de vos fonctions mêmes. Le ſalut de votre peuple eſt bien plus cher à l'Egliſe, que la fortune de vos proches : on ne vous rendra pas reſponſables du dérangement de leurs affaires ; mais on vous demandera un compte rigoureux & terrible de celui de votre Paroiſſe : des parens que la Providence laiſſe dans

la pauvreté, ne changeront rien à votre deſtinée éternelle; mais un peuple dont vous êtes chargé, laiſſé par votre négligence pauvre & dépourvû de tous les biens de la foi & de tous ſecours ſpirituels, criera éternellement vengeance contre vous; en un mot, vos devoirs ſont tous décidés par votre titre. Auſſi quand l'Apôtre défend à celui qui s'eſt enrôlé dans la milice ſainte du miniſtère, de s'immiſcer dans les ſoins tumultueux du ſiécle; ce n'eſt pas un ſimple avis qu'il nous donne, c'eſt un précepte qu'il nous preſcrit. Nos proches ſont devenus des étrangers pour nous, dès que l'Egliſe, en nous retirant du ſiécle, en nous conſacrant à ſon ſervice par l'onction ſacerdotale, & en nous établiſſant Paſteurs, nous a donné de nouveaux enfans & une nouvelle famille : un Paſteur, un Prêtre ſelon l'ordre de Melchiſédech, comme nous en avertit le même Apôtre, n'a plus de généalogie; il n'a plus ſelon la chair ni père ni mère, ni frère ni neveux : *Sine patre, ſine matre, ſine genealogiâ.*; c'eſt un homme tout céleſte, tout ſpirituel, & tous les liens. *Hebr. 7. 3.*

qui l'attachent, ne ſont plus que des liens ſpirituels & céleſtes. Auſſi quand on vint avertir Jeſus-Chriſt, occupé à inſtruire les peuples & aux autres fonctions de ſa miſſion divine, que ſa Mère & ſes frères l'attendoient & avoient beſoin de la conſolation de ſa préſence : *Nuntiatum eſt illi, Mater tua & fratres tui ſtant foris, volentes te videre :* Il répond que les peuples que ſon Père l'a chargé d'inſtruire, ſont ſa Mère & ſes frères : *Qui reſpondens dixit ad eos : Mater mea & fratres mei hi ſunt qui verbum Dei audiunt & faciunt.*

Luc. 8. 20.

Ibid. 21.

Voilà, mes Frères, notre parenté la plus intime & la plus indiſſoluble ; les peuples dont Dieu nous a chargés, & à qui il nous a donnés pour Paſteur. C'eſt la chair & le ſang qui nous a donné nos proches ; & nous leur devons, à la bonne heure, des conſeils & des ſecours charitables, compatibles avec nos fonctions : la grace du Sacerdoce n'éteint pas les ſentimens de la nature ; elle les régle & les ſanctifie. Mais c'eſt l'Egliſe ; c'eſt Dieu même qui vous a donné le peuple de votre Paroiſſe : ce ſont les enfans dont

il vous a établi le père ; c'eſt à eux que vous vous devez tout entier : vous n'êtes plus libres ; vous n'êtes plus à vous, dit l'Apôtre : *Non eſtis veſtri ;* vous ne pouvez pas diſpoſer à votre gré de votre tems, de vos ſoins, de vos talens : loin qu'il vous ſoit même permis de les partager ; vous n'en ſauriez jamais avoir aſſés pour remplir toute l'immenſité des devoirs ſublimes du miniſtère ; & quelle que puiſſe être la meſure des talens & des autres dons que vous poſſédez, tout appartient à l'Egliſe, & au peuple à qui elle vous a attaché : elle ſeule peut rompre ce lien ſacré, & vous lier à d'autres miniſtères ; mais tandis qu'il ſubſiſte, c'eſt une ſervitude qui ne vous laiſſe plus le maître de vous-même. Le titre qui vous éléve ſur vos peuples, vous aſſujettit à eux ; en devenant leur Miniſtre & leur Paſteur, vous êtes devenu l'eſclave & le ſerviteur de tous ; tous ont droit ſur votre tems, ſur vos ſoins & ſur vos talens : ils ſont à eux ; c'eſt leur bien propre ; ce n'eſt plus le vôtre : c'eſt un vol & une injuſtice que vous leur faites, en l'em-

ployant ailleurs ; & ou il faut renoncer au titre dont vous êtes revêtu, ou à tout ce qui eſt incompatible avec les ſoins qu'il exige.

La véritable ſource de ces abus & de ces prétextes, eſt que la plupart en prenant poſſeſſion d'une Cure, loin de regarder ce nouvel état comme un nouveau joug & une véritable ſervitude ; le ragardent comme un état fixe, indépendant, où ils vont commencer à être maitres d'eux-mêmes, & à ſortir d'une ſituation changeante, incertaine, ſubordonnée, jamais sûre, toujours dépendante, ou du caprice de ceux que nous aidons dans le miniſtère, ou des vûes de ceux qui gouvernent. Les avantages de ce nouvel état fixent d'abord toute notre attention : les devoirs, les travaux, les aſſujettiſſemens, les peines nous occupent peu, & par-conſéquent nous effrayent encore moins : il ſemble que nous n'allons devenir Paſteurs que pour nous-mêmes, pour jouir d'un revenu aſſuré & d'une place ſtable : tout le reſte qui peut concerner la multitude, la difficulté, & le péril de nos nouveaux

devoirs ; en un mot, tout ce qui regarde le ſalut du peuple dont nous allons nous charger, c'eſt-à-dire, le ſeul objet eſſentiel, n'eſt pour nous qu'un acceſſoire dont il n'eſt pas même queſtion. Mais ce qui nous regarde, nos aiſes, notre liberté, notre indépendance ; voilà l'eſſentiel qui nous touche, qui nous occupe ; voilà comme nous regardons le miniſtère le plus formidable dont un Prêtre puiſſe être chargé ſur la terre ; & voilà pourquoi les mêmes vûes humaines qui ont ſouillé notre vocation & notre entrée dans ce ſaint miniſtère, en ſouillent enſuite toute la carrière : les plus légères difficultés, nous les regardons comme des raiſons plus que ſuffiſantes pour nous diſpenſer des devoirs les plus eſſentiels attachés à notre place, & auſquels nous n'avons pas même fait attention en y entrant. Comme nous ne l'avons enviſagé que par rapport à nous, & à nos avantages ; tout ce qui nous gêne, nous incommode, trouble notre repos, s'oppoſe à nos goûts, à nos intérêts, à nos vûes, l'emporte toujours ſur tout le reſte : & de-là tant

de prétextes frivoles que ſe font tous les jours tant de Curés pour ſe diſpenſer des devoirs de l'inſtruction, de la réſidence dans leur Paroiſſe, & du déſintéreſſement dans l'exercice de leurs fonctions.

C'étoit le dernier abus que je m'étois propoſé de combattre, ſi les autres ne m'avoient mené trop loin; mais je ne puis me diſpenſer d'en dire un mot en finiſſant, & de vous rappeller mon Réglement ſur l'honoraire des Paſteurs dans leurs fonctions. Oui, mes Frères, cette Ordonnance ſi peu honorable au ſaint miniſtère, & que le déſitéreſſement ſi recommandé aux Paſteurs, auroit dû m'épargner le chagrin de publier : cette Ordonnance publiée, moins pour preſcrire aux Fidèles ce qu'ils doivent à leurs Paſteurs; que pour mettre des bornes à l'avarice & à la dureté des Paſteurs envers les Fidèles; moins pour apprendre aux peuples, qu'ils ne doivent pas refuſer des bénédictions temporelles à ceux qui leur en diſpenſent de ſpirituelles, que pour apprendre aux diſpenſateurs des choſes ſaintes à les diſpenſer ſaintement, &

non par le motif indigne d'un gain honteux : cette Ordonnance que je voudrois pouvoir effacer du nombre de celles que j'ai publiées, parce-qu'elle rappellera toujours la ſordidité & la baſſe avarice des Miniſtres, l'oppreſſion & les juſtes plaintes des peuples qui en ont été l'occaſion ; je ſuis pourtant encore forcé malgré moi d'en parler, & d'en perpétuer même le ſouvenir, en la diſtinguant des autres par les peines plus ſévères dont il faudra punir les tranſgreſſeurs.

Oui, mes Frères, c'eſt avec toute la triſteſſe & l'amertume de mon cœur, que j'apprends qu'il ſe trouve encore dans ce Diocèſe des Curés aſſés mercénaires, aſſés peu touchés de la ſublimité de leurs fonctions, de la misère de leur peuple, & de leur caractère auguſte & tendre de père & de Paſteur, pour oſer franchir les barrières ſages, mais honteuſes pour eux, que nous avons cru devoir mettre par notre Ordonnance, à l'excès de leur avarice & de leur indigne dureté. Loin d'être honteux d'une loi qui les deshonore, & de la faire ou-

blier par une nouvelle conduite paternelle & désintéressée, ils forcent eux-mêmes en la violant, leurs pauvres peuples à la leur remettre sans cesse devant les yeux; à la reclamer comme leur sauvegarde, & à la porter même devant les Tribunaux laïques pour se mettre à couvert des entreprises de l'avarice infâme, & de la tyrannie de leurs Pasteurs. Quel opprobre pour le saint ministère! quel scandale pour la Religion, & pour la foi toujours chancelante des peuples! Mais que pourrions-nous dire ici à des Prêtres si dignes de tous les anathêmes de l'Eglise, si parmi ceux qui m'écoutent, il s'en trouvoit qui fussent coupables de cette infamie? leur rappeller les régles saintes de l'Eglise, sur le désintéressement & la charité ordonnée à ses Ministres? sur la sainteté de nos fonctions, & le don ineſtimable de Dieu, qui ne se vend & ne s'achette pas à prix d'argent! sur le prix du sang de Jesus-Christ, ce gage précieux de son amour, dont nous ne sommes que les dispensateurs honorables, & non, comme Judas, les vendeurs exécrables & perfides?

Mais comment ſeroient-ils ſenſibles à ces grandes vérités de la foi, eux qui ne ſont pas même ſuſceptibles des ſentimens les plus communs de l'humanité, de la pudeur, & de la bienſéance ? ce ne ſont pas même des hommes ; comment en pourroit-on faire des Miniſtres de Jeſus-Chriſt ? la nature elle même a perdu ſes droits dans leur cœur : comment les ſentimens ſublimes de la Religion & du Sacerdoce y pourroient-ils conſerver les leurs ? Je ſens la dureté de ces expreſſions ; mais elles ne rendent pas encore toute l'indignation que mérite un ſcandale qui couvre d'opprobre la gloire du Sanctuaire, & qui fait du Temple de Dieu l'infâme retraite des voleurs, & des vendeurs des choſes ſaintes.

L'unique reſſource pour empêcher que ce mal honteux n'infecte le Diocèſe, eſt que vous, mes Frères, qui en partagez la douleur avec nous & avec l'Egliſe ; vous qui honorez votre miniſtère au milieu des peuples dont le ſoin vous eſt confié ; qui êtes notre gloire, notre conſolation, & dans vos Paroiſſes les dignes coopé-

rateurs de notre Epiſcopat ; vous manifeſtiez au dehors toute l'horreur que vous cauſe un ſcandale ſi honteux au ſaint miniſtère ; vous dépoſiez tout ménagement, toute tolérance, tout reſpect humain envers ceux de vos Confrères que vous connoiſſez flétris d'une tache ſi hideuſe. Ne gardez aucune meſure de ſociété avec des Prêtres qui n'en gardent aucune avec vous, non-ſeulement du Sacerdoce, mais même d'humanité & de Chriſtianiſme : ce ne ſont pas là vos frères ; ce ſont des ennemis & des étrangers, qui ſont entrés dans l'héritage pour le diſſiper, l'avilir & le perdre. Après les avoir charitablement avertis, s'ils perſiſtent dans leur infamie, publiez-la vous-mêmes ; déteſtez-la hautement ; ſollicitez contre ces mercénaires notre juſte indignation : qu'un ſilence de timidité, qu'une diſſimulation de fauſſe prudence ne vous rende pas, en nous cachant ce déſordre, participans vous-mêmes d'un ſcandale ſi ignominieux à l'Egliſe, dont la gloire vous eſt ſolidairement confiée : que votre indignation publique contre ces indignes Confrères,

votre

votre ſéparation déclarée de toute ſociété avec eux, annonce aux peuples l'horreur qu'a l'Egliſe de ces mépriſables mercénaires : *Si is qui frater nominatur, eſt aut avarus aut rapax, cum ejuſmodi nec cibum ſumere.* 1 Cor. 5. 11. Uniſſez-vous à notre zèle : c'eſt-là un de ces ſcandales où les Anges de l'Egliſe ne doivent pas attendre le tems de la moiſſon pour l'arracher ; & le Diocèſe en ſeroit bientôt purgé, ſi le zèle des bons Curés venoit à notre ſecours, & ſi par un ſoulévement public & digne de la fermeté ſacerdotale contre un abus ſi monſtrueux, ils couvroient ceux qu'ils en connoiſſent coupables, de la même confuſion & du même opprobre, dont leur infâme avarice ne ceſſe de couvrir l'Egliſe.

DIX-HUITIÉME
DISCOURS.

De la néceſſité de la Prière.

1740. LA fidélité à la prière, que M. le Promoteur vient de vous recommander avec tant de zèle, n'eſt pas, mes Frères, une de ces obligations qui ſont particulières à la ſainteté de notre état. C'eſt le devoir le plus eſſentiel du Chriſtianiſme : tout Chrétien doit être un homme de prière ; ſes vûes, ſes deſirs, ſes eſpérances, ſes affections, ſa converſation même, comme s'exprime l'Apôtre, tout eſt pour lui dans le Ciel ; tout Chrétien eſt un citoyen du ſiécle à venir, & étranger ; tous les objets extérieurs qui l'environnent ici-bas, ne doivent être pour lui que des liens & des obſtacles qui retardant ſa courſe & ſon exil, doivent enflammer ſes deſirs

vers ſa patrie ; toutes les ſéductions que le monde lui offre, tous les combats ſecrets que les paſſions lui livrent ſans ceſſe, & où il fait preſque chaque jour de triſtes expériences de ſa fragilité, tout cela doit l'avertir de lever continuellement les yeux au ciel ; y faire monter ſes gémiſſemens & ſes prières, & s'adreſſer en ſecret & en tous lieux, au témoin fidèle & inviſible qui eſt dans le ciel, de ſes dangers & de ſes peines, & au ſeul protecteur dont il attend ſa conſolation & ſa force. Tout Chrétien eſt donc un homme de prière ; & un Chrétien qui ne prie pas, eſt un homme ſans Dieu, ſans culte, ſans religion, ſans eſpérance : & cette vérité ſi inconteſtable établie, quelles inſtructions ne devons-nous pas à nos peuples pour leur inſpirer l'amour & l'uſage de la prière ?

Mais, mes Frères, ſi la prière eſt l'ame du Chriſtianiſme ; ſi toute la Religion n'eſt proprement qu'un hommage d'amour que nous rendons à Dieu pour publier ſes bienfaits & ſes grandeurs, ou pour ſolliciter ſon ſecours & ſes miſéricordes ; ſi toutes

les pratiques extérieures du culte ne ſont que les ſecours & les facilités de la prière ; ſi tout le culte n'eſt établi lui-même que pour former de tout ſimple fidèle un homme intérieur, & un homme de prière ; ſi un Chrétien qui ne prie pas eſt un homme ſans Dieu, ſans religion, & ſans eſpérance, quel monſtre, ô mon Dieu ! peut être un Prêtre, un Miniſtre de cette religion, un interpréte de ſes loix, un dépoſitaire de ſon eſprit, un diſpenſateur de ſes graces, un interceſſeur public auprès de Dieu pour les Fidèles, un médiateur entre Dieu & le peuple ; s'il n'eſt pas lui-même un homme de prière ; s'il n'eſt pas fidèle à ce devoir ; s'il n'en connoît pas même l'uſage, c'eſt-à-dire, s'il ne prie que de bouche, & des inſtans rapides, ſans attention, ſans décence même, ſans aucun ſentiment de piété, & avec ſi peu de reſpect, que ſa prière eſt plutôt une inſulte faite à Dieu, qu'un hommage de religion rendu à ſa Majeſté ſuprême. Hélas ! mes Frères, ſi vous ne ſentiez pas cette vérité, & s'il falloit des preuves pour vous en convaincre ; que vous ſeriez

à plaindre, & que je le ſerois moi-même d'avoir à parler à de tels Prêtres, & à de tels Paſteurs de l'Egliſe, cette chaſte colombe qui gémit & prie ſans ceſſe par la bouche de ſes Miniſtres ! Auſſi ce n'eſt que pour nous édifier enſemble, & nous animer mutuellement à la pratique d'un devoir ſi conſolant dans nos fonctions, & ſi inſéparable d'elles, que je me ſuis déterminé à ajoûter un mot à tout ce qu'on vient de vous en dire.

Oui, mes Frères, plus que le reſte des hommes, nous Prêtres, nous Paſteurs, nous avons beſoin ſans ceſſe du ſecours de la prière. Plus nos fonctions nous produiſent au milieu du monde, plus elles nous expoſent à ſes périls & à ſes ſéductions. Hélas ! que pourrions-nous nous promettre de la fragilité de nos panchans, ſi l'eſprit de prière ne nous y ſoutient & ne nous fortifie ? Ce n'eſt pas même aſſés pour nous, de ne pas nous laiſſer infecter ou affoiblir par l'air contagieux qu'on y reſpire ; il faut que nous y paroiſſions revétus de plus de force, de plus de modeſtie, de plus de vertu, de plus de ſainteté, que le

commun des Fidèles, au milieu desquels nous nous trouvons ſans ceſſe; nous y devons être partout la bonne odeur de Jeſus-Chriſt. Or qu'il eſt difficile à un Prêtre & à un Paſteur, ſi l'uſage de la prière ne l'a pas établi dans une certaine ſolidité de vertu, de ſe trouver ſans ceſſe au milieu des abus, des ſéductions, des diſſipations du monde, d'entendre tous les jours l'apologie que le monde en fait, & de n'en être pas ébranlé & affoibli! il y porte un cœur vuide de ces ſentimens profonds de religion que l'uſage de la prière ſeul grave dans le cœur, & rempli de tous les panchans qui nous rendent le monde aimable, & qui nous en juſtifient les abus. La vertu elle-même ſe laiſſe quelquefois ſéduire & y chancéle; que peut donc ſe promettre un Miniſtre qui n'y porte que ſa foibleſſe & ſes fragilités? Et quand même la bienſéance le retiendroit encore dans certaines bornes; dès que le reſpect humain tout ſeul, & un reſte de décence l'arrêtent, le monde n'y prend pas le change; il l'adopte, il le compte pour ſien, & il n'y voit plus ces dehors de piété,

de fermeté, de majeſté ſainte, qui annoncent un Prêtre & un Paſteur : ce n'eſt plus qu'un ſel affadi : qui non-ſeulement ne préſerve plus rien de la corruption, mais qui ſe change bientôt lui-même en pourriture.

Mais d'ailleurs, mes Frères, quand notre sûreté ſeule au milieu du monde où nos fonctions extérieures nous engagent, n'exigeroit pas de nous cette fidélité à la prière, ſeule capable de nous y faire ſoutenir la dignité & la ſainteté du miniſtère ; notre Sacerdoce ſeul, notre conſécration au Sanctuaire, qu'eſt-elle qu'un état tout conſacré à la prière ? nous ſommes les médiateurs entre Dieu & le peuple ; les interceſſeurs publics, ou pour appaiſer ſa colère, que leurs crimes irritent ſans ceſſe, ou pour détourner les fléaux, & les calamités publiques que ces crimes leur attirent. C'eſt notre voix & notre miniſtère, que les peuples viennent alors réclamer ; ils nous ſuppoſent du crédit & de l'accès auprès de Dieu : mais quel accès pouvons-nous y avoir, ſi l'uſage de la prière ne nous a jamais unis & comme familiariſés avec lui à

comment intercéderons-nous pour nos peuples, ſi nous n'avons jamais ſû intercéder pour nous-mêmes ? comment ſerons-nous les médiateurs & les réconciliateurs entre Dieu & les peuples, ſi Dieu ne nous connoît pas ; ſi le défaut de la prière ne nous a jamais donné aucun accès auprès de lui ; ſi nous n'avons pas contracté par notre fidélité à la prière, cette ſainte familiarité avec lui qui nous autoriſe à lui expoſer avec confiance les beſoins de ſon peuple ; qui nous mette en état de fléchir ſa colère, & de l'attendrir ſur les malheurs qui menacent les ames confiées à nos ſoins ; en un mot, de faire violence à ſa miſéricorde, & de lui parler ce langage de tendreſſe, de piété, de foi, de zèle, de profonde ſoumiſſion à ſes ordres adorables ; ce langage que l'uſage de la prière ſeul peut nous apprendre ?

Cependant, mes Frères, dans l'ordre général de la Providence, & dans la diſtribution ordinaire des graces, Dieu attache le ſalut du peuple aux prières du Paſteur ; le fruit de toutes ſes fonctions eſt preſque toujours lié

à ſes prières. Ce ſont elles qui obtiennent aux Fidèles ces diſpoſitions ſaintes, qui leur rendent les Sacremens qu'il leur adminiſtre utiles ; aucune des fonctions que nous exerçons ne doit être exercée ſans une prière & un retour ſecret à Jeſus-Chriſt, auteur & principe des graces que le Miniſtre diſtribue en ſon nom. Ainſi, s'il imprime le caractère ineffaçable de la foi ſur les fonts ſacrés, il doit demander que la grace d'innocence & d'adoption qui en eſt le fruit, ne s'efface auſſi jamais de l'ame de ce nouvel enfant qu'il vient de donner à l'Egliſe. S'il réconcilie un pécheur au Tribunal de la pénitence, ſes gémiſſemens ſecrets ſur les chûtes de ce pécheur, ne doivent-ils pas obtenir que ſa pénitence ſoit ſincère & durable, & que Jeſus-Chriſt délie dans le ciel ce qu'il vient de délier lui-même ſur la terre ? S'il offre la victime de propitiation, ne doit-il pas s'unir à l'Egliſe qui demande alors par ſa bouche au Père céleſte & très-clément, que ce ſang précieux, qui va couler ſur l'autel, & qui a réconcilié le genre humain, ne coule pas en vain, &

achéve de purifier & de ſanctifier le peuple qui aſſiſte à la célébration des ſaints myſtères ? S'il diſtribue aux aſſiſtans cette victime adorable, ſes deſirs, ſes vœux ardens & ſecrets pendant cet auguſte miniſtère, ne doivent-ils pas monter devant Dieu, afin que ce pain des Anges devienne un pain de vie pour ceux qui le reçoivent, & qu'ils n'ayent pas le malheur de boire & de manger leur condamnation en le recevant indignement ? Enfin, s'il applique à un mourant les derniers remédes de l'Egliſe ; que peut-il faire dans une occaſion ſi touchante, que de fléchir par ſes prières ſecrettes la ſévérité du Juge redoutable devant qui cette ame va paroître, le faire ſouvenir de ſes miſéricordes, & le conjurer de la recevoir dans ſes tabernacles éternels ? Parcourez toutes les fonctions ſaintes du miniſtère ; & voyez ce qu'elles peuvent devenir entre les mains d'un Miniſtre, qui ne les accompagne pas de cet eſprit de recueillement & de prière.

Je ne parle pas du miniſtère de l'inſtruction qu'il doit à ſon peuple.

Hélas ! mes Frères, quel ſuccès pourroient avoir ſes inſtructions, ſi l'uſage de la prière n'attire pas ſur ſes diſcours, cette grace, cette onction, qui ſeule les rend utiles à ceux qui les écoutent ? Il ne ſera plus qu'un airain ſonnant, & une cimbale retentiſſante ; il ne parlera plus qu'aux oreilles de ſes auditeurs, parceque l'Eſprit de Dieu, qui ſeul fait parler au cœur, & qu'il n'a pas attiré au-dedans de lui par l'uſage de la prière, ne parlera plus par ſa bouche. Non, mes Frères, ce ne ſera pas cet eſprit d'onction, de feu, de force, qui répandu, comme autrefois ſur les eaux, ſur les paſſions d'un cœur tranquille dans le crime, les trouble, les agite, & en débrouille le cahos, qui animera la langue d'un tel Paſteur ; c'eſt l'homme ſeul qui parlera par ſa bouche : il aura beau tonner & emprunter les dehors du zèle, il ne fera, comme dit l'Apôtre, que battre l'air : *Quaſi aerem verberans.* Son langage ſera auſſi froid, auſſi ſtérile, auſſi inſipide que ſon cœur : & le miniſtère de la parole ne ſera plus pour lui, ou qu'un devoir forcé, quiledégoûtera, I. Cor. 9. 26.

qui l'accablera, & dont il ſe diſpenſera le plus qu'il pourra ; ou qu'un théâtre de vanité, où il cherchera plus les vils applaudiſſemens de ceux qui l'écoutent, que leur converſion & leur ſalut.

Et en effet, mes Frères, comment pourroit-il faire goûter des vérités ſaintes qu'il n'a jamais goûtées lui-même aux pieds de Jeſus-Chriſt ? comment inſpireroit-il l'amour & la néceſſité de la prière à ſon peuple, lui qui n'en a jamais connu ni les douceurs ni les beſoins, qui en rendent à tout Fidèle l'uſage ſi néceſſaire ? comment formeroit-il des Chrétiens, c'eſt-à-dire, des hommes ſpirituels & intérieurs ; lui dont toute la vie eſt une vie toute hors de lui, & que l'uſage de ſes prières n'a jamais fait rentrer dans ſon propre cœur ? Non, mes Frères, dépouillez un Prêtre & un Paſteur de l'eſprit de prière ; vous le dépouillez de ſon ame, de ſa force, de ſa vie ; ce n'eſt plus qu'un cadavre qui ſe meut encore, & qui infectera bientôt ceux qui l'approchent.

Les prières mêmes publiques qu'il eſt obligé de réciter, ou de chanter,

ces Pſeaumes divins, ces priéres ſi conſolantes pour un bon Prêtre & pour un bon Paſteur, ſi capables de le délaſſer du travail pénible & tumultueux de ſes fonctions; de réveiller en nous les ſentimens de reconnoiſſance, d'amour, & de confiance que nous devons à Dieu; de confuſion, de douleur, & de repentir que nous nous devons à nous--mêmes: ces Prières publiques que l'Egliſe regarde comme les ſources générales des graces que Dieu répand ſur les peuples & ſur les Empires, ne ſont plus pour un Prêtre & pour un Paſteur de ce caractère, qu'une obligation ſéche & forcée; qu'un aſſujettiſſement qui le fatigue; un joug & une tâche dont il ne cherche qu'à abréger les momens par la précipitation, & en ſoulager l'ennui par l'indécence du maintien, ou par les images profanes & mondaines, qui occupent alors ſon eſprit; qui lui rendent auſſi étranger que le langage des peuples inconnus, ce langage divin, & ne lui laiſſent pas prendre plus de part qu'eux, à ces priéres ſolemnelles que l'Egliſe met dans notre bouche, pour attirer ſur nous

& ſur tous les Fidèles, les bénédictions toujours attachées aux gémiſſemens de cette chaſte colombe. Non, mes Frères, encore une fois, & je ne ſaurois trop le redire ; un Prêtre & un Paſteur ſans l'uſage de la prière, ſans la fidélité à la prière, fût-il d'ailleurs irrépréhenſible aux yeux des hommes, n'eſt plus qu'un phantôme de Prêtre & de Paſteur : *Paſtor & idolum :* il n'en eſt que la repréſentation ; il n'en a pas l'ame & la réalité ; & ſon Sacerdoce n'eſt plus qu'un titre vuide, & qui ne le lie ni à Dieu avec lequel il n'a aucune communication, ni à l'Egliſe à laquelle il n'eſt plus d'aucune utilité.

Zachar. 11. 17.

Et quand je parle de la néceſſité de la prière pour un Prêtre & pour un Paſteur ; je n'entends pas que ce ſaint exercice occupe la plus grande partie de ſes journées : il ſe doit au dehors à ſon peuple ; & ſes fonctions ne doivent jamais ſouffrir de la durée de ſes prières. J'entends que la prière doit précéder ſes fonctions & les ſanctifier : j'entends que l'eſprit de prière doit l'accompagner par-tout ; qu'il doit montrer par-tout, & dans les

actions même les plus indifférentes, cet homme intérieur, ce commerce ſecret avec Dieu qui annonce tout ſeul la religion & la piété, lorſqu'il ſe montre à ſon peuple ; qu'il rende ſon miniſtère en tous lieux reſpectable, & faſſe de ſa préſence ſeule une inſtruction pour ceux qui l'approchent : voilà ce que j'entends par l'uſage de la prière, ſi eſſentiel à un Miniſtre de l'Egliſe.

Nous devons laiſſer à regret à ces pieux Solitaires, à ces ames choiſies & cachées dans de ſaints aziles, le bonheur de pouvoir ſans ceſſe gémir & répandre leur cœur aux pieds des autels ; s'y nourrir des vérités éternelles ; y contempler les merveilles & les grandeurs ineffables du Dieu qui ſe communique à elles, & goûter d'avance dans les conſolations qui naiſſent de la méditation de ſes myſtères, de ſes bienfaits & de ſes promeſſes, les prémices de cette joie qu'on ne goûtera pleine & entière que dans le ciel : elles ont ſans doute choiſi le meilleur partage ; mais ce ſaint & délicieux repos n'eſt pas fait pour nous ; le Seigneur ne nous a pas

appellés à cet état anticipé de la vie céleſte des bienheureux. Nous ſommes deſtinés à combatre les vices & les paſſions, à détruire l'empire du démon parmi les hommes, à établir & étendre celui de Jeſus-Chriſt : notre miniſtère nous arrache au repos, & nous met les armes à la main ; mais nos armes ſeules ſont la prière, & la foi animée de la charité ; c'eſt de ces armes divines, que toutes nos inſtructions, tous nos travaux, & tous nos efforts tirent tout leur ſuccès & toute leur force ; ſans elles nous ne ſommes plus que des hommes foibles & téméraires, expoſés ſans défenſe au milieu des ennemis que nous devions combattre, & bientôt les triſtes jouets de leurs ſéductions, & des piéges qu'ils ne ceſſent de nous tendre ; c'eſt-à-dire, bientôt devenus ſemblables nous-mêmes à ceux que nous aurions dû changer & acquérir à Jeſus-Chriſt : *Sicut populus, ſic ſacerdos.* Et plût à Dieu que ce ne fût là qu'une de ces prédictions des malheurs qu'un zèle trop timide prévoit toujours, & inſpire ! Une longue épreuve du gouvernement ne nous laiſſe pas cette con-

ſolation ; & l'expérience de tous les jours, ne nous a que trop mis dans la triſte ſervitude qu'un Paſteur ſans cet eſprit de recueillement & de prière, ne ſe ſoutient pas long-tems, ſe diſſipe, néglige ſes fonctions, les remplit ſans piété, ſans aucun ſentiment intérieur de religion, ſans reſpect ſouvent, & ſans cette décence que le monde lui-même exige de nous, & devient bientôt le ſcandale de ſon troupeau, & l'opprobre de l'Egliſe.

Quel malheur, mes Frères, pour une Paroiſſe gouvernée par un tel Paſteur ? quand même avec une vie toute diſſipée, ſans prière & ſans recueillement, un reſte de bienſéance & de crainte toute humaine, l'auroit empêché juſqu'ici de tomber dans des déſordres ſcandaleux ; quel ſecours un peuple infortuné peut-il ſe promettre d'un tel Paſteur ? Calmera-t-il la colère de Dieu dans les calamités qui affligent ce pauvre peuple ? hélas ! c'eſt peut-être lui-même qui les attire ; & il n'eſt propre qu'à lui en attirer de nouvelles. Les conſolera-t-il dans leur misère, & dans

tous les autres maux dont elle eſt toujours ſuivie ? mais où prendra-t-il ces paroles de piété, d'onction, de conſolation, qu'on ne puiſe qu'aux pieds de Jeſus-Chriſt dans la prière ? Combattra-t-il les vices & les déſordres publics qui infectent ſa Paroiſſe ; mais il faut un zèle ſacerdotal pour en être touché ; mais il faut ſentir la perte des ames qui nous ſont confiées ; mais pour avoir un cœur capable de ce zèle & de cette douleur ſi digne d'un Paſteur, il faut qu'il ſe ſoit attendri ſouvent aux pieds de la croix, en méditant ce que ces ames ont coûté à Jeſus-Chriſt. Montera-t-il à l'autel ? mais que peuvent auprès de Dieu les offrandes ſaintes entre des mains profanes ; que conſommer l'iniquité de celui qui les offre, & éloigner les regards favorables du ciel ſur l'Egliſe & ſur le peuple au milieu duquel elles ſont offertes ? Quel malheur encore une fois pour un peuple infortuné, à qui le Seigneur a donné un tel Paſteur dans ſa colère ! Il auroit dû être, ſelon le langage de l'Eſprit ſaint, comme une nuée ſalutaire, placée entre le ciel & le champ

précieux qui lui eſt confié ; il auroit dû par l'uſage de la prière recevoir d'en haut ces influences ſaintes dont il n'auroit ceſſé d'arroſer, d'enrichir & de rendre féconde en fruits de ſalut, la terre qu'il eſt chargé de cultiver ; mais n'ayant aucune communication avec le ciel par la prière, il n'eſt plus qu'une de ces nuées, ſans eau qui flottent au gré des vents : *Nubes ſine aqua, quæ à ventis circumferuntur.* Aucune roſée céleſte ne coule de ſon ſein ; elle ne répand rien, parce-qu'elle ne reçoit rien ; & s'il en ſort quelque choſe, ce n'eſt plus que l'éclat funeſte, la puanteur, & le bruit public de ſes ſcandales & de ſa chûte : *Nubes ſine aqua, quæ à ventis circumferuntur.* *Jud.e* 3 *v.* 12.

Recueillons, mes Frères, ces ſaintes vérités, que je n'ai fait que parcourir rapidement : ne les perdons jamais de vûe. L'eſprit de prière eſt l'eſprit eſſentiel du Chriſtianiſme ; mais il eſt comme l'ame, la ſubſtance, & la vie unique du Sacerdoce & du ſaint miniſtère. Tout dans nos fonctions extérieures nous unit à Dieu, nous éléve à Dieu ; tout y éléve du

moins nos mains, nos regards, notre langue; quoi, notre eſprit & notre cœur ſeroient les ſeuls à ne s'élever jamais juſqu'à lui par la priere, au milieu de tant d'objets ſacrés qui nous rappellent ſans ceſſe à lui; de tant de graces & de bienfaits que nous diſpenſons dans l'adminiſtration des Sacremens, & qui ne découlent que de lui; de tant de déſordres que nous voyons croître chaque jour parmi les peuples dont nous ſommes chargés, & qui nous avertiſſent d'implorer ſes miſéricordes, & de recourir à lui? nous regarderions comme une peine, un commerce ſaint avec lui, & il ſeroit pour nous comme autrefois au milieu d'Athènes un Dieu inconnu: *Ignoto Deo.* Act. 17. 23.

O mon Dieu! donnez à vos Miniſtres un cœur tendre & paternel pour leurs peuples: alors ils ſauront vous parler pour eux; ils n'auront pas beſoin de nos exhortations pour les animer à prier; leur cœur tendre & paternel ſera comme une prière continuelle, & vous parlera par-tout en ſecret pour les beſoins d'un peuple qui leur ſera cher. Un Paſteur, ô mon

Dieu, qu'un moment de commerce ſecret avec vous, ennuie & rebute, & qui n'a jamais ſû vous parler pour ſes brebis, n'eſt pas un Paſteur & un père; c'eſt un étranger, un uſurpateur, & un intrus dans une famille, dont les enfans ne réveillent ni ſes ſoins, ni ſa tendreſſe. Cependant, ô mon Dieu, nous avons ſouvent la douleur de voir ces uſurpateurs, ces Paſteurs indignes, en poſſeſſion de votre héritage, & l'abomination dans le lieu ſaint. Vos Anges vous ſollicitent en vain d'arracher dès à préſent ce ſcandale ſi affligeant, & cette zizanie ſi déshonorante, du champ divin de votre Egliſe: en vain elle ſouhaiteroit quelquefois qu'un coup terrible & ſoudain de votre juſtice en fît un exemple éclatant qui ſervît d'avertiſſement à leurs ſemblables: vous voulez attendre le tems de vos vengeances; vous paroiſſez inſenſible au fond de votre Sanctuaire, & il n'en ſort plus de foudres contre les profanations des Dathans & des Corés. Mais du moins, grand Dieu, ouvrez vous-même les yeux des premiers Paſteurs; éclairez notre miniſtère;

conduiſez nos choix, afin que nous ne choiſiſſions que ceux que vous avez choiſis vous-même : ne permettez jamais que par des complaiſances humaines, par des vûes de la chair & du ſang, nous coopérions nous-mêmes aux malheurs & aux opprobres de votre Egliſe, en y introduiſant des Miniſtres qui doivent en avilir & en deshonorer la ſainteté. Parlez-nous vous-même en ſecret, grand Dieu, comme vous parlâtes autrefois à Samuel pour nous dire : *Non hunc elegit Dominus*; ou frappez plutôt nos mains de ſéchereſſe & d'immobilité, quand nous ſerons ſur le point de les impoſer ſur la tête d'un Miniſtre ſur qui votre Eſprit ſaint ne doit pas ſe repoſer.

1. *Reg.* 16. 8.

DIX-NEUVIÉME DISCOURS.

Du ſoin que les Curés doivent avoir pour leurs malades.

IL me paroît preſque inutile d'ajoûter ici quelques réflexions à tout ce que M. le Promoteur vient de vous dire d'édifiant, ſur le ſoin que vous devez à vos malades. En effet, mes Frères, l'infidélité aux autres devoirs de votre état, quoique toujours ſans excuſe devant Dieu, peut en trouver ſouvent devant les hommes qui ne connoiſſent pas toute la ſévérité des régles ni l'étendue de vos obligations; mais l'oubli & l'abandon d'un ſeul de vos malades, eſt une inhumanité qui révolte le public contre un Curé capable d'une négligence ſi barbare, qui lui attire la haine & le mépris de toute une Paroiſſe effrayée de ſe voir 1741.

expoſée au même malheur qui ſcandaliſe même ceux qui auroient pu être les approbateurs & les complices de ſes autres déſordres, & qui crie vengeance contre lui devant Dieu & devant les hommes.

Et en effet, mes Frères, un père peut-il voir ſes enfans ſur le point de lui être enlevés, ſans courir à leur ſecours, & leur donner du moins ces dernières marques de conſolation & de tendreſſe ? eſt-ce un Paſteur, ou un barbare, qui voit ſa brebis infirme, & peut-être mourante, & qui ne daigne pas s'approcher d'elle pour la ſecourir ? le véritable Paſteur laiſſe-là toutes les autres pour courir après une ſeule qui s'eſt égarée ; & vous laiſſerez périr tranquillement celle qui meurt ſous vos yeux au milieu même du bercail ?

Non, mes Frères, un Curé qui néglige le ſoin de ſes malades ; qui attend que l'extrêmité du mal ne lui permette plus de délais ; qui ne ſe montre enfin après bien des remiſes, que lorſque la violence du mal ne peut plus rendre utile au malade, ni la préſence du Paſteur, ni les derniers

niers ſecours de l'Egliſe qui va lui adminiſtrer ; un Paſteur de ce caractère, s'il lui reſte encore un cœur capable de quelque ſentiment de religion, peut-il ſans être ſaiſi d'horreur pour lui-même, voir cette ame aller paroître devant le tribunal terrible de Jeſus-Chriſt ? Que répondra-t-elle dans cet examen rigoureux, où elle va être intérrogée au ſortir du corps, ſur l'uſage qu'elle aura fait de ſa maladie, ſur ſes impatiences, ſur ſon défaut de ſoumiſſion à la volonté de Dieu, ſur le peu de fruit qu'elle a retiré des derniers remédes de l'Égliſe ? que va-t-elle répondre à Jeſus-Chriſt ? Celui que vous m'aviez deſtiné, Seigneur, pour ſoutenir ma foibleſſe & mon peu de foi dans les infirmités dont vous m'affligiez ; celui qui devoit m'aider à les ſouffrir avec ſoumiſſion, comme la juſte expiation des crimes de toute ma vie ; celui qui dans ces derniers momens du moins auroit dû m'ouvrir les yeux ſur l'aveuglement où j'avois juſques-là vécu ; c'eſt lui-même, Seigneur, c'eſt cet indigne envoyé de votre part, qui ſur le point que j'étois de venir

entendre de votre bouche l'arrêt déciſif de mon éternité, m'a laiſſé toute ſeule dans le lit de ma douleur & de mes infirmités, livrée à toutes mes paſſions, à mes maux, à mes ténébres : vous aviez tout ſouffert pour me ſauver ; & il n'a pas voulu ſe priver d'une inutilité, pour vous conſerver une ame qui vous avoit coûté ſi cher. Voilà ce qu'elle va répondre : un Curé peut-il en être perſuadé, & oſer négliger le ſoin d'un ſeul malade ? Oui, mes Frères, c'eſt dans cet état d'infirmité, que les ames qui vous ſont confiées doivent vous être plus chéres ; votre condamnation, ou votre apologie, va former le premier article du compte rigoureux qu'elles vont rendre à Jeſus-Chriſt. Quelle occaſion plus intéreſſante pour vous empreſſer de les ſecourir ! quittant tout pour les aller conſoler, leur donner les marques les plus touchantes de votre zèle & de votre charité pour elles, & en les attendriſſant ſur l'intérêt vif & ſincère que vous prenez à leurs maux & à leur ſalut, les intéreſſer elles-mêmes à demander à Jeſus-Chriſt pour vous au ſortir de

leurs corps, la récompenſe des peines & des ſoins qui leur ont facilité une mort ſainte & chrétienne. Première réflexion.

D'ailleurs, mes Frères, quand vous êtes infidèles à quelqu'autre devoir du ſaint miniſtère, vous pouvez toujours vous flater que dans une autre occaſion vous réparerez votre négligence ; mais un malade abandonné, mourant dans cet état, ne vous laiſſe plus d'eſpérance de pouvoir réparer l'énormité de ce crime. Vous avez perdu pour cette pauvre ame, ces momens précieux que la bonté de Dieu lui réſervoit encore dans les ſecours de votre miniſtère : il n'y a plus de reſſource ; le crime de ſa réprobation demeure à jamais ſur votre tête : & que pourrez-vous jamais rendre à Dieu qui puiſſe remplacer la perte d'une ame rachetée d'un ſi grand prix? vos larmes elles-mêmes pourront-elles jamais laver & expier cet anathême ? De plus, mes Frères, le ſoin de vos Paroiſſiens malades eſt la ſeule occaſion qui vous reſte, en redoublant votre aſſiduité & vos ſoins auprès d'eux, de réparer toutes les

négligences dont vous aviez pu pendant leur vie, vous rendre coupables pour leur ſalut. C'eſt une conjoncture précieuſe pour vous, & que Dieu ne ſemble vous avoir ménagée qu'afin que vous lui rendiez par de nouveaux ſoins, & de nouveaux efforts de zèle, une ame que votre négligence, vos diſſipations, & votre oubli avoient juſques-là laiſſé tranquille dans une vie toute mondaine & criminelle. Pouvez-vous alors, quand on vient vous avertir que Dieu l'a frappée d'infirmité, préférer à un devoir ſi auguſte & ſi preſſant, ſi précieux par tant d'endroits pour vous, & pour cette ame, préférer, dis-je, à ce devoir une viſite inutile, une converſation oiſeuſe, les ſoins ſordides d'une affaire temporelle; que dirai-je? une partie peut-être indécente de plaiſir & de diſſipation? Faut-il que l'extrémité du mal vous arrache, comme malgré vous, & vous faſſe courir enfin au ſecours d'un malade à qui votre préſence, comme je l'ai déja dit, & les derniers remédes de l'Egliſe que vous lui adminiſtrez, ne ſauroient plus être utiles?

faut-il pour réveiller votre léthargie, que rien ne ſoit plus capable de réveiller celle de votre frère qui expire ? Que vient faire alors un Paſteur auprès de cet infortuné mourant ; Lui inſpirer des ſentimens de douleur ſur ſa vie paſſée ? il ne peut plus ſentir que la douleur de ſes maux. L'exhorter à rappeller dans ſon ſouvenir le nombre & la durée de ſes péchés ? il n'eſt plus en état de ſe ſouvenir même s'il a péché. Lui demander des ſignes de connoiſſance ? hélas ! il ne ſe connoît plus lui-même : & un Curé ſe croira quitte devant Dieu & devant les hommes de tous ſes devoirs, quand il a accordé à ce phantôme mourant des ſoins qu'il a rendus inutiles, & ſans doute qu'il a profanés par ſa lenteur & ſa négligence inexcuſable ? Pourra-t-il alors, en attendant que cette ame expire, emprunter les prières que l'Egliſe met dans notre bouche, lorſque nous aſſiſtons un mourant dans ſon agonie ? oſera-t-il appeller avec l'Egliſe les ſaints Anges au ſecours de cette ame pour la défendre contre les puiſſances inviſibles des ténébres, lui qui vient de

la leur livrer pour toujours, & ſupplier ces eſprits céleſtes de l'accompagner, & de l'offrir en la préſence du Seigneur ? *Subvenite, ſancti Angeli Domini, ſuſcipientes animam ejus & offerentes in conſpectu Domini.* Que vont-ils offrir à cette préſence adorable & terrible ? ils vont lui offrir le ſpectre affreux d'une ame qui étoit ſortie de ſon ſein, & appellée à une gloire immortelle, & dont vous qui en étiez le père & le Paſteur ; venez d'être le barbare parricide : ils vont lui offrir l'oubli ſcandaleux où vous vivez de tous vos devoirs, ſolliciter contre vous tous les foudres de ſa colère & de ſa vengeance, & le conjurer, comme les Anges de l'Evangile conjuroient le Maître de la moiſſon, de leur permettre d'aller eux-mêmes arracher cette zizanie de ſon champ divin : *Vis, eamus & evellamus zizania ?* Ils vont ſolliciter qu'il leur ſoit permis d'aller frapper eux-mêmes cet infidèle Paſteur, d'aller purger de ce ſcandale ſon Egliſe qui eſt ce champ précieux, arroſé du ſang de ſon Fils ; & de ne pas ſouffrir que des ames deſtinées à la ſociété immortelle des Anges &

des Saints, & qui lui ont coûté ſi cher, périſſent entre les mains d'un ſi coupable Miniſtre : *Vis, eamus & evellamus zizania* ? Auſſi je vous avoue que je ſens déchirer mes entrailles, quand on vient m'annoncer que quelques malades dans une Paroiſſe ſont morts ſans ſecours par la faute & la négligeance du Curé : rien ne me paroît plus affreux, plus infâme & plus deshonorant pour le ſaint miniſtère ? & je ne comprends pas qu'un Prêtre & un Paſteur puiſſe exercer une barbarie dont un Payen & un Samaritain dans l'Évangile ne fut pas capable. Seconde réflexion.

Cependant, mes Frères, comme parmi les Curés mêmes qui n'ont pas encore tout-à-fait oublié leurs devoirs, il arrive ſouvent que des prétextes plus plauſibles les font tomber dans ce triſte inconvénient : ajoûtons encore une dernière réflexion qui conviendra même mieux à la plupart de ceux qui m'écoutent, & qui réveillera plus encore en eux l'attention & les ſoins qu'ils doivent à leurs malades. En effet, mes Frères, les inſtructions publiques que vous fai-

tes à vos peuples durant le cours de l'année s'adreſſent à des Auditeurs qui jouiſſent encore de toute leur ſanté : la mort, l'éternité, les tourmens réſervés pour toujours aux ames criminelles, ſont pour eux des objets que la ſanté, que les paſſions, que l'eſpérance d'une longue vie ne leur préſentent que dans un éloignement qui les fait auſſi-tôt oublier & diſparoître : s'ils ſont touchés, ce n'eſt d'ordinaire qu'une émotion paſſagère & ſuperficielle, qui ne trouble qu'un inſtant leur fauſſe paix. Hélas ! une triſte expérience ne nous a que trop ſouvent fait gémir là-deſſus du peu de ſuccès de nos inſtructions ; & nous avons tous les jours la douleur de voir nos peuples, au ſortir des vérités les plus terribles que nous venons de leur annoncer, retourner tranquillement aux lieux, aux occaſions, aux habitudes qui les damnent. Mais les inſtructions que vous faites à un pécheur accablé d'infirmités & menacé de la mort, portent rarement à faux : il ſent que ſa chair pour laquelle ſeule il avoit toujours vécu en ſe livrant à tous ſes deſirs dé-

réglés, eſt ſur le point de tomber en pourriture ; il touche de près la mort, l'éternité, l'enfer & tous ſes tourmens qu'il avoit toujours perdu de vûe; toutes ces grandes & effrayantes vérités de la foi qui ne lui avoient paru juſques-là que comme des phantômes, ſe réaliſent, le frappent, le pénétrent, fondent tout à la fois, pour ainſi dire, ſur ſon ame allarmée : une ſeule inſtruction alors de zèle & de charité, une ſimple réflexion ſur l'oubli de Dieu où il a toujours vécu, & ſur le compte qu'il va lui rendre, le touche & l'attendrit : une ſeule de vos paroles ne retourne pas alors à vous vuide ; ſes yeux s'ouvrent ; ſon cœur juſques-là uniquement occupé de toutes les choſes de la terre qui vont lui échapper, ſe tourne & ſe fixe à l'objet ſeul qui doit être éternel pour lui ; il déplore ſa mépriſe & ſon aveuglement ; il reconnoît avec confuſion qu'étant né pour Dieu ſeul, & n'ayant dû vivre que pour lui ſeul, Dieu ſeul n'avoit eu aucune part aux diverſes occupations qui ont rempli tout le cours de ſa vie ; il ſent toute l'injuſtice, l'ingratitude, & l'énormité de

ſes crimes, & la juſte punition qu'il ne croit pas pouvoir éviter : vous le conſolez & le ſoutenez par l'eſpérance du pardon fondée ſur le prix infini du Sang de Jeſus-Chriſt, & ſur la miſéricorde inépuiſable d'un Dieu qui ne rejette jamais le pécheur, lorſqu'il revient à lui avec un cœur ſincère & pénitent : vous avez la joie d'être témoin de ſes regrets & de ſes larmes, & de voir l'humiliation & la componction dont ſon cœur eſt pénétré, peintes ſur les traits mourans de ſon viſage ; & ſi le moment qui ſépare cette ame de ſon corps arrive, quelle conſolation pour vous de pouvoir lui dire avec l'Égliſe: Partez, ame chrétienne : *Proficiſcere, anima chriſtiana ;* retournez dans le ſein de Dieu d'où vous étiez ſortie, & allez porter devant ſon Tribunal vos larmes qui mêlées avec le Sang de Jeſus-Chriſt que vous venez de recevoir, vous feront, comme nous l'eſpérons, trouver grace auprès de ce Père clément & miſéricordieux. Or, mes Frères, un Paſteur peut-il n'être pas jaloux d'une conſolation ſi touchante, & ſi capable d'adoucir les peines du

ſaint miniſtère ? un Paſteur peut-il s'en priver, en différant ſous quelque prétexte ſpécieux, le ſecours qu'un malade lui fait demander ? La rigueur de la ſaiſon, la difficulté des chemins, le ſommeil de la nuit interrompu, une légère indiſpoſition peuvent-elles devenir des raiſons pour remettre à un autre tems une fonction pour laquelle il n'y a jamais un moment à perdre, & que la juſtice de Dieu refuſe ſouvent, lorſqu'on s'y attend le moins, au malade & au Paſteut lui-même ? Oui, mes Frères, voilà les prétextes auſquels les Paſteurs mêmes d'ailleurs irréprochables ſe laiſſent ſouvent ſéduire. La rigueur de la ſaiſon ? Mais, mes Frères, vous empêcheroit-elle d'aller prendre poſſeſſion d'une place ou d'un titre où la célérité ſeroit eſſentielle ? & vous croiriez la diligence moins importante, quand il s'agit d'aller aſſurer à votre frère une place dans le ciel, & le titre d'héritier d'un Royaume éternel ? Le tems pour vaquer à nos affaires temporelles eſt toujours prêt & facile, comme Jeſus-Chriſt le reprochoit à ſes parens charnels : *Tems*

pas veſtrum ſemper eſt paratum : mais le tems de Jeſus-Chriſt, le tems de remplir nos devoirs, trouve toujours des difficultés & des obſtacles : *Tempus autem meum nondum advenit.* Les Miniſtres Apoſtoliques auſquels nous avons ſuccédé, obſervoient-ils les tems & les jours pour aller au ſecours de leurs frères ? ils y couroient *in frigore & nuditate.* La difficulté des chemins ? Mais le bon Paſteur alloit chercher ſa brebis à travers les montagnes les plus impratiquables ; & les chemins peuvent-ils paroître difficiles à un Miniſtre de Jeſus-Chriſt qui va frayer à une ame le chemin du ciel ? Le ſommeil de la nuit interrompu ? Mais pour ne pas retrancher de votre pareſſe une heure de ſommeil, n'auriez-vous pas horreur de vous-même en vous expoſant par vos délais à précipiter votre frère dans un ſommeil éternel ? Enfin, une légère indiſpoſition de ſanté ? Mais, mes Frères, ſouvenons-nous quelquefois que Jeſus-Chriſt le grand modèle des Paſteurs dans la défaillance de ſon agonie, & ſur le point d'expirer ſous la rigueur des tourmens, ne refuſa pas

ſon ſecours à un pécheur qui expiroit à ſes côtés, & qui reclamoit ſa puiſſance & ſa miſéricorde ; & vous, un léger dérangement de ſanté vous rendroit inſenſible aux cris d'un pécheur qui ſollicite les ſecours de votre miniſtère ? & il vous paroîtroit plus dangereux d'expoſer un moment votre ſanté, que le ſalut éternel d'une ame qui vous eſt confiée, & qui va peut-être périr ? N'eſt-ce pas alors que vous devez dire avec l'Apôtre : *Cùm infirmor, tunc potens ſum :* Ma foibleſſe va ſe changer pour moi en une nouvelle ſource de force & de courage. Un Paſteur, vous le ſavez, doit être toujours prêt à donner ſa vie même pour ſes brebis ; & vous ne croiriez pas leur devoir un léger effort qui pourroit tout au plus reculer de quelques jours le retour de votre ſanté ? Non, mes Frères, nous ne demandons pas ici de vous ce zèle & ce courage des premiers Miniſtres qui regardoient la mort à laquelle ils s'expoſoient tous les jours pour leurs frères, comme un gain & la récompenſe la plus ſouhaitable de leurs peines : *Et mori lucrum.* Mais

2. Cor. 12. 10.

pour nous acquitter d'une dette ſi ſainte & ſi honorable, nous aurions épuiſé nos forces, devrions-nous regretter une perte ſi auguſte & ſi glorieuſe ? les infirmités qui ſeroient devenues le fruit de nos travaux & de notre fidélité à nos devoirs, ne ſeroient-elles pas plus conſolantes pour nous & plus reſpectables qu'une longue vie prolongée dans l'inutilité & dans la pareſſe ? & pourrions-nous regarder nos jours comme abrégés, quand nous les aurions changés en des jours heureux & éternels ?

VINGTIÉME
DISCOURS.

Réponſes à la réquiſition de M. le Promoteur, contre certains abus gliſſés dans le Clergé.

1742. IL eſt difficile que dans un Diocèſe auſſi vaſte, quoique compoſé d'un Clergé en général ſi édifiant & zèlé pour le bon ordre, il ne ſe gliſſe quelques abus. Les premières Egliſes du Chriſtianiſme naiſſant, ſi ferventes, & où l'on ne comptoit le nombre des Fidèles que par celui des Martyrs, n'en furent pas exemtes. Au milieu de tant d'ouvriers apoſtoliques qui gouvernoient ces peuples nouvellement acquis à Jeſus-Chriſt, le démon ſuſcitoit de faux Apôtres qui abuſoient de ce nom honorable pour cacher leurs déſordres, & qui chan-

geoient en luxure & en un gain ſordide, la grace de la Foi, du Sacerdoce & de la piété. Mais ſi ces premiers Paſteurs revétus du don des miracles, & remplis de tous les dons de l'Eſprit-ſaint viſiblement répandus ſur eux, malgré leur vigilance Apoſtolique, ne pouvoient pas empêcher que ces loups ne ſe gliſſaſſent dans le troupeau, que pourrions-nous nous promettre, nous leurs indignes ſucceſſeurs dans l'Epiſcopat, de notre négligence, de la foibleſſe de notre foi, & de notre piété, & de la médiocrité de nos talens & de nos lumières? Telle eſt la deſtinée de l'Egliſe ſur la terre, l'ivraie & les ſcandales ſe gliſſeront toujours dans ce champ divin; mais s'il n'eſt pas ordonné à ſes Anges, c'eſt-à-dire, à ſes premiers Paſteurs de les arracher tous avant la moiſſon, il leur eſt ordonné du moins d'empêcher qu'ils n'étouffent la bonne ſemence.

C'eſt ſur quoi M. le Promoteur vient de reclamer notre autorité. Sa première plainte regarde le relâchement de pluſieurs Curés, en certains cantons ſurtout, ſur la tenue des

Conférences ſi utilement établies, & ſi univerſellement continuées juſqu'ici dans ce Diocèſe. Aurois-je la douleur, mes Frères, de voir s'affoiblir & tomber preſque ſous mon Epiſcopat un uſage ſi honorable à mon Clergé, & que j'ai reçû encore comme tout fervent, & comme un dépôt précieux des mains de mes Prédéceſſeurs ? N'auriez-vous pas une ſorte de honte vous-mêmes de laiſſer éteindre ſous votre miniſtère, un réglement qui avoit fait tant d'honneur à celui de vos Prédéceſſeurs ? & n'en partageriez-vous pas avec moi la confuſion & la triſteſſe ? Faut-il donc, mes Frères, ſoutenir cet établiſſement, & en rendre l'inobſervance plus rare par les peines dont elle ſera punie ? Mais les peines ſeroient-elles bien placées pour prévenir l'extinction d'un uſage qui vous eſt ſi honorable, & dont vous devez vous-mêmes ſolliciter la continuation ? Quelle peine en effet plus honteuſe & plus humiliante pour vous, pourrois-je prononcer ici que de ceſſer ces Aſſemblées, & défendre au Presbytère reſpectable de ce grand Diocèſe

capables de conférer enſemble ſur les devoirs & les fonctions du ſaint miniſtère ; Et, qu'a l'Egliſe de plus reſpectable, mes Frères, que l'aſſemblée de ſes Paſteurs ? ceux du premier ordre s'aſſemblent pour la défendre contre les ennemis du dehors qui oſent attaquer l'immutabilité de ſa foi, & l'empêcher de ſe perpétuer dans toutes les Egliſes telle que nous l'avons reçue des Apôtres ; & les Paſteurs du ſecond pour conſerver au-dedans dans chaque Diocèſe ſous la direction du Paſteur principal, l'innocence des mœurs parmi les Fidèles, l'union des cœurs, la charité, la miſéricorde, la piété, afin que la pureté de leur vie réponde à celle de leur foi. Et quoi, mes Frères, je le répéte, ne ſeroit-ce pas une grande peine & une eſpèce d'ignominie pour vous, ſi nous défendions dans ce Diocèſe ces aſſemblées publiques de Prêtres & de Paſteurs, ſi nous ne les jugions pas dignes de conférer enſemble ſur les régles ſaintes du miniſtère, & ſi nous vous dégradions d'un droit & d'un honneur qui fait toute la gloi-

re & toute la conſolation du Collége ſacerdotal.

Voici donc, mes Frères, la ſeule peine que nous prononçons en plein Synode contre les Curés qui s'abſentent habituellement de la Conférence de leur canton : ils ſeront d'abord avertis, après une ou deux abſences, par le Directeur ou le Promoteur de la Conférence ; ſi malgré ces monitions, ils continuent de s'abſenter, ſans alléguer de raiſon valable de leur abſence, l'aſſemblée, après nous les avoir dénoncés, les en déclarera de notre part publiquement exclus pour toujours, comme indignes de participer aux droits de leurs confrères dont ils mépriſent la ſociété : elle n'aura plus le pouvoir de les y admettre, quand même ils viendroient s'y préſenter, & ſolliciter pluſieurs fois leur rétabliſſement, à moins qu'un ordre exprès ſigné de nous ou de nos Vicaires Généraux, ne permette de les recevoir, & de lever cette eſpèce d'anathême qu'ils avoient encouru, en ſe ſéparant eux-mêmes de la ſociété & de la communion de leurs confrères. Ainſi, tandis qu'ils demeureront ſéparés &

retranchés, pour ainſi dire, du corps reſpectable des Paſteurs, il ne conviendroit pas que leur voiſinage vous fût d'aucun ſecours: nous leur ordonnons de borner leurs fonctions à leurs ſeules Paroiſſes déja aſſés malheureuſes d'être gouvernées par de tels Paſteurs, ſuppoſé même que nous jugions à propos de les y tolérer encore : nous révoquons tous les pouvoirs qu'ils ont pu avoir reçus de Nous ou de nos Vicaires Généraux, pour exercer des fonctions dans les Paroiſſes de leur voiſinage : nous défendons aux Curés leurs voiſins de les appeller, ſous quelque prétexte que ce ſoit, à aucune partie de leur ſollicitude ; il faut les laiſſer jouir de toute la confuſion, & de l'opprobre de leur ſolitude & de leur ſéparation, & regarder comme profanes dans cette milice ſainte les ſecours de ceux qui ne veulent pas venir s'inſtruire avec nous de l'uſage des armes ſpirituelles que l'Egliſe nous met en main pour étendre le Royaume de Jeſus-Chriſt.

Au fonds, mes Frères, je ne ſuis pas ſurpris que ces Paſteurs diſcoles

fuient vos assemblées & la société honorable de leurs confrères : votre présence leur reprocheroit tout bas l'indignité secrette, & peut-être publique, de leur conduite : ils seroient trop couverts de confusion de se trouver liés par une sainte société à ceux avec qui ils le sont si peu par les mœurs & par une fidélité édifiante aux fonctions de leur ministère : une société de table, de crapule, de dissipation, de commerces suspects & indécens, a bien plus de charmes pour des Pasteurs & des Prêtres de ce caractère : tout ce qui rappelle à la sainte gravité du Sacerdoce, gêne des Prêtres qui l'ont entiérement bannie de leurs mœurs : il leur paroît inutile d'aller entendre parler dans vos Conférences des régles & des devoirs d'un ministère qu'ils font encore profession publique de fouler aux pieds. Quels doutes religieux de piété viendroient-ils proposer dans ces saints colloques, sur les points obscurs dans l'exercice des fonctions, eux qui par défaut ou de lumière, ou de religion, ne doutent de rien, traitent les régles, les plus sacrées & les plus inviolables ;

de ſcrupules, & ſe croyent les tranſgreſſions les plus groſſières, permiſes? ils ne pourroient paroître dans vos aſſemblées que pour y inſulter en ſecret au zèle, à la modeſtie & à la piété de leurs confrères, ou pour deshonorer par l'immodeſtie de leur maintien & de leurs diſcours la décence & la gravité de ces ſociétés ſacerdotales. Ainſi, en mettant le ſceau à leur ſéparation par notre Ordonnance, en leur interdiſant vos aſſemblées, nous ne faiſons que tourner en honte & en opprobre le privilége de s'en abſenter dont ils étoient ſi jaloux, & dont ils ne jouiront plus avec tant de confiance, quand par une Loi ſi humiliante pour eux, il ne leur ſera plus permis d'y renoncer.

Faites ſeulement enſorte, mes Frères, que la piété, la gravité & la décence de ces colloques eccléſiaſtiques, en leur attirant le reſpect & la vénération même de vos peuples, couvrent encore d'une confuſion plus publique ceux de vos confrères que nous avons déclarés indignes d'y aſſiſter; que cette excluſion ne ſe borne pas même aux ſeuls abſens, nous

vous ordonnons d'en exclure même les plus aſſidus, dès que par leur conduite publique ils rendent mépriſable un miniſtère dont vous devez avoir en vûe, en vous aſſemblant, de rendre les fonctions utiles, & augmenter parmi les Fidèles le reſpect de religion qui lui eſt dû. Que ce commerce de lumière, de zèle & de charité, qui doit être comme l'ame de vos Conférences, ne dégénère jamais en une ſociété de joie, de diſſipation & d'inutilité; que tout y ſoit auſſi ſérieux que le motif ſaint qui vous y aſſemble; les diſcours oiſeux & hors de propos qui ne pourroient être ailleurs que des fautes légères, ſeroient ici des diſcours profanes: que la charité y réuniſſe la diverſité des talens, comme celle des ſentimens; que ceux qui peuvent s'y diſtinguer par leurs lumières, s'y diſtinguent encore plus par leur modeſtie; qu'ils ne cherchent pas à obſcurcir le mérite de leurs confrères, mais à leur devenir plus utiles; que l'aigreur, l'animoſité, la préſomption n'altèrent point la paix parmi des Miniſtres qui ne confèrent enſemble que

pour

pour l'annoncer au ſortir de-là avec plus de ſuccès & de bénédiction à leurs peuples ; que ces maiſons d'aſſemblées deviennent pour vous comme un nouveau cénacle, d'où vous ne ſortiez que remplis d'un nouveau feu & d'un zèle plus ardent pour le ſalut des ames qui vous ſont confiées ; que tout y rappelle la majeſté, le recueillement & le ſouvenir des aſſemblées des premiers Miniſtres de l'Evangile ; & qu'un ſecours qui a pu ſanctifier & attirer à la Foi un monde entier idolâtre, ne devienne pas inutile entre nos mains, à ceux qui l'ont déja reçu.

Ce n'eſt qu'avec peine, mes Frères, que je me détermine à répondre à la ſeconde réquiſition de M. le Promoteur : elle regarde l'inobſervation de l'Ordonnance, qui défend aux Clercs de garder à leur ſervice des perſonnes d'un ſexe différent. Cet abus nous paroît pourtant d'autant plus digne de notre attention, que ce n'eſt point ici la tranſgreſſion d'une Loi particulière à notre Diocèſe ; c'eſt une Loi dont les Conciles de tous les tems & de toutes les nations

ont fait des Canons exprès, & décerné des peines rigoureuſes contre les Clercs tranſgreſſeurs de cette régle ſainte : elle eſt devenue par ſa perpétuité comme une régle immuable de diſcipline ; malgré le changement des mœurs & des tems, elle n'a jamais varié ; & l'Egliſe l'a toujours regardée comme ſi néceſſaire & ſi convenable à la décence & à la ſainteté du miniſtère, que malgré tous les adouciſſemens qu'elle a été obligée de tolérer dans pluſieurs points de ſa diſcipline, elle n'a jamais cru devoir rien relâcher de l'obſervance rigide de celui-ci, ni de la ſévérité des peines attachées à ſa tranſgreſſion, juſques-là qu'elle en regardoit les Clercs tranſgreſſeurs, comme des apoſtats qui ſe dégradoient eux-mêmes du Sacerdoce, & qui, après en avoir profané le joug honorable, le ſecouoient en ſe faiſant un honneur impie de la liberté & de l'indépendance des Laïques. Nous avons renouvellé ces peines & ces cenſures dans nos Ordonnances, & nous les renouvellons encore dans ce ſynode, afin que la publication en

ſoit plus ſolemnelle ; & nous déclarons que tout Prêtre qui ſouffrira dans ſa maiſon à ſon ſervïce une perſonne d'un ſexe différent, à moins qu'elle n'ait atteint l'âge de cinquante ans, ou qu'elle ne ſoit ou ſa ſœur, ou ſa propre mère, encourre, *ipſo facto*, la ſuſpenſe de toutes les fonctions ſacerdotales ; nous révoquons & déclarons nulles toutes les diſpenſes que Nous ou nos Grands Vicaires aurions pu en accorder ci-devant : nous nous réſervons à nous ſeuls le pouvoir d'en diſpenſer à l'avenir ; & ſi des circonſtances qu'il n'eſt pa spoſſible de prévoir nous obligent quelquefois d'accorder cette diſpenſe, nous rendrons compte par écrit des raiſons eſſentielles qui nous ont déterminé à nous relâcher d'une Loi que ſa néceſſité a toujours rendu ſi chère & ſi précieuſe à l'Egliſe : notre indulgence & notre facilité à écouter des prétextes qui ſembloient en autoriſer la diſpenſe, ont pu en multiplier les tranſgreſſions, & nous attirer la plainte & la remontrance de M. le Promoteur ; mais plût-à-Dieu que le ſeul amour des anciennes régles de l'Egli-

ſe eût déterminé ſon zèle à réveiller là-deſſus notre autorité ! des raiſons particulières ont ſans doute animé ſa piété ; épargnez-moi la douleur de vous les expoſer, & ſouffrez que j'épargne moi-même à un Presbytère ſi vénérable la triſteſſe de les entendre.

Vous ne vous aſſemblez ici, mes Frères, que pour vous conſoler auprès de nous des peines attachées à vos fonctions, pour nous confier vos inquiétudes, & cacher dans notre ſein tendre & paternel les amertumes ſecrettes que l'indocilité & les déſordres de vos peuples laiſſent toujours dans le cœur d'un bon Paſteur. Comment, pour toute conſolation, pourrois-je achever de vous accabler de triſteſſe en vous expoſant ici en public ceux de quelques-uns même de vos confrères ? Ils ne méritent pas ſans doute d'être honorés de ce titre dans ce Diocèſe, & dans cette Egliſe ſi vénérable par ſon ancienneté, & par tant de Miniſtres & de Curés reſpectables qui en compoſent le collége ſacerdotal : ce ſont quelques plantes puantes que le Démon a tranſportées de l'ordure du ſiécle & d'une

terre de malédiction, pour les gliſſer dans le Sanctuaire, & en infecter l'héritage de Jeſus-Chriſt : mais elles n'étoufferont pas la bonne ſemence ; elles en ſeront plutôt étouffées elles-mêmes. Souffrez donc que je me réſerve à moi ſeul la douleur de les connoître & de les arracher comme des plantes que le Père céleſte n'a point plantées, & qui ſouillent ce champ divin : la juſtice de Dieu n'en afflige mon Epiſcopat que pour me punir moi ſeul. Il auroit ſans doute épargné cette amertume à un Paſteur plus digne du premier Sacerdoce, & plus agréable à ſes yeux ; il eſt donc juſte que j'en porte ſeul toute la triſteſſe. Mais c'eſt avec vous, mes Frères, & au milieu de vous, que j'en dois chercher mon unique conſolation ; c'eſt votre vigilance, votre fidélité à vos devoirs, vos mœurs dignes de la décence & de la dignité du ſaint miniſtère, votre zèle dans l'exercice de vos fonctions, votre ſainte jalouſie pour l'honneur du Sacerdoce, avili dans l'eſprit des peuples par ces indignes Paſteurs ; c'eſt vous ſeuls, mes Frères, que l'âge & un

miniſtère prolongé depuis tant d'années ne voit rien relâcher de votre première ferveur, qui pouvez adoucir mes peines & prévenir un découragement qui n'offre pour tout remède qu'à ſe débarraſſer du joug qui les attire.

Souffrez donc, mes Frères, que vous précédant encore plus par l'ancienneté & la ſupériorité de l'âge, que par celle de ma place; ſouffrez que je finiſſe ce diſcours, le dernier peut-être que j'aurai la conſolation de vous adreſſer ici; ſouffrez que je le finiſſe par les derniers avis ſi tendres & ſi touchans que le premier & le plus ancien des Paſteurs donnoit aux plus anciens de ſon Presbytère : *Seniores ergo, qui in vobis ſunt, obſecro, conſenior ego;* continuez à honorer votre miniſtère : *Paſcite qui in vobis eſt gregem Dei.* C'eſt le troupeau de Jeſus-Chriſt qui vous eſt confié, un troupeau qui lui eſt d'autant plus cher, qu'il l'a acquis aux dépens de ſa vie & de tout ſon ſang; ne le laiſſez pas languir & dépérir faute de nourriture ſainte; ne vous laſſez pas de leur diſtribuer la parole de l'Evangile,

1. Petr. 5. 1. & ſeq.

ce pain de vie qui ſeul peut ſoutenir les foibles, ranimer les puſillanimes, relever ceux qui tombent, ranimer ceux qui s'égarent, réveiller ceux qui dorment, guérir les infirmes, rendre la vie aux morts, & la conſerver, & la renouveller à ceux qui en jouiſſent encore : c'eſt-là le pain de tous les jours, & ſans cette nourriture & ce reméde divin, le troupeau n'eſt plus qu'un cadavre rongé de vers & de pourriture : *Paſcite qui in vobis eſt gregem Dei.* Que l'âge & un miniſtère ſoutenu depuis pluſieurs années ne nous faſſe rien relâcher de cette fonction ſi eſſentielle ; que ce ne ſoit plus même un reſte de bienſéance qui vous y ſoutienne ; que le zèle augmente à meſure que les forces s'affoibliſſent, & que l'œuvre de Dieu ſoit toujours pour vous la marque la plus empreſſée de fidélité que vous devez à Dieu même : *Paſcite gregem Dei, non coactè, ſed ſpontaneè ſecundùm Deum.* Que rien de bas & de ſordide ne ſouille jamais le mérite & la ſublimité de vos fonctions ; que le prix des ames pour qui elles vous ſont confiées devienne auſſi votre

ſeule vûe & votre plus glorieuſe récompenſe ; que vos intérêts n'y ſoient jamais que les intérêts de Jeſus-Chriſt : l'avarice dans un ancien Paſteur eſt preſque toujours plus le défaut de l'âge que du cœur : c'eſt une grande misère, qu'à meſure qu'on touche à ce moment qui va nous montrer l'éternité, & nous détromper de tout ce qui eſt périſſable, on s'y attache le plus ; & que ces liens honteux & groſſiers nous enchaînent de plus près, tandis qu'on eſt plus près à les voir s'évanouir, & à ſentir pour toujours leur illuſion & leur ignominie : *Non turpis lucri gratiâ, ſed voluntariè.* Enfin, mes Frères, ſouvenez-vous que l'autorité dont nous ſommes revétus ſur les peuples, n'eſt qu'une véritable ſervitude : notre autorité n'eſt pas une autorité de domination, mais de travail, de ſollicitude & de tendreſſe. Les Fidèles qui nous ſont confiés ont des droits bien plus rigoureux & plus étendus ſur nous, que nous n'en avons ſur eux-mêmes : ils ont droit d'exiger de nous, nos ſoins, notre tems, nos veilles, nos forces, notre ſanté, notre vie même, s'il

faut la ſacrifier pour eux ; & le ſeul droit que nous avons ſur eux, eſt de les édifier par nos exemples, & de les conſerver dans la foi & dans la piété par nos inſtructions & par les ſecours des Sacremens dont l'Égliſe ne nous confie l'adminiſtration que pour eux. Le titre ſaint qui nous éléve au-deſſus d'eux, eſt le même qui nous aſſujettit à eux : tout notre ſeul privilége eſt d'être chargés de leur ſalut & d'en répondre au ſouverain Paſteur ; ainſi nous en devons être plus humiliés & plus effrayés, que plus fiers & plus glorieux. Il faut que nos peuples ne ſentent notre autorité que par nos ſoins & par notre tendreſſe pour eux. Ils doivent retrouver en nous leurs pères & leurs Paſteurs, pour que nous ayons droit de les regarder comme nos enfans & nos brebis : l'humeur, la hauteur, la rudeſſe que nous inſpire ſouvent la groſſiéreté de leur éducation & la baſſeſſe de leur état, nous dégradent de la ſublimité de ces titres. Paroiſſons élevés au-deſſus d'eux par la ſainteté de nos mœurs ; c'eſt elle ſeule qui aſſure l'élévation de notre miniſtère : deve-

nons pour eux des modèles de foi, de piété, de désintéressement, de sobriété, de douceur & de patience ; c'est la seule supériorité que nous devons leur montrer : qu'ils soient forcés d'estimer notre conduite, & ils le feront de respecter notre caractère : *Non dominantes in Cleris, sed forma facti gregis ex animo.* A la vûe de ces vérités éternelles, si grandes, si immuables, & si dignes du premier des Pasteurs, que pourrois-je ajoûter que de finir en vous les répétant ? *Seniores ergo, qui sunt inter vos obsecro, consenior ego : pascite qui in vobis est gregem Dei ; providentes non coactè sed spontaneè, secundùm Deum ; neque turpis lucri gratiâ, sed voluntariè ; neque ut dominantes in Cleris, sed forma facti gregis ex animo ; & cùm apparuerit Princeps Pastorum, percipietis immarcescibilem gloriæ coronam. Amen.*

Ibid

REMERCIMENT

De M. l'Evêque de Clermont à l'Académie Françoiſe, prononcé le jour qu'il y fut reçu à la place de M. l'Abbé de Louvois.

MESSIEURS,

IL faut que l'amitié ait ſur le cœur des droits plus vifs & plus intéreſſans que la gloire même ; puiſque l'honneur que vous me faites aujourd'hui, me laiſſe encore ſenſible au chagrin de ne le devoir qu'à la perte d'un ami, & d'un de vos plus illuſtres confrères. 23 Fév. 1719.

Vous ne me ferez pas un crime de cet aveu : la vanité eſt aſſés flattée de votre choix ; tout annonce ici ma reconnoiſſance, & ma douleur même la rend plus digne de vous.

Au ſortir preſque de l'enfance, & dès que M. l'Abbé de Louvois fut en

état de ſe choiſir des amis, il me fit l'honneur de me mettre de ce nombre. Dès lors il laiſſoit déja voir tout ce qui lui attira depuis l'eſtime publique & les ſuffrages de la Compagnie : une probité au-deſſus de ſon âge, & digne d'un meilleur ſiécle ; un goût & un amour pour les Lettres né avec lui, & qu'une excellente éducation avoit cultivé ; des talens auſquels il n'a manqué que des places ; une fidélité dans le commerce, encore plus eſtimable que les talens ; des mœurs douces, le fruit de ſa raiſon & de ſes réflexions, & où l'on pouvoit dire que le tempérament n'en avoit pas tout l'honneur ; une maturité d'eſprit, capable de remplacer les grands hommes que ſa famille avoit donnés à l'Etat : il les vit paſſer devant lui comme des ſonges, & ne ſurvécut à tant de pertes, que pour s'aſſurer par ſes qualités perſonnelles, ces égards publics, qui ne ſurvivent guères à la faveur. Sa modeſtie m'a élevé à une place, que le choix du Prince lui avoit d'abord deſtinée : * je ne m'at-

* Il avoit été nommé à l'Evêché de Clermont, qu'il refuſa.

tendois pas que ſa mort me préparât celle que ſon mérite lui avoit acquis depuis long-tems parmi vous. Mais je ſens que je paſſe les bornes ; l'amitié n'en connoît point : je ne penſe qu'à rendre un hommage d'eſtime & de tendreſſe à ſa mémoire ; & c'eſt un remerciment que je vous dois.

Vous m'aſſociez aujourd'hui, Meſſieurs, à tout ce que notre ſiécle a vû & voit encore de plus illuſtre & de plus reſpectable : je diſparois au milieu de tous ces grands noms : il n'eſt que la reconnoiſſance, qui puiſſe m'y faire remarquer ; & vous ſouffrez que je la mette ici à la place du mérite.

Vous avez eu égard, en me choiſiſſant, à quelques ſuffrages publics, que mon miniſtère m'avoit attirés ; & vous n'avez pas voulu faire attention, que cette ſorte de réputation, nous la devons moins à l'éloquence de nos diſcours, qu'à la piété de ceux qui nous écoutent.

J'augure trop favorablement des régnes futurs de la Monarchie, pour ſoupçonner même qu'ils ſe réfroidiſſent jamais ſur l'utilité de votre établiſſement : ce Tribunal élevé pour

perpétuer parmi nous le goût & la politeſſe, eſt un ſecours qui avoit manqué aux ſiécles les plus polis de Rome & d'Athénes ; auſſi ne ſe ſauvèrent-ils pas long-tems de la fauſſe éloquence & du mauvais goût, & on les vit bientôt retomber preſque dans la même barbarie d'où tant d'ouvrages fameux les avoient tirés.

Mais le Cardinal de Richelieu, à qui il étoit donné de penſer au-deſſus des autres hommes, ſut ménager à ſon ſiécle un ſecours ſi néceſſaire : il comprit que l'inconſtance de la nation avoit beſoin d'un frein ; & que le goût n'auroit pas chés nous une deſtinée plus invariable que les uſages, s'il n'établiſſoit des Juges pour le fixer.

Repaſſez ſur les régnes qui précédèrent la naiſſance de l'Académie : la naïveté du langage ſuppléoit, je l'avoue, dans un petit nombre d'Auteurs, à la pureté du ſtile, au choix & à l'arrangement des matières ; & toutes les beautés dont notre Langue s'eſt depuis enrichie, n'ont pu encore effacer les graces de leur ancienne ſimplicité.

Mais en général, quel faux goût d'éloquence ! les aſtres en fourniſſoient toujours les traits les plus hardis & les plus lumineux ; & l'Orateur croyoit ramper, ſi du premier pas, il ne ſe perdoit dans les nues : une érudition entaſſée ſans choix, décidoit de la beauté & du mérite des éloges ; & pour louer ſon héros avec ſuccès, il falloit preſque avoir trouvé le ſecret de ne point parler de lui.

La Chaire ſembloit diſputer, ou de bouffonerie avec le théâtre, ou de ſéchereſſe avec l'école ; & le Prédicateur croyoit avoir rempli le miniſtère le plus ſérieux de la Religion, quand il avoit deshonoré la majeſté de la Parole ſainte, en y mêlant, ou des termes barbares qu'on n'entendoit pas, ou des plaiſanteries qu'on n'auroit pas dû entendre.

Le Barreau n'étoit preſque plus qu'un étalage de citations étrangères à la Cauſe ; & les Plaidoyers finis, les Juges étoient bien plus inſtruits & plus en état de prononcer ſur le mérite des Orateurs, que ſur le droit des Parties.

Le goût manquoit par-tout : la

poëſie elle-même, malgré ſes Marots, & ſes Regniers, marchoit encore ſans régles & au haſard : les graces de ces deux Auteurs appartiennent à la nature, qui eſt de tous les ſiécles, plutôt qu'au leur ; & le cahos, où Ronſard, qui ne peut imiter l'un, ni devenir le modèle de l'autre, la replongea, montre que leurs ouvrages ne furent que comme d'heureux intervalles, qui échappèrent à un ſiécle malade, & généralement gâté.

Je ne parle pas du grand Malherbe : il avoit vécu avec vos premiers Fondateurs ; il vous appartenoit d'avance ; c'étoit l'aurore qui annonçoit le jour.

Ce jour, cet heureux jour s'éleva enfin : l'Académie parut ; le cahos ſe débrouilla ; la nature étala toutes ſes beautés, & tout prit une nouvelle forme.

La France ne vit plus rien qu'elle dût envier aux meilleurs ſiécles de l'antiquité : le théâtre, la ſatire, la poëſie lirique, la fable, l'hiſtoire, l'éloquence, la philoſophie, le ſtile épiſtolaire, les traités de piété juſques-là informes, les traductions no-

bles & hardies eurent parmi vous leurs héros : dans tous les genres, on vit ſortir de votre ſein des hommes uniques, dont Rome & la Gréce ſe ſeroient fait honneur.

La Chaire elle-même rougit de ce comique indécent, ou de ces ornemens bizarres & pompeux, dont elle s'étoit juſques-là parée ; & ſubſtitua l'inſtruction à une pompe vuide & déplacée, la raiſon aux fauſſes lueurs, & l'Evangile à l'imagination. Partout le vrai prit la place du faux.

Notre Langue devenue plus aimable, à meſure qu'elle devenoit plus pure, ſembla nous réconcilier avec toute l'Europe, dans le tems même que nos victoires l'armoient contre nous : un François ne ſe trouvoit étranger nulle part ; ſon langage étoit le langage de toutes les Cours ; & nos ennemis, ne pouvant vaincre comme nous, vouloient du moins parler comme nous.

La politeſſe du langage nous amena celle des mœurs : le goût, qui régnoit dans les ouvrages d'eſprit, entra dans les bienſéances de la vie civile ; & nos manieres, comme nos

ouvrages, ſervirent de modèle aux étrangers.

Le goût eſt l'arbitre & la régle des bienſéances & des mœurs, comme de l'éloquence : c'eſt un dépôt public qui vous eſt confié, à la garde duquel on ne peut trop veiller : dès que le faux, le mauvais & l'indécent ſont applaudis dans les ouvrages d'eſprit, ils le ſont bientôt dans les mœurs publiques : tout change & ſe corrompt avec le goût : les bienſéances de l'éloquence & celle des mœurs ſe donnent, pour ainſi dire, la main : Rome elle-même vit bientôt ſes mœurs reprendre leur première barbarie, & ſe corrompre, ſous les Empereurs, où la pureté du langage & le goût du bon ſiécle commença à s'altérer ; & la France auroit ſans doute la même deſtinée, ſi l'Académie dépoſitaire des bienſéances & de la pureté du goût, ne nous répondoit auſſi de celle des mœurs pour nos neveux.

Votre gloire eſt donc devenue la gloire & l'intérêt public de la nation : le deſtin de la France paroît attaché au vôtre. Ses proſpérités ont pu éprouver des revers, & en éprouve-

ront peut-être encore : le ſort de la guerre pourra changer encore pour elle ; mais le ſort des Lettres ne changera plus : les âges à venir pourront la voir plus ou moins victorieuſe ; mais tant que votre Tribunal ſera élevé, ils la verront toujours également polie.

Ce ſera à vous, & à ceux qui vous ſuccéderont, à publier ſes victoires ; ou à louer ſes reſſources, & ſa conſtance dans les adverſités.

C'eſt par-là, qu'en immortaliſant votre reconnoiſſance, vous avez immortaliſé le régne de Louis le Grand, ce Prince magnanime, qui vous reçut des mains d'un Chef célébre de la Juſtice ; & qui au comble de ſa gloire, crut y ajoûter un nouvel éclat, en ſuccédant dans la protection de la Compagnie, à un de ſes Sujets. Ses louanges, qui firent la plus douce & la plus brillante de vos occupations, feront auſſi un des plus beaux monumens de l'Hiſtoire des François & de celle de l'Académie : elles n'ont rien à craindre du tems : ſa gloire ſemble croître & ſe rapprocher de nous, à meſure que le jour fatal de ſa perte

s'en éloigne ; & la mort, qui efface d'ordinaire tous les éloges des Princes, en mettant aux ſiens le ſceau de la vérité, y a mis celui de l'immortalité.

C'eſt dans votre école que ſe formèrent ces hommes célébres*, qu'il choiſit pour préſider à l'éducation des Princes ſes enfans : il vous confioit la deſtinée de la Monarchie, en vous confiant celle de la Maiſon Royale ; perſuadé, que verſés comme vous l'êtes dans l'art de louer les héros, c'étoit à vous à les former.

Heureuſement pour la France, un de vos plus illuſtres Académiciens ** ſe trouve encore chargé du même ſoin : ce ſoin glorieux ſemble ſe perpétuer parmi vous ; & ce ſera dans les ſiécles à venir, une tradition bien honorable à l'Académie, que celle de l'éducation de nos Rois & de tous les Princes ſortis de leur ſang.

Auſſi l'enfance de l'auguſte Monarque, que nous regardons comme votre protecteur & votre éléve, ſur-

* M. Boſſuet, Evêque de Meaux. M. de Penelon, Archevêque de Cambray.

** M. de Fleury, ancien Evêque de Frejus, Cardinal & Miniſtre d'Etat.

paſſe déja les vœux de toute la nation : les malheurs de la Maiſon Royale le placèrent ſur le trône ; le bonheur de la France l'y conſervera : le Ciel nous l'a fait acheter trop cher pour nous l'enlever ; ſes châtimens ont fini à lui, & c'eſt par lui que doivent recommencer ſes faveurs. David, le dernier de ſes frères, choiſi d'en-haut pour régner, devint le plus grand Roi de la Maiſon de Juda : Dieu affermit ſouvent les trônes, en renverſant l'ordre des ſucceſſions ; & ne fait précéder ſes vengeances, que pour nous annoncer un plus grand bienfait. Ses dons ſont ſans repentir ; mais ils ne ſont jamais ſans amertume : plus cet Enfant précieux nous a coûté, plus nous en devons attendre : tout nous montre de loin les grandes deſtinées, & les dons heureux de la nature qui ſe développent tous les jours en lui, & la ſageſſe reſpectable & héréditaire d'un des premiers ſujets de l'Etat qui les cultive.

Que d'éloges vous préparent, Meſſieurs, des eſpérances ſi brillantes ! notre tendreſſe va les chercher déja

dans l'avenir ; & nous hâtons les tems, comme ſi nous pouvions hâter notre bonheur.

Qu'il croiſſe ſous les ſoins infatigables du Prince glorieux * , dépoſitaire de ſon autorité : la minorité de nos Rois avoit armé juſqu'ici contre nous les nations jalouſes de notre gloire ; la valeur du Prince qui nous régit les arrête ; la ſupériorité de ſes lumières les éclaire ſur leurs véritables intérêts ; ſa bonne foi les raſſure ; les charmes de ſa douceur & de ſon affabilité nous les concilient ; leurs cœurs, en l'approchant, deviennent françois; c'eſt un hommage d'amour que tous les hommes doivent à ſa bonté.

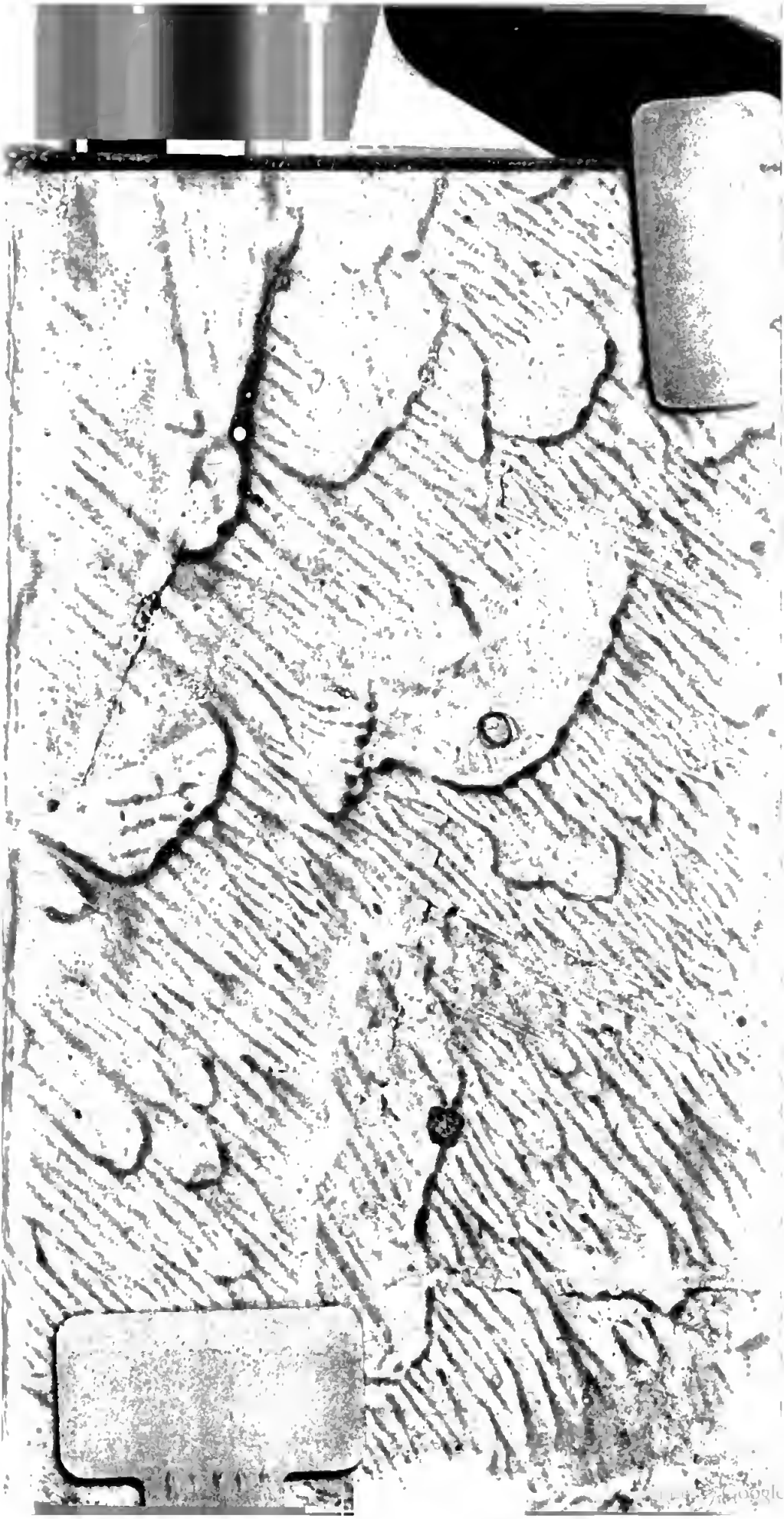
Et quel Prince le mérita jamais plus juſtement ? Bienfaiſant par goût, il ne paroît déplacé que lorſqu'il faut être ſévère : les refus ſemblent lui coûter bien plus que les graces ; & l'ingratitude elle-même n'a pu encore le corriger de ſa bonté : toujours affable & gracieux, lors même qu'il ne lui eſt pas permis d'être libéral, ſon accueil devient comme le bienfait même qu'il refuſe.

* Le Duc d'Orléans, Régent du Royaume.

Il ſait que la fierté à toujours été la foible reſſource & la vaine décoration de la médiocrité ; qu'il n'appartient qu'aux héros & aux génies ſublimes de ſavoir être ſimples & humains ; & que plus on eſt grand, plus on ignore l'art & l'affectation de le paroître.

Voilà, Meſſieurs, des objets dignes des Muſes & de vous. Heureux, ſi ne me ſentant pas capable de partager avec vous la gloire de vos travaux, je pouvois du moins en être ici le témoin & l'admirateur ; & ſi appellé ailleurs par les devoirs de l'Epiſcopat, le regret de ne pouvoir jouir long-tems de l'honneur que vous me faites, n'égaloit le plaiſir que je ſens de l'avoir reçu.

Fin du Tome IIIe.

De l'Imprimerie de la Veuve de Cl. Simon.

53027